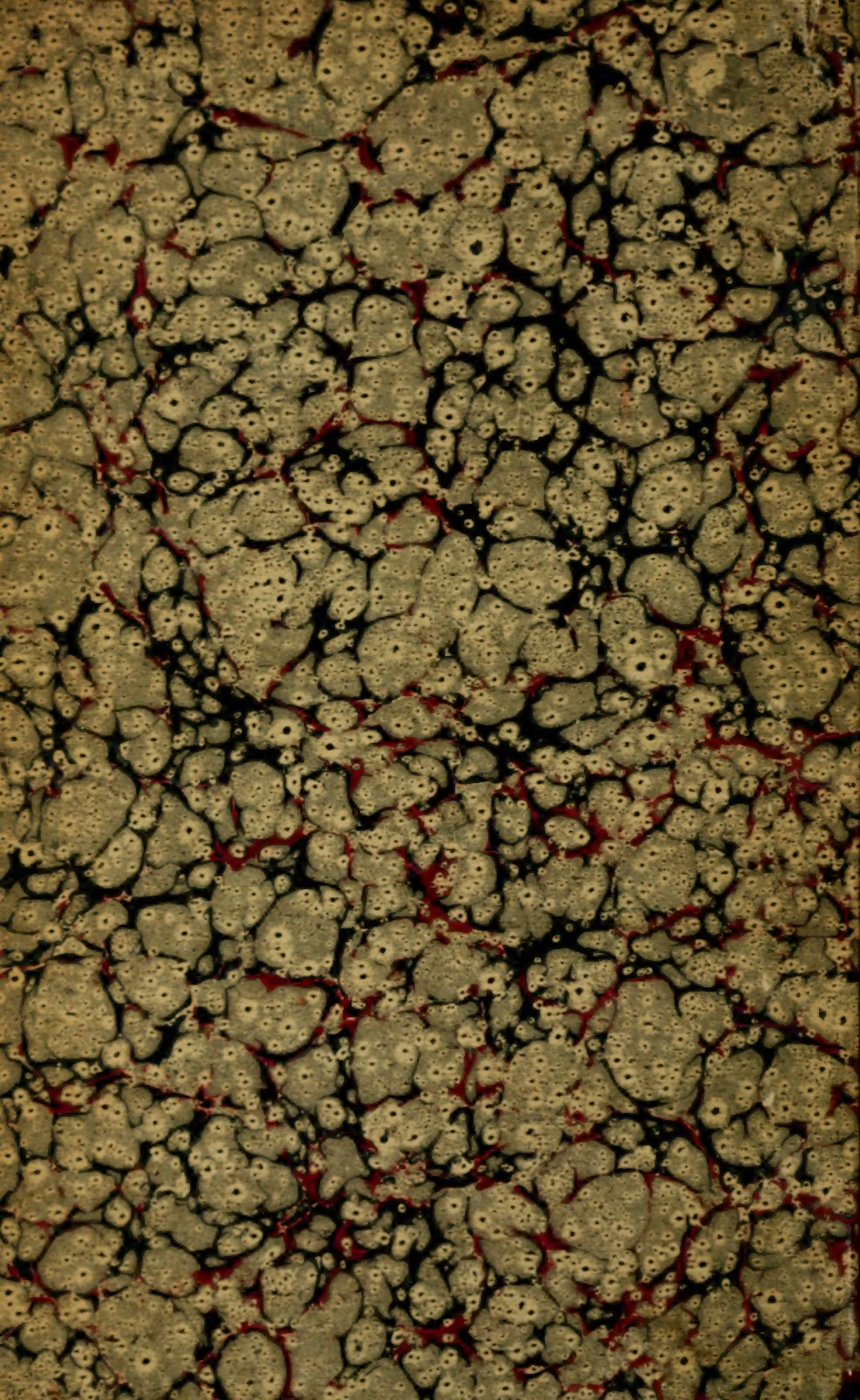
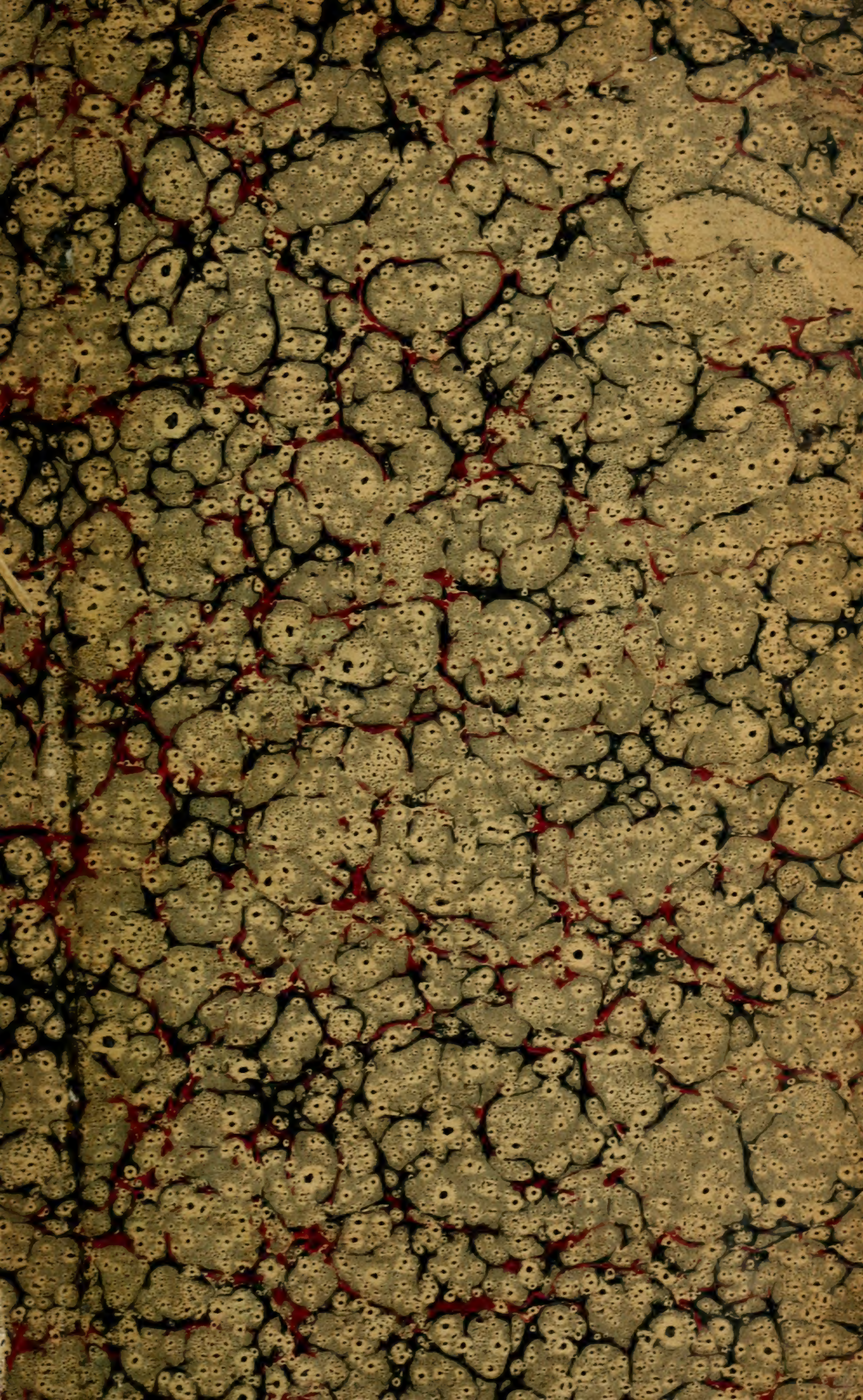

3 1761 06234600 2





u.o.r
9/4/18

Histoire amoureuse de Fanfan

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE E. FLAMMARION

Collection in-18 à 3 fr. 50

ROMANS

Souvenirs du Vicomte de Courpière.

Monsieur de Courpière marié.

La Vie à Paris (1916).

THÉATRE

L'Esbroufe.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur 1, rue Cassette. —

H5525h

ABEL HERMANT

Histoire amoureuse de Fanfan



150442
20/6/19

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

PQ
2615
E7H5



Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1917,
by Ernest Flammarion.

Histoire amoureuse de Fanfan

Dédiée aux plus jeunes Soldats des Armées de la République.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Je me souviens à merveille de Fanfan, mon arrière-grand-père. Il était né environ en 1780 ; j'ai eu le malheur de le perdre en 1870, à la veille de l'autre guerre : j'avais alors cet âge qu'on appelle improprement l'âge de raison, mais qui est bien celui de la sensibilité. J'aimais Fanfan comme un camarade : on m'entendra, quand on lira ce qui va suivre. Il me préférait à tous ses arrière-petits-fils, parce que je ne m'avisais pas de lui témoigner du respect.

C'est lui qui me faisait sauter sur ses genoux, mais c'est moi qui lui chantais, pour l'amuser :

Ah! que nous allons rire!
Sa culotte se déchire,
On va lui percer le flanc,
Ran-plan-plan!

Les quatre-vingt-trois ans qu'il avait de plus que moi ne me faisaient aucune impression. Je voyais bien qu'il était « extraordinaire », mais il ne souffrait pas qu'on le lui dît : aussi ne le lui disais-je point. Je pense qu'il avait la taille fort brève; car il était le seul homme fait qui ne me parût point alors un géant. Mais qu'il était bien pris! Il ne portait que des jaquettes, coupées comme des habits à la française. J'étais dans l'admiration de son toupet, que je croyais naturel. On pouvait lui baiser les joues à toute heure sans qu'il *grattât*. Il avait des pieds de femme, de femme de son temps, un peu plats, et effilés : il ne les cachait guère. Enfin, ses yeux, si près, hélas! de se fermer pour toujours, étaient plus vifs que tendres ; mais il avait encore « de longues paupières hypocrites », comme le page de la comtesse, et je m'explique

pourquoi sa nièce (ma vieille tante à la mode de Bretagne) lui disait :

— Tonton Fanfan, jusqu'à votre dernière heure, vous ne serez qu'un Chérubin.

Je pense que le moment est venu de prendre une précaution oratoire. *Tonton*, *Fanfan* et *Chérubin* ont déjà fait dresser l'oreille aux censeurs : je parie que je vais recevoir cent lettres, les unes anonymes, les autres signées de noms inconnus, où l'on me demandera si je prétends que tous les Français, nés en 1780, décédés en 1870, fussent des Chérubin, des Fanfan et des Tonton. Les censeurs font toujours mine de croire qu'on généralise. Si vous contez une histoire d'adultère, ils vous écrivent : « N'y a-t-il point d'honnêtes femmes? » et ils vous reprochent de négliger la vertu, quand vous êtes bien occupé à critiquer le vice. On ne peut tout dire à la fois. Un roman n'est pas une somme. Je sais qu'il fut, dans les armées de la République et de l'Empire, des soldats moins inconséquents que mon arrière-grand-père : c'est de lui qu'il me plaît de parler, ne suis-je pas libre?

Je ne fais point le procès à la légèreté française : je compare le seul Fanfan à Chérubin, qui d'ailleurs était Espagnol. Mais voilà une parenthèse bien longue, revenons à mon bisaïeul.

Sa mort fut mon premier chagrin. J'en demeurai inconsolable. Je ne le demeurai que six semaines. La guerre, l'invasion, le siège, la commune me divertirent de mes regrets, et ne purent cependant que les interrompre. Ce fut, comme l'on dirait aujourd'hui, une sorte de *moratorium*. Je recommençai de songer à Fanfan dès que l'armistice fut signé. Les tragiques événements dont je venais d'être le témoin m'avaient un peu défraîchi l'imagination : le souvenir de mon arrière-grand-père était tout ce qui restait de puéril dans mon âme d'enfant. Je pensais fort souvent à lui, j'en parlais d'autant moins volontiers que j'y pensais davantage ; il semblait que je ne voulusse communiquer à personne le secret d'affection et de camaraderie qui était entre lui et moi, qui lui avait survécu. Si je prononçais son nom, je rougissais, j'étais gêné ; pourquoi les « grands » étaient-ils gênés de même, quand ils le prononçaient? Ils ne rou-

gissaient pas, mais ils souriaient : je n'aimais point ce sourire, ni comme l'on parlait de lui, ni qu'on ne l'appelât jamais « ce pauvre Fanfan », comme il est convenable de qualifier les morts.

Je pris garde à certaines particularités qui m'avaient échappé sur le moment. La guerre, que je venais de voir, me fit aviser que Fanfan avait fait la guerre, toutes les guerres de son époque, et je m'étonnai qu'il ne m'eût jamais récité ses campagnes. Il préférait d'autres sujets de conversation. Mais quels sujets? Ma mère ne nous laissait point seuls, elle se tenait aux écoutes, et ouvrait la porte dès que l'entretien allait devenir intéressant. J'avais le sentiment bizarre que, si Fanfan n'eût été mon bisaïeul, mes parents ne m'eussent point permis de le fréquenter.

J'avoue que je l'oubliai ensuite cinq ou six années durant : c'était l'âge ingrat, aux deux sens de cette épithète. Après l'âge ingrat, ce fut l'âge mélancolique. J'avais des langueurs, des impatiences, de la curiosité. Ces troubles ont été si souvent décrits que l'on m'excusera de ne les

point décrire à mon tour. J'aime mieux citer Beaumarchais que de rivaliser avec lui. « J'avais la poitrine agitée; mon cœur palpitait au seul aspect d'une femme, et même hors de leur présence; les mots *amour* et *volupté* me faisaient tressaillir ; j'avais un besoin si impérieux de dire à n'importe qui *je vous aime*, que je le disais tout seul, en courant dans le parc, aux arbres, aux nuages ou au vent. » Tout seul? Non ! J'entendais, je croyais entendre la voix de Fanfan murmurer en même temps que moi, comme afin de me les souffler, ces mots mystérieux. Il était revenu ! Il courait avec moi dans le parc. Bref, comme dit encore Beaumarchais, je m'élançais à la puberté, et pour me donner l'exemple, il s'y élançait — une fois de plus.

Je fus bien aise d'avoir un confident et un ami, dans le temps de la vie où l'homme en a le plus besoin et est ordinairement le plus abandonné. Mais j'aurais voulu tout savoir de Fanfan, et je m'aperçus que je ne savais rien. Mon embarras était extrême : je brûlais de m'instruire, et je me serais fait pendre plutôt que de poser des questions. J'avais une pudeur jalouse

et ombrageuse, et je tremblais de profaner le secret de mon cœur en le livrant. Le hasard ou la Providence me tira de peine.

Mon père me laissait fureter dans sa bibliothèque, où les livres des classiques étaient bien rangés sur les rayons, et les romans, les brochures, les paperasses, pêle-mêle au rez-de-chaussée. Naturellement, c'est dans le *capharnaüm* que je m'amusais plus à fourrager. Ces dessous étaient si vastes que j'y pouvais entrer, en rampant, tout entier. Je refermais aux trois quarts la porte, afin de tromper la surveillance paternelle; le peu d'air et de clarté qui pénétrait par la fente me suffisait pour respirer et pour lire.

Un soir (quand je l'écris, mon cœur bat), je dénichai, sous un amas de vieilles correspondances et de notes acquittées, un carton vert muni d'une mince poignée de cuivre. Je lus sur l'étiquette JOURNAL, en caractères d'imprimerie, mais imités à la main. Je soulevai le couvercle, et je vis plusieurs volumes, reliés en chagrin vert, qui portaient des numéros. Je glissai le premier dans la poche gauche de mon veston et

le deuxième dans la poche droite. Puis je sortis de mon repaire, je prétextai un mal de tête soudain, et je fus me coucher en toute hâte. Rien ne m'indiquait que ce manuscrit fût de Fanfan, sauf que j'avais ouï dire que mon bisaïeul était fort écrivassier : je me rappelai ce propos, qui ne m'avait point frappé sur le moment, et aussi que, de ma vie, je n'avais vu même une ligne de son écriture. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader qu'il était l'auteur du « Journal » et que j'allais enfin le connaître par ses confessions.

Je n'attendis point d'être au lit pour feuilleter le premier volume. J'en admirai d'abord la calligraphie, les lettres ornées, et les encres de couleurs diverses. Mais, ce qui me causa une émotion singulière, fut de lire à la première page cette dédicace :

POUR MON ARRIÈRE-PETIT-FILS,

quand il aura quinze ans.

Je les avais justement le lendemain ! Une telle coïncidence n'est point coïncidence, c'est mi-

racle. Je me demandai sérieusement si je devais prendre à la lettre la dernière volonté de Fanfan, et n'entamer la lecture que le lendemain soir; mais on m'a toujours mis en garde contre le scrupule : je n'y cédai point.

Fanfan n'a aucune prétention littéraire. Il ne se soucie pas de l'orthographe, et j'ai même relevé dans son texte des fautes de français : des fautes de français comme on en faisait en ce temps-là, qui étaient bien françaises. Il ne m'a point ordonné de publier son manuscrit, et longtemps, ma jalousie de légataire me l'a défendu. Mais mon libraire m'assure qu'on lit considérablement depuis dix-huit mois, et qu'on lui réclame de tous les côtés des livres qui détournent de la guerre sans toutefois en divertir l'attention.

Le journal de Fanfan satisfait à ce désir contradictoire, ainsi qu'on le verra ci-dessous, et je ne me reconnais plus le droit de le garder pour moi tout seul ; d'autant que je n'ai plus quinze ans. Il ne m'est plus dédié, mais aux jeunes soldats des armées de la République. Les plus jeunes ont dix-huit ans,

si je compte bien, et tantôt dix-neuf ; mais Fanfan était précoce, et je pense que les quinze ans d'alors en valent dix-huit ou dix-neuf d'aujourd'hui.

I

MANON

Mes amis assurent que j'ai manqué ma vie. Qu'en savent-ils? Je suis seul juge, et la preuve que je ne me repens point, c'est que je voudrais recommencer. Ce qu'on me reproche (par jalousie) est d'avoir prolongé mon adolescence au delà des limites de la vieillesse. S'il me plaisait de me justifier, je répondrais que tous les hommes ont toujours un seul et même âge tout du long de leur existence, et que l'âge enfin n'est rien qu'un trait du caractère. Mais à quoi bon? Je m'ennuierais, sans les persuader. Ils me traitent d'original, de phénomène. Eh! cela ne me fâche point.

Une Italienne, que j'ai connue autant qu'il est possible, me disait, en son langage poétique :

— Mon amour, vous êtes l'amour même avec sa jeunesse éternelle.

De tels compliments semblent fort agréables, lorsque l'on compte, d'après l'état civil, une soixantaine d'années.

J'ai fait ensemble l'amour et la guerre ainsi que tous mes contemporains; mais j'ai mieux fait l'amour que la guerre ; il ne m'a pas laissé le loisir de fouiller jusqu'au fond de ma giberne, où mon bâton de maréchal était sans doute caché : je ne suis que colonel et baron. Aussi ne raconterai-je point les campagnes : d'autres s'en sont acquittés mieux. Je n'écrirai pas non plus une histoire suivie : je choisirai entre mes fortunes, et je m'excuse si elles ne semblent point variées.

La raison est celle que j'ai dite plus haut : je n'ai point parcouru les différents âges; en conséquence, j'ai eu cent femmes et toujours la même aventure ; à rebours de ces libertins casaniers, qui n'ont qu'une maîtresse, et nous

veulent faire accroire qu'elle leur tient lieu d'un sérail, comme disent les Turcs.

Mais voilà un préambule fort long. J'ai hâte de vous conter mon premier amour, qui fut Manon, en 95.

Elle était servante chez le citoyen Pascaud, imprimeur, dans l'Ile, à l'enseigne du *Patriote*, où mon respectable père me mit en apprentissage, le jour même que j'eus quinze ans. J'y devais être nourri et logé. Le logement était une soupente, que je partageais avec Manon et un autre apprenti, mon aîné de plus de six mois ; mais je prenais mon repas à la table des maîtres, et je sortais le décadi, qui, je ne sais par quel accommodement des calendriers, revenait une fois la semaine au lieu de revenir tous les dix jours, et se confondait avec le dimanche.

Cette particularité, dont je ne me plaignais point, me donna d'abord à penser que le civisme du citoyen Pascaud n'était que sur son enseigne.

Si j'en eusse douté, les façons de la citoyenne m'en eussent éclairci bientôt. Elle disait qu'elle était bien Madame pour nous, et se fâchait si on la tutoyait par mégarde. Je ne sais qu'une

fois qu'elle ne se fâcha point, mais je le dirai tout à l'heure.

Elle suivait la mode du jour, qui seyait à son genre de beauté, mais elle avait je ne sais quoi de l'ancien régime. Elle était grande, élancée, fort bien faite, et les tuniques à la grecque ne lui permettaient point de s'en cacher. Elle avait encore beaucoup de fraîcheur et ses quarante ans ne me parurent point un grand âge; mais je préférai d'abord Manon qui en avait seize, et qui portait toujours une jupe courte et bouffante à mille raies dont la taille était à la taille.

J'allais oublier de vous instruire que M[me] Pascaud s'appelait aussi Manon, comme la servante : elle prétendait qu'on l'appelât Sylvie.

L'auteur de mes jours, en me conduisant au *Patriote*, me fit une harangue appropriée aux circonstances, mais d'un style d'avant les États-généraux : il ne faut pas croire que toute la France eût changé de physionomie au commandement.

Mon père m'avertit que mon existence commençait vraiment de cette minute, et pour résumer d'un mot toute la morale, il m'adjura

de ne point faillir à *l'honneur*. Il me promit que, si j'entachais notre nom, il n'y survivrait pas. C'était alors un nom de bien petites gens, mais les plus minces bourgeois du XVIII[e] siècle étaient aussi jaloux de leur honneur que les ci-devant nobles, et je répondis fièrement à mon père que je ne déroberais jamais un assignat ni que je ne me laisserais point marcher sur le pied.

J'avais encore ce mot honneur dans la pensée lorsque je me trouvai soudain en présence de la citoyenne Pascaud. Je fis dans l'instant même le ferme propos d'obéir à cette femme superbe, quoi qu'elle me fît *l'honneur* de me commander. Elle déclara péremptoirement que j'avais une figure ravissante ; puis elle s'attendrit sur mon innocence, et je ne sais pourquoi je poussai un rire stupide, qui me fut bien utile : car il la persuada de cette innocence, à quoi peut-être elle ne croyait qu'à demi.

Manon entra sur ces entrefaites pour nous verser à boire, et je ne rougis point à sa vue, mais je souris avec malice, elle sourit de même : nous ne nous connaissions point et nous étions déjà d'intelligence.

Ce n'est pas ce qu'on a plus tard appelé le coup de foudre. Je n'éprouvais aucun sentiment passionné, ni même point le désir, mais un plaisir vif, qui me venait de concevoir pour la première fois distinctement une harmonie de la Nature : il me paraissait que Manon et moi nous étions faits l'un pour l'autre.

Un miroir placé vis-à-vis me témoignait que nous formions un joli couple. J'y regardais Manon, je m'y regardais moi-même encore plus attentivement. J'observai que la citoyenne Pascaud n'avait rien dit de trop et que ma figure était ravissante; mais n'étais-je qu'une figure? que n'avait-elle parlé du reste? Je ne trouvais point ce reste méprisable.

J'étais grand, déluré, svelte. J'avais de la grâce, et juste ce qu'il faut de gaucherie. Je n'étais pas non plus habillé à faire peur, et mes souliers étaient un peu gros, mais les bas étaient bien tirés.

Dès que mon père m'eut fait ses adieux (en répandant quelques larmes), la citoyenne Pascaud ne me marqua plus la moindre bienveillance. Je fus devant ses yeux comme si je n'étais

pas. De là, je conclus que j'étais déjà trop pour elle, et je me mis sur la défense. Oubliais-je mon serment d'honneur? Ah! c'est que j'avais vu Manon! Me plaisait-elle davantage? Ce n'est pas un goût de novice. Mais enfin elle était faite pour moi, et elle ne m'intimidait point.

Le citoyen Pascaud ne tarda plus de m'emmener à l'atelier de *composition*, où je fis la connaissance de l'autre apprenti. Je le toisai de l'œil qu'on mesure un rival, et il ne me parut pas fort à craindre. Il n'était guère propre sur lui, il avait le teint gâté, la taille épaisse et des yeux qui ne parlaient point. Mais je fis réflexion qu'il partageait la soupente avec Manon depuis plusieurs mois, et le seul apprentissage que je fis ce matin-là fut celui des transports jaloux. Je me réjouissais, dans ma fureur, de rompre au moins leur tête-à-tête; mais qu'avançais-je de le rompre, si nous demeurions trois?

Je fus rassuré quand l'heure vint du couvre-feu et que je visitai notre réduit. Nous y montâmes à la queue leu-leu, chacun tenant sa chandelle, Manon devant, puis ce garçon, et moi le dernier. Il était déjà si endormi qu'il trébuchait.

Il ne nous souhaita seulement pas une bonne nuit, et il eut si vite fait de se fourrer entre ses draps que je vis bien qu'il faisait de même tous les soirs. J'avais remarqué, d'ailleurs, au moment que j'entrais, un paravent qui séparait en deux la soupente. Mon lit était placé du même côté que celui du garçon, et celui de Manon de l'autre côté.

Je n'avais pas encore quitté ma veste qu'il ronflait déjà comme un vieux mari. Je ne pensais point me mettre au lit, mais faire une toilette de nuit assez coquette. Je retirai mes gros souliers qui, décidément, ne m'avantageaient pas, j'étais bien mieux pieds nus. J'ouvris mon col, et je retroussai mes manches plus haut que le coude, afin que l'on pût voir au clair de lune que j'ai le bras blanc. J'aurais bien voulu juger moi-même de l'effet de mes artifices, et je regrettai le miroir du salon. J'avais encore plus de hâte d'obtenir le suffrage d'une belle fille, et je dis à demi-voix, d'un ton dolent :

— Manon, dormez-vous?

Elle me répondit que naturellement elle dormait. Cette repartie nous parut si plaisante que

je ris de bon cœur et Manon d'un rire étouffé.

— Je ne dors pas non plus, lui dis-je avec impudence : je viens.

— Quoi faire? dit-elle.

Mais j'avais déjà franchi la barrière, et laissant là les compliments, je m'étais posé légèrement sur le bord de son lit.

Hélas! je vois qu'il faut couper le fil de mon récit au plus bel endroit, pour faire des « considérations », que je déteste. Mais j'ai observé que les mœurs de la jeunesse ont fort changé depuis ce temps-là, et surtout l'éducation. L'on me taxerait d'invraisemblance, ou bien l'on ne m'entendrait pas.

J'ai imprimé de mes mains, en cette même année 1795, une vieille traduction française d'un plus vieux livre grec assez connu, et à rebours de la coutume, je l'ai lu en l'imprimant. La tendresse de Daphnis et de Chloé m'a fort ému, mais leur embarras m'a bien fait rire, et j'ai toujours pensé que Nature aurait pu les instruire au premier chapitre comme elle fait au dernier.

Les mères ont imaginé, depuis la Restauration, que les filles, et même les garçons, ne sauraient ignorer trop longtemps la différence des sexes, et elles prennent si grand soin de les tromper là-dessus qu'il est bien possible, en effet, que filles et garçons l'ignorent jusques à un âge avancé.

Les choses n'allaient point ainsi de mon temps, et Manon était initiée comme moi au doux mystère. Nous n'en étions pas moins neufs l'un et l'autre, et les plaisirs que nous goûtions naïvement nous arrachaient des cris de surprise. Quelle ivresse! Voici que j'hésite à la peindre : elle avait je ne sais quoi de pur et de sacré en même temps que de voluptueux...

Pardonne-moi, jeune lecteur ; je serai moins discret et moins prude une autre fois. Je te promets que tu ne perdras rien pour attendre : nous sommes gens de revue, comme on dit.

Au surplus, l'histoire de Manon ne finit point là, et la cause qu'elle n'y finit point est le préjugé de la citoyenne Pascaud, qui pensait que tous les garçons de quinze ans fussent bornés comme Daphnis, et les filles niaises comme Chloé.

II

SYLVIE

Les garçons, hier encore profanes, qui viennent de sacrifier, pensent que cela se doive lire sur leur visage. Je l'ai remarqué, non des autres, mais de moi-même, chaque fois que j'ai fait l'amour, qui était toujours, vu mon caractère, comme une première fois. Mais ils voudraient rentrer sous terre : moi je ne rougis point de céder au vœu de la nature, volontiers je le crierais sur les toits.

Manon, qui était fine, devina mon inconséquence, et, selon l'usage, ce fut ma maîtresse qui m'enseigna la dissimulation.

— Surtout, me dit-elle, tu ne vas point le conter à Madame !

Je lui promis que je ne le conterais pas. Il me coûta de faire cette promesse, quoique je ne visse pas fort bien comment j'aurais pu réciter une telle histoire à une personne si imposante. Je ne faillis point à ma parole, pour cette raison ou pour une autre, et fus homme d'honneur, par obéissance à mon papa.

Je me contentai de regarder la citoyenne Pascaud d'un petit air passablement effronté. Elle était moins fine que Manon, et ne soupçonna point la cause de ma suffisance ; mais elle recommença de m'envisager avec intérêt, et, à ce qu'il me parut, avec une sorte de compassion. Je ne la vis qu'à souper, le soir. Le citoyen Pascaud ne m'avait pas ménagé de tout le jour. J'étais fort las, et je jure que je ne songeais qu'à dormir quand je regagnai ma soupente. Madame, à ma grande surprise, m'y suivit.

— Mon pauvre Fanfan, me dit-elle (je lui dois cet aimable surnom, que j'ai gardé), mon pauvre Fanfan, tu es dépaysé : je ne veux pas que tu aies la douleur d'être seul au monde, et je te tiendrai lieu de ta mère qu'un sort cruel t'a ravie au berceau.

Elle me dit ensuite, avec un peu de langueur, comment elle concevait ce rôle, qu'elle assumerait le soin de mon linge et de mes effets, ne me laisserait point manquer du nécessaire, et y ajouterait même quelques douceurs, enfin qu'elle viendrait chaque soir me donner un baiser dans mon lit. Elle me le donna, mais ne cessa point pour cela de discourir, et fit si bien que je dormais comme une souche quand elle se résigna, en soupirant, à me quitter.

Je ne me réveillai qu'à l'aube. Manon ne fut point si furieuse que je craignais. Cette rusée se moqua bien un peu de mon injurieux sommeil, mais me dit que l'essentiel était de tromper Madame, que je l'avais bien fait, et qu'on ne saurait prendre trop de précautions.

Pour en prendre une de plus, j'affectai dès lors de traiter la servante de haut en bas ; si nous eussions été encore au temps de la Terreur, je pense que ces façons nobles m'eussent valu la prison et l'échafaud. Elles ne me valurent que l'estime de la citoyenne Pascaud. « Ce petit a du sang », grondait-elle chaque fois que j'humiliais Manon d'une rebuffade, et elle me

témoignait plus encore d'intérêt, mais me faisait grâce de la commisération. Elle m'admirait avec passion, dont j'étais fier. Cependant, je goûtais la douceur de vivre, et je ne cherchais pas plus loin. La sollicitude « maternelle » de Sylvie m'était fort nécessaire dans un âge si tendre, et je crois que, si elle avait manqué un soir à me border dans mon lit, j'aurais refusé par bouderie de passer dans le lit de Manon.

Mais bientôt, Sylvie me considéra d'un autre œil, que j'appellerai inquisiteur. Elle me regardait fixement, dès que je paraissais le matin devant elle, comme le médecin regarde le malade qu'il a déjà condamné. Elle soupirait. Elle n'était point sévère, mais triste, ou mortellement inquiète. Cette inquiétude se communiquait à moi, et je me tournais vers la glace où je n'avais qu'à jeter les yeux pour être rassuré. Je puis le dire sans vanité, après si longtemps : j'avais un teint de lys et de roses. Je ne veux pas faire non plus de fausse modestie : je l'ai toujours. Mais Sylvie soupirait encore. Elle me dit un matin qu'elle me voulait parler sérieusement à trois heures, et que j'eusse la migraine.

Je ne hais rien tant que les entretiens sérieux, et je les haïssais dès-lors ; mais les désirs de Madame étaient pour moi des ordres : j'eus donc la migraine à trois heures et je vins dans sa chambre lui demander de la tisane.

Elle ne m'en servit point, et me fit seulement asseoir sur un coussin fort bas, tout contre une méridienne, où elle était mi-assise, mi-couchée, les jambes allongées et le buste droit. Elle portait, je la vois encore, une robe en linon blanc qui me semblait transparente (j'ai les yeux perçants) ; ses bras, son cou, sa gorge étaient nus, et toute sa toilette, enfin, d'une simplicité savante, mais sa coiffure était, si je puis dire, monumentale, et je remarquai fort bien, malgré mon trouble, qu'elle n'avait point les cheveux, comme à l'ordinaire, poudrés d'or ou de neige, mais franchement bleus. Je gage qu'elle ne s'était pas donné tant de mal pour les accommoder ainsi, que moi pour mettre mes propres cheveux dans un désordre que je sais qui m'avantage. Elle semblait en proie à une agitation extrême, à un véritable égarement. Elle me flattait de la main, elle gardait le silence,

elle faisait mine de chercher ses mots. Je ne doute pas que son discours ne fût préparé et qu'elle ne le débitât par cœur.

— Fanfan, me dit-elle d'une voix entrecoupée, j'ai balancé longtemps d'avoir avec toi un entretien dont ma pudeur s'alarme, mais que le devoir m'impose. Je suis ta mère adoptive... Pauvre petit, tu ignores le mal dont tu souffres. Je dois t'en apprendre le nom : c'est l'amour. Je ne dis pas, ajouta-t-elle vivement, que tu aimes. Non, tu n'aimes personne... personne, hélas !... La tendresse qui déborde de ton cœur, ton désir même est sans objet ; mais tu subis la loi commune, et le danger est d'autant plus pressant que ton timide appel demeure sans réponse, l'écho reste sourd à ta voix.

Je n'avais pas encore imprimé assez de livres pour entendre tout cet amphigouri, mais j'en démêlais assez bien le sens général, je savais mon rudiment, et je faillis, pour tranquilliser Madame, tout naïvement lui dire que Manon, quand je l'appelais derrière le paravent, ne manquait pas de me faire écho. Par bonheur, elle me défendit de l'interrompre, et je me

rappelai à temps que j'avais juré d'être discret.

— Ah ! poursuivit-elle, Fanfan, qu'adviendrait-il de toi si tu ne m'avais rencontrée ? Ton innocence m'épouvante. Elle est si grande que depuis le premier jour tu soupires pour moi, et tu ne t'en étais pas aperçu ! Tu me réduis à t'éclaircir moi-même du désir que je t'ai inspiré, et à t'avouer que je n'y suis pas insensible. Tu comprendras plus tard quelle violence je fais en ce moment à ma pudeur. J'aurai des remords la semaine prochaine ; mais j'en aurais toute ma vie si je t'abandonnais au hasard et si je ne guidais tes premiers pas.

Je fis la bête et lui demandai, en riant sous cape de ma question, pourquoi elle n'aurait de remords que la semaine prochaine. Elle me repartit gravement que les mystères de l'amour sont redoutables, et qu'elle voulait bien m'initier, mais après que j'aurais fait une retraite pour me préparer à cet événement, bref qu'elle serait à moi, mais d'aujourd'hui en huit. Je la remerciai avec effusion, et lui protestai que ce délai me semblerait infini. Elle sourit de ma pétulance.

— Va, maintenant, fit-elle, va, mon enfant. Ce que je t'ai dit, je devais te le dire. Mon cœur ni ma conscience ne me reprochent rien, et pourtant je meurs de honte.

Je ne me fis point répéter le congé. Je courus à la cuisine. J'avais hâte de conter cette aventure à Manon. Elle prit la chose au pis, cria, pleura même, et dit de vilains mots, tout en demeurant d'accord que je ne pouvais point refuser Madame. Je ne pensais pas non plus la refuser, et elle m'avait semblé si belle avec sa robe blanche et ses cheveux d'azur que je ne me trouvais pas à plaindre. Mais, si j'étais sensuel, j'étais gai : j'aurais souhaité que Manon rît aussi franchement que moi de toute cette invention d'un terme, d'une retraite et d'une cérémonie, pour m'enseigner au bout du compte ce que je savais déjà et pratiquais assez bien.

Je répète que j'avais alors peu de lecture : je ne connaissais pas le citoyen de Genève ni ses *Confessions*. Elles m'eussent aidé à comprendre ce que Mme Pascaud voulait de moi, en me traitant comme Mme de Warrens fit Jean-Jacques. Je présume qu'elle essayait de donner le change

à ses scrupules, en alléguant, pour satisfaire son désir, des raisons de moralité. Elle se flattait aussi que sept jours de retraite amortissent mes premiers feux, et que je ne me tirasse point à mon honneur d'une leçon qu'elle pensait me donner elle-même de sens rassis. Mais, outre que le temps de ma retraite fut bien employé, et que Manon me préserva des dangers de l'impatience, je n'ai pas la sensibilité de Rousseau, ni Sylvie n'avait pas l'insensibilité de l'autre maman.

Les sermons et les rites qui précédèrent mon initiation me donnèrent sujet de rire ; mais ce n'est pas à quinze ans que l'on fait moins bien l'amour parce qu'on le fait en riant. Je me prêtai d'autant mieux à la comédie qu'elle était une comédie pour moi. J'écoutais avec attention, je n'entendais point trop vite ; et lorsqu'on me permit enfin d'appliquer la leçon, je parus moi-même tout étourdi et confus d'être si bon élève pour ma première classe. Je demandai avec impudence à ma chère maman si elle pensait que j'eusse des dispositions. La force, la voix lui manquèrent pour me répondre. Elle

n'avait pu aussi longtemps que moi tenir son rôle. Son visage avait perdu l'air de la tristesse et de la froideur. Elle était pareille à une ménade. Elle me disait :

— Ah ! Fanfan, je croyais t'enseigner l'amour, et c'est toi qui m'as fait connaître le plaisir !

Je la remerciai poliment de ces obligeantes paroles, elle me remercia de mes caresses, je lui retournai le compliment, et j'avoue que je ne me pressai point trop d'aller retrouver Manon à la cuisine. La pauvre fille pleurait. Elle était déchirée de jalousie. J'eus la bonté de mentir et de lui déclarer qu'elle n'avait pas lieu d'être jalouse. Elle me crut, et me fit promettre que je ne recommencerais pas. J'oubliai *l'honneur* et j'eus encore la bonté de lui faire un faux serment. J'ajoutai même que c'est apparemment la citoyenne qui n'aurait pas envie de recommencer. J'étais persuadé du contraire, et me demandais, non sans inquiétude, si deux maîtresses ne sont pas un fort grand embarras.

Mais j'ai observé par toute la suite de ma vie, et j'observai alors pour la première fois, que

mon étoile (qui doit être Vénus elle-même) ne m'abandonne jamais, et que je me tire aisément de ces difficultés. Mme Pascaud ne manqua point d'avoir les remords qu'elle m'avait annoncés, et elle ne douta pas en conséquence que son mari, qui était de tous les maris le plus aveugle, ne fût le plus clairvoyant.

— Il nous épie, me dit-elle un jour. Il est d'une jalousie affreuse, et bien injuste, *car j'ai toujours respecté sa foi*. Il me tuera, peut-être nous tuera-t-il tous les deux. C'est ta faute.

Je me récriai. Elle poursuivit :

— Tu es si maladroit, mon pauvre Fanfan !... Cela ne me surprend point, d'un amant trop jeune. Comment veux-tu que Pascaud ne flaire pas notre intelligence, quand tu ne fais seulement pas la cour à Manon ? Nous ne sommes que deux femmes au logis, c'est l'une ou l'autre. Mon mari sait bien qu'à ton âge les sens parlent, et l'on ne se passe guère de maîtresse. Je t'en prie, mon cœur, fais semblant de ne plus dédaigner cette fille, qui au reste est assez jolie. Laisse croire qu'elle est aussi complaisante, et s'il est nécessaire pour ton salut, pour le mien,

prends sur toi, accorde-lui quelques menues faveurs.

— Ah ! madame, répondis-je à Sylvie, j'y avais bien songé, mais je vous avoue que je n'osais vous proposer ce subterfuge. Il suffit : du moment que vous m'y engagez vous-même, je me résous de vaincre ma répugnance, et comme vous dites si bien, je vais prendre sur moi.

IV

LA COMTESSE

Si l'on m'eût demandé en ce temps-là : « Quelle est la plus belle ville du monde? » je n'eusse point hésité de répondre : « Milan ! » Tu le devines, lecteur malin, c'est que j'y entrai en vainqueur et que j'y remportai d'autres victoires. Je m'attachai à ce pays par des liens si forts et si tendres que je me flattai d'être devenu Milanais tout de bon : la France, ma véritable patrie, me pardonnera cette infidélité. Je laissai même un mot d'écrit, ordonnant que l'on gravât sur ma tombe cette qualité de Milanais, en italien bien entendu : on fait son épitaphe quand on a seize ans. Depuis, j'ai pris tant de villes et ce

qui s'ensuit, que mon inscription funéraire s'allongerait indéfiniment et une stèle n'y suffirait point, si je n'avais résolu de m'en tenir à Paris où je suis né. Mais je ne connaissais alors, outre Paris, que Milan, et les premiers triomphes sont les plus doux.

Les miens se succédèrent d'un train si rapide et en si grand nombre, que je ne puis sauver la vraisemblance qu'en retranchant de la réalité. Je dois épargner aussi la jalousie de mes jeunes lecteurs et ma propre modestie. Je ne leur servirai qu'une de mes aventnres de Milan, celle de la comtesse. Ne suis-je pas Chérubin, et je vous prie, qu'est-ce, un Chérubin sans comtesse? J'ai hâte d'en mettre une dans mon histoire : c'est peut-être par où j'aurais dû commencer.

« Et Thérésia? » me dit un curieux, qui boude. « Votre comtesse nous intéressera un autre jour, quand vous nous l'aurez fait connaître et que vous nous aurez instruits de son nom. Mais nous ne voulons rien entendre de neuf que vous ne nous ayez appris ce qu'il advint de Thérésia. Nous ne vous tiendrons pas quitte. Cette fille charmante nous plaisait

sous le travesti, et déjà nous l'aimions tous. »

Parbleu! je l'aimais bien aussi. Je pense que je lui en donnai la preuve, et par la même occasion à vous. C'est le bel endroit pour terminer un chapitre, j'appelle cela un dénouement, et je répète que je ne compose pas un ouvrage suivi. Passons à la comtesse. Il est vrai que je n'y puis passer sans reparler de Thérésia, car mon récit va où il veut, mais les faits s'enchaînent.

Lorsque l'on nous vint éveiller le lendemain, nous n'eûmes guère le loisir de philosopher, et nous demeurâmes d'accord que nous n'étions pas fort coupables. Je protestai à Thérésia que mon premier soin serait de tout avouer à son ami dès que nous le rencontrerions, et qu'il ne manquerait pas de nous pardonner en faveur de notre franchise, qu'au surplus je prendrais la faute sur moi. Elle me repartit que Caton était le meilleur des hommes, si j'étais le plus séduisant. J'avais ouï dire que les anciens les plus rigoureux sur l'article de la chasteté n'ordonnent point une abstinence qui est impraticable, mais un usage modéré du plaisir. J'enseignai cette morale à Thérésia : elle avait de la docilité. Ses

remords et les miens se trouvèrent apaisés sur-le-champ par le ferme propos que nous fîmes de n'abuser point. Nous tînmes notre serment, et j'atteste encore ici le ciel que nous ne péchâmes point dès lors plus d'une fois par jour : ce n'est pas tant que les saints, qui pèchent sept fois. Que si la rencontre de Thérésia et de Calon tarda encore plusieurs semaines, on ne saurait raisonnablement me l'imputer : je n'y suis pour rien, je ne décidais pas des mouvements de troupes.

Nous ne demeurâmes pas si longtemps sans nouvelles de lui. Par une étrange fatalité, notre détachement, qui suivait la même route que le sien, passait par les villes et villages deux ou trois jours plus tard. Il dut sortir de Nice au moment que nous y arrivions. Nous trouvâmes sa trace à Ormea et à Garessio. Je pense même qu'au combat de Saint-Michel, il n'était pas fort loin de son amie, qui fit là pour la première fois le coup de feu. Nous n'en sûmes rien, non plus que de la bataille elle-même, et nous fûmes bien étonnés d'apprendre le lendemain, par une proclamation du général en chef, que, si « Annibal avait franchi les Alpes, nous les avions tournées ».

Nous fîmes halte devant Turin ; au moment d'y entrer, nous apprîmes encore une victoire, et l'on nous dirigea soudain sur Milan. Voici donc que je touche au but.

Je ne sais si l'on avait prié les mâles de s'enfermer en leurs logis, et réservé aux femmes le privilège de nous faire accueil ; mais je n'en ai jamais vu un si grand nombre ensemble, et si peu mélangées d'hommes. Elles se montraient à toutes les fenêtres, elles nous jetaient des fleurs et des baisers, elles nous tendaient les bras. Je me suis laissé dire que le Dôme n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture : il est possible, quand on le considère froidement et que les toits ne sont peuplés que de statues ; mais la foule y était ce jour-là aussi nombreuse que sur la place, et animait singulièrement ce décor de marbre. Je vis des femmes qui, pour se pencher vers nous, se retenaient d'une main aux clochetons gothiques : je crus voir des anges suspendus entre le ciel et la terre. Nous élevions aussi nos mains vers ces radieuses créatures, nous n'étions plus maîtres de notre enthousiasme, toute l'armée poussait des cris de joie.

J'en poussais comme les autres, mais il s'en fallait que je fusse en proie au même délire. La raison en est trop évidente : mes camarades n'avaient point touché de femmes ni même n'en avaient point vu depuis six semaines: ils ignoraient sans doute les accommodements que l'ancienne philosophie souffre à la vertu de chasteté, et ils recevaient maintenant le prix de leur *abstinence*, au lieu que je portais la peine de ma *modération*. J'en voulus un peu, et bien injustement, à Thérésia, et ne fus point aussi fâché que j'aurais dû l'être de penser qu'elle rencontrerait son Caton au premier coin de rue dès que nous aurions rompu les rangs.

Comme elle ne le retrouva point du tout, je me déclarai prêt de consommer un nouveau et sublime sacrifice, et je fus aux renseignements, cependant que les officiers et les simples soldats se répandaient par la ville, qui se laissait piller (on m'entend) de la meilleure grâce du monde. J'enrageais de ne point prendre part à ce pillage. J'ai beau être ce que les militaires français appellent *débrouillard*, je mis trois jours entiers à dénicher le Caton, et n'en fus pas plus avancé ;

car j'appris en même temps le numéro de sa demi-brigade, et qu'elle venait de quitter Milan avec le général en chef, pour une destination qu'on ne voulut point me faire connaître.

J'ai tort de dire que je n'en fus pas plus avancé : mes démarches eurent au moins pour effet de me mettre en relation avec un haut personnage, un ci-devant, le chevalier de l'Isle de Charlieu, commissaire des guerres, qui se faisait encore, par prudence, appeler Delille tout court, ou Charlieu. Quand il me vit, il se récria sur mon air de jeunesse, et je sentis d'abord qu'il ne me pardonnait pas d'avoir seize ans parce qu'il ne se consolait pas d'avoir passé la quarantaine. Puis il me dit que c'était dommage que je ne susse pas écrire. Je lui demandai avec hauteur où il prenait cela et me vantai d'avoir une fort belle main. Il en voulut juger sur l'heure, et fut si content de l'épreuve qu'il m'ordonna de renoncer au métier de héros, sinon à l'uniforme, pour devenir son secrétaire. Je ne refusai point, tout en marquant que je cédais à une prière plutôt que je n'obéissais à une réquisition, et je n'attendis point deux minutes pour

faire l'enfant gâté : je lui dis qu'il devrait bien prendre deux secrétaires au lieu d'un et que Thérésia savait écrire.

— Qui est-ce? dit-il.

Je lui contai l'histoire, qui le toucha. Il envoya quérir mon amie sur l'heure, et n'en fit point son scribe, car ce n'était pas alors l'usage de dicter à des personnes du sexe; mais il la fit rayer des rôles de l'armée et reprendre les vêtements de femme. Il nous offrit ensuite le logement, mais des chambres bien séparées, dans un bel étage qu'il habitait non loin du Dôme. Nous nous y installâmes le soir même. L'on concevra que je ne pouvais point arriver, sans tous ces préliminaires, à la comtesse. Au surplus, je n'y suis point encore, il s'en faut, et cependant je cours la poste.

Charlieu se montra dès le premier jour le plus exigeant des maîtres. Non qu'il me fît travailler le moins du monde, mais je lui étais indispensable : il m'avait pris tout à la fois en affection et en aversion. Je lui servais d'auditeur, de témoin, et de plastron. C'était un de ces hommes entre deux époques, nés dans l'attente

d'une révolution, criant haut qu'ils comptent bien de ne pas mourir sans y avoir assisté ; puis les années passent, la révolution tarde et les Charlieu ne souffrent pas de bon cœur que l'honneur d'en être les ouvriers revienne à leurs cadets. Eh ! l'on ne peut pas être et avoir été.

Mon commissaire avait « goûté la douceur de vivre », à la cour : il en affectait les manières. Il fut chargé sous l'ancien régime de plusieurs missions, où il se distingua par ses bonnes fortunes autant que par son habileté diplomatique. On lui prêtait une reine! Sa devise était *Point de lendemain*. Mais il eût donné gros pour aimer passionnément n'importe qui, fût-ce huit jours ou six mois, et pour être humainement malheureux. Il ne crut point que Thérésia lui tombait du ciel, car il la trouva gentille, mais insignifiante, et se contenta de lui prendre le menton : je m'en formalisai. D'ailleurs, il avait une maîtresse en titre, qui était d'autre part la maîtresse en titre du célèbre poète milanais Luigi Borgone, et se nommait la comtesse Ghita Monticelli. C'est une comtesse, mais non pas

encore celle où tôt ou tard j'en dois venir : hélas! je n'y arriverai jamais.

La Monticelli était une femme superbe, et honnête à la lettre, bien qu'elle eût deux amants en titre et plusieurs surnuméraires. Si elle eût accordé à tous ses dernières faveurs, on ne l'eût pas jugée fort coupable, mais ils ne cessaient pas de l'en solliciter, ni elle de les leur disputer, et tout se passait en conversation. Même à Paris, trente ans plus tard, on n'a jamais parlé de l'amour davantage ni on ne l'a fait moins. A Milan, l'amour était un divertissement de compagnie et se pratiquait dans les lieux publics, savoir au Corso et au théâtre de la Scala. J'allais à l'Opéra tous les soirs avec Charlieu, et au bastion de la Porte Orientale toutes les après-midi.

Je lui étais fort reconnaissant de me pousser dans le monde; mais j'y serais allé aussi bien tout seul. Une aimable bonhomie régnait alors dans la société. Au corso, les femmes éprouvaient un si vif besoin de bavarder que, si elles n'avisaient pas un ami, elles faisaient descendre du siège leur laquais ou leur cocher avec qui

elles s'entretenaient familièrement. J'étais leste et souple, et me glissais comme une couleuvre entre les files des voitures, et l'on pense que je n'aurais pas eu grand'peine à supplanter le cocher ou le laquais. Mais Charlieu n'était pas si insinuant, il marchait à pas comptés, je le devais suivre. Dès que nous avions trouvé la Monticelli parmi la foule, nous faisions halte à sa portière, et l'on parlait de la pluie, du beau temps ou de l'amour, ou encore de la vue, qui d'en haut du bastion est magnifique et paraît s'étendre sur toute la Lombardie. Comme on ne me laissait point placer un mot, je regardais, non la vue, mais Monna Ghita. Tout en discourant avec une volubilité incroyable, elle me regardait aussi. Je prenais un air langoureux, par procédé, et quelquefois elle me serrait la main avec force.

Au théâtre, on ne gardait pas mieux le silence qu'à la Porte Orientale; on ne prêtait aucune attention à la musique, sauf quand une petite sonnette de l'avant-scène tintait. Je me levais alors, j'ouvrais les rideaux de la loge, nous écoutions le castrat roucouler sa romance; je

refermais les rideaux, l'on recommençait de causer, de jouer aux cartes et de prendre des glaces. J'en prenais, mais ne disais rien et ne jouais pas. Je regardais la Monticelli pour me distraire, et encore plus langoureusement. Elle me serrait la main encore avec plus de force, et un jour elle me dit tout bas :

— Me voulez-vous du bien ?

J'ignorais le sens effroyablement précis de cette locution milanaise. Je lui répondis en riant assez sottement, mais non sans grâce, que je ne lui voulais point de mal.

Il n'en fallait point davantage pour m'inscrire au nombre de ses soupirants, sans plus de dommage pour son honneur ; mais un imbroglio de jalousie, que je trouve fort plaisant, me valut une meilleure fortune. Luigi Borgone fut obligé de tromper sa maîtresse avec je ne sais quelle cantatrice, et Ghita, au lieu d'en rire, le prit au tragique. Elle fut néanmoins le soir à la Scala. Au fait, c'était à Charlieu de la consoler ; mais je crois qu'elle y venait plutôt chercher Fanfan.

Par hasard, je n'y étais point. Charlieu m'avait envoyé faire une course à Cassano d'Adda, à

six lieues de Milan. Je ne me pressais point de revenir. J'avais passé les guides par-dessus le siège, et je conduisais, de la voiture ; autant dire que le cheval marchait à sa fantaisie. Je rèvais. Je ressentis une forte secousse et j'entendis de formidables jurons. Je me penchai avec nonchalance du côté où je les entendais : je vis un officier, qui venait en sédiole derrière moi, qui avait voulu me dépasser, et, comme je tenais ma droite, passer à gauche. Mais mon cheval s'était garé d'instinct, et suivant la coutume italienne, à gauche ; de sorte que nos deux voitures s'étaient jetées l'une contre l'autre. Il ne restait qu'une roue à la sédiole, et l'officier jurait toujours. Je l'apaisai en lui offrant une place dans ma voiture. Nous étions les meilleurs amis du monde au bout d'un quart d'heure, et je le menai tout droit à la Scala. Je n'avais oublié que de lui demander son nom. Mais je le sus dès que j'ouvris la porte de la loge, car Thérésia, qui s'y trouvait, jeta un cri perçant.

— Caton ! dit-elle. Mon cher Caton !

La romance interrompit leurs effusions, qui reprirent dès que le rideau fut tiré, par mes soins.

Je ne m'étais jamais flatté que Thérésia fût à moi exclusivement ; ma devise, dès le premier jour, avait été celle de Charlieu, *Point de lendemain*, et je me reprochais même d'avoir beaucoup négligé mon amie depuis notre arrivée à Milan, d'avoir souhaité en secret qu'elle retrouvât mon rival ; mais le cœur humain est ainsi fait que l'accomplissement de ce souhait sacrilège me fut extrêmement désagréable. J'étais surtout mortifié d'avoir ramené moi-même à Thérésia l'objet d'un amour qui m'offensait. Je dus faire une drôle de figure. Ghita me saisit par le bras.

— Pauvre enfant, murmura-t-elle, tu souffres !

— Oui, dis-je.

J'étais près de pleurer. Je sus me retenir, et lui demandai à mon tour si elle me voulait du bien. Elle me répondit qu'oui, mais avec hésitation. Je lui repartis avec impatience qu'elle avait une occasion de me le témoigner, et qu'elle n'en aurait plus jamais d'autre.

— Venez, dis-je, sortons d'ici dans l'instant même.

J'allai vers la porte. Elle crut me perdre à

jamais, elle me suivit; et je dois faire comme à la fin de la romance : je tire le rideau.

Mais la comtesse? Il est vrai que je n'y songeais plus du tout. Eh bien, la comtesse sera pour le chapitre prochain.

III

THÉRÉSIA

Je vais raconter maintenant comment je suis devenu guerrier, presque au même âge que Bara et Viala « dont le sort me faisait envie ».

Franchement, il me faisait envie quand j'avais le loisir d'y songer : je ne l'avais guère. L'imprimerie ne me prenait pas tout mon temps, mais j'avoue que je me dissipais. Manon me gâtait fort, et Mme Pascaud encore plus, car elle avait plus de moyens. Elle prétendit que l'encre me salissait les doigts et que le mauvais air de l'atelier me fanait le teint. Je tombai d'accord avec elle que c'était dommage, et lui obéis quand elle m'ordonna de faire des promenades pour le

bien de ma santé ; je crois que je passai un peu ses intentions et ne justifiai point le mot de Jean-Jacques, que « l'hygiène est moins une science qu'une vertu ».

L'on ne manquait point alors de divertissements, et tous étaient publics, même ceux que le préjugé voudrait qui fussent privés. Sous l'ancien régime, l'humilité de ma naissance ne m'eût point permis de fréquenter dans le monde ; mais les salons étaient à même la rue : je profitais de cette commodité, qui me semblait être l'un des plus grands bienfaits de la révolution. Comme j'ai toujours été friand de glaces, j'en allais prendre à Frascati, ou bien dans le nouveau café de Garchy, rue de la Loi ; d'où je revenais le long du boulevard Italien ; puis je m'asseyais une heure au petit Coblentz, parmi le *club des honnêtes gens*.

On devine que je ne m'y montrais point vêtu en apprenti. Mme Pascaud ne l'aurait point souffert. Elle m'avait fait don d'un habit vert-bouteille à boutons de nacre, qui était carré comme quatre planches ; d'une culotte, qui godait tout du long, boutonnait sur le genou et

me faisait la jambe cagneuse ; d'une cravate *écrouélique*, d'une perruque de filasse et d'un chapeau en gondole. Elle m'avait aussi donné des lunettes : je ne les voulais pas mettre sur mon nez ; mais je marchais à grandes enjambées, brandissant mon *pouvoir exécutif*, c'est-à-dire un bâton noueux, et je me flattais d'être élégant, merveilleux, incroyable, puisque Sylvie me le répétait toute la journée.

Je raffinais sur la propreté. Il me souvient que, le jour que j'eus seize ans, je pris un bain chaud de vin, rue du Mont-Blanc, et un de lait, le jour que nous souhaitâmes sa fête à la citoyenne Pascaud. Je faisais beaucoup de *gymnastique*: je luttais, je courais à pied, je jouais aux barres à Monceaux, je levais les poids: c'était encore afin de mieux plaire à Sylvie, qui goûtait la force à l'égal de la grâce, et voulait bien que j'eusse la figure de l'Amour, mais de l'Amour déguisé en Hercule.

Je pratiquais même un autre exercice, qui est peut-être le meilleur pour développer tous les muscles du corps, et que je ne sais pourquoi ma maîtresse avait omis de me recommander:

c'est la danse. A son insu, j'appris la *walse* ; je l'appris aussi facilement que l'amour, et je n'y fus pas moins habile. Je tourbillonnais avec tant d'action que je me mettais en sueur, et devais changer deux ou trois fois de pantalon couleur chair au cours d'une même soirée. Je ne me hasardais point dans un bal sans prendre en effet sous mon bras deux ou trois de ces vêtements ; c'est dire aussi que je ne dansais qu'aux bals du bel air, où il y avait des salles de rechange. Je dédaignais les autres : j'ai toujours été un peu fier. J'avais fait mes premiers pas aux filles de Sainte-Marie et aux *Zéphyrs* de l'ancien cimetière de Saint-Sulpice ; mais, dès que je fus sûr de moi, je ne consentis plus de me montrer ailleurs qu'au pavillon de Hanovre ou au Wauxhall.

Je ris à part moi de penser que mes lecteurs se moquent et murmurent : « Voilà sa façon de nous conter comme il est devenu soldat ! » Eh bien, j'y arrive, et non pas même par le chemin des écoliers, mais en droiture.

J'avais coutume de walser avec mon chapeau sous le bras ; et même entre les danses je ne

m'asseyais guère : j'allais, je venais par la salle ; toutefois, je retenais ordinairement une chaise, où je déposais mon collet, mon pouvoir exécutif et mes pantalons. J'observai un soir que la chaise voisine était occupée par un tout jeune homme qui n'en bougeait point. Il semblait timide et embarrassé. Le peu que j'apercevais de son visage, entre la perruque et la cravate, était agréable. Je pensai qu'il avait seize ans comme moi, je lui trouvai un air de candeur, et ne pus me défendre de lui sourire : il rougit. Je faillis même lui demander familièrement la cause de sa tristesse, quand un homme fait, d'au moins vingt-cinq ans, et que je supposai être son frère aîné, lui vint dire deux mots à l'oreille. Puis la ritournelle me divertit. Je courus au-devant d'une femme qui m'avait séduit davantage par le luxe de ses aigrettes et de son écharpe que par la régularité de ses traits. J'enlaçai mon Iris. Nous n'avions pas fait trois tours que nous nous sentions heurtés, pressés par les autres couples, par les spectateurs qui descendaient en hâte des gradins et dont le cercle se refermait en quelque sorte sur nous,

cependant que des clameurs d'effroi retentissaient de toutes parts.

— C'est le feu ! s'écria mon Iris.

Et elle s'évanouit. Je n'eus pas la peine de la retenir : la presse était si forte qu'elle s'évanouit debout. Je me dressai sur mes pointes pour juger ce qui advenait. Je vis des soldats à toutes les issues : il ne s'agissait pas d'incendie, mais de réquisition.

J'avais maintes fois assisté à cette cérémonie. Les volontaires, en 1796, n'étaient pas d'aussi bonne volonté qu'en 1792, et la loi de recrutement, qui au reste changeait tous les huit jours, était, de toutes les lois, la plus faite pour être violée. Mais les réfractaires aimaient trop de s'amuser pour se cacher, comme leur eût conseillé la prudence ; et quand on avait besoin de beaux hommes, on les venait prendre où l'on était sûr de les rencontrer : dans les bals par abonnement. Une escouade d'Augereau y suffisait. On la jetait comme l'épervier sur la compagnie et elle amassait le poisson. Ces braves gens laissaient échapper à travers les mailles du filet tout ce qui était femme ou fretin comme

moi. Ils levaient leurs bras et l'on passait dessous, comme à la contredanse. Quant aux cavaliers qui payaient de mine, ils les poussaient justement dans cette salle de rechange pour les pantalons couleur chair dont j'ai parlé tout à l'heure, et ils faisaient là le conseil de révision. Tout ce qui était déclaré bon pour le service, on l'emportait aux frontières, pieds et poings liés.

Je me tirai de cette bagarre comme j'avais coutume, et regagnai fort tranquillement ma chaise. Elle était renversée. On ne m'avait rien volé de mon porte-manteau, dont je fus bien étonné, mais content. Je retrouvai aussi mon petit voisin, qui tremblait comme la feuille. Cette fois je n'hésitai plus de lui adresser la parole, et je le réconfortai comme il me semble qu'on doit réconforter un garçon, en me moquant un peu de lui. Ma raillerie ne lui fut point sensible, mais l'intérêt que je lui témoignai lui arracha des larmes.

— Ah ! s'écria-t-il, n'avez-vous pas deviné mon sexe ?

— Je l'avais deviné, répondis-je avec une

certaine agitation, et la sympathie que vous m'avez d'abord inspirée ne pouvait avoir qu'une femme pour objet.

Je brûlais de connaître son nom. Celui de Thérésia, que l'on ne fit point difficulté de m'apprendre, me parut aussitôt le plus joli du calendrier.

— Pourquoi, dis-je, empruntez-vous le costume des hommes ? Il vous sied à ravir !

— Ah ! fit Thérésia, c'est par décence. Je ne puis me résoudre de me mettre quasi nue.

Cette réplique ne saurait surprendre que des gens qui n'ont pas vécu à l'époque du Directoire.

— Eh bien, dis-je, fort gaiement, remettez-vous, Thérésia, d'une alarme si chaude. Votre air d'extrême jeunesse vous a préservée d'une violence et d'une inspection outrageante, et de toute manière l'on n'aurait pu longtemps vous confondre avec les hommes qui sont là.

Elle répandit de nouveaux pleurs.

— Il est vrai, dit-elle, que j'y devais échapper ; mais Caton n'y échappera point.

— Qui est Caton ? dis-je en riant.

— C'est mon amant, dit Thérésia.

Je suis ainsi fait que je n'ai jamais pu entendre une femme dire qu'elle aime un autre homme, sans devenir dans le même instant jaloux, amoureux, et capable du plus sublime sacrifice pour assurer à mes dépens le bonheur de mon rival. J'ai dans ces conjonctures une soudaineté d'imagination qui m'a souvent mené loin. Je ne réfléchis jamais : un dieu m'inspire.

— Si vous aimez Caton, dis-je à Thérésia, que ne le suivez-vous ?

— Aux armées ?

— Vous ne seriez pas la première maîtresse qui marchât sur les traces de celui qu'elle adore jusque dans les sentiers de la gloire. On assure que maintes femmes accompagnent nos héros. Quelques-unes même servent dans leurs rangs et prennent part aux batailles.

Elle me répondit avec une pudeur charmante qu'elle n'oserait, non point se battre, mais faire la démarche de s'engager, et risquer d'être reconnue. Je lui protestai qu'elle ne le serait point (qu'en savais-je ?), que l'on n'examinait pas les volontaires et qu'on était trop heureux de

les prendre les yeux fermés, enfin qu'elle portait déjà l'habit masculin et que je m'y étais trompé moi-même, c'est tout dire ! Je lui remontrai que la France avait besoin de tous ses enfants, et de ses filles comme de ses fils.

— Alors, que ne vous engagez-vous? me dit-elle naïvement.

— Je ne balancerai plus de le faire, m'écriai-je, quoique j'aie à peine seize ans révolus, si vous me jurez de monter avec moi à l'autel de la Patrie et d'y inscrire votre nom près du mien.

Elle me le jura et, sans plus tarder, nous sortîmes de la salle, où la musique nous importunait. L'émotion de la rafle était calmée, et les femmes, faute de cavaliers, s'étaient mises à danser ensemble. Nous cherchions apparemment l'autel de la Patrie. Nous le trouvâmes au café du bal. J'avisai un bas officier attablé tout seul, mais qui avait devant lui plus de bouteilles qu'il n'est indispensable pour trois personnes. Nous lui offrîmes de les partager avec lui et de payer l'écot. L'engagement fut bâclé encore plus facilement que je n'espérais, et nous reçûmes une feuille de route qui nous instruisit que nous

partions le surlendemain pour la rivière de Gênes.

Thérésia se flattait déjà qu'on lui rendît son Caton pour la nuit; mais l'on se méfiait des réquisitionnaires, et on le garda, au lieu que l'on avait toutes sortes de prévenances pour les volontaires, et l'on nous permit de rentrer chez nous, après s'être informé de nos adresses. Je reconduisis Thérésia jusqu'à son domicile et je la quittai devant la porte bien respectueusement. Puis je retournai chez le citoyen Pascaud, imprimeur, dans l'Ile : je commençais d'être un peu étourdi. La promptitude de ma décision ne m'en avait point laissé d'abord apercevoir la gravité. Je songeai, en me couchant dans mon lit, que j'y allais dormir pour l'avant-dernière fois, et je n'y dormis guère.

Je sentis que j'aimais Sylvie et Manon de tout mon cœur, et que je ne connaissais point Thérésia. Mon enthousiasme était fort tombé, et je m'accusais moi-même d'être un monstre d'ingratitude. Je me représentais la douleur de ces deux femmes si tendres, celle de mon vénérable père, j'oubliais la mienne. Enfin je ne saurais

dire si c'est pour leur épargner des larmes ou pour m'en épargner le spectacle que je résolus de ne leur point faire mes adieux. Du moins, je demeurai dans cette résolution avec une persévérance qui n'était point de mon âge, et quand je dus quitter l'imprimerie le surlendemain pour me rendre au lieu de ralliement, je pris simplement prétexte d'une course de l'autre côté de la rue.

Où je trahissais mon âge, c'est par la sorte de chagrin que j'éprouvais. Le métier militaire ne me rebutait pas ni les hasards d'une campagne ne m'effrayaient, je n'ai jamais eu peur de rien : j'avais le cœur gros. J'essayais de me remontrer que l'aventure était romanesque, amusante : les larmes me montaient aux yeux. J'offrais à mon imagination, pour la flatter, le charmant souvenir de Thérésia : hélas! j'avais grand'peine à me rappeler ses traits. Je la revis enfin elle-même, et ne fus point fâché de l'avoir un peu oubliée dans l'intervalle, car elle passa mon espérance, sa beauté me paraissait plus ingénue et à la fois plus mutine sous un travesti déjà militaire que sous l'habit de muscadin. Mais elle

était si joyeuse de partir et de retrouver son Caton qu'elle me rendit plus triste encore, et jaloux, sans me rendre plus amoureux.

Ma revanche fut au ralliement, quand nous apprîmes que toutes les recrues ne voyageaient point ensemble et que le citoyen Caton était inconnu à notre compagnie. J'ai le caractère si malheureux que je ne m'en réjouis pas deux minutes. La faiblesse de Thérésia, sa douleur, et les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, me percèrent le cœur. Quand je vis qu'elle retenait ses larmes, les miennes furent près de couler. Je lui serrai la main virilement et lui dis tout bas qu'elle prît courage, que j'étais là pour suppléer celui qu'elle avait momentanément perdu et que nous ne manquerions pas de retrouver dans cinq ou six semaines, quand nous joindríons la division du général Serrurier. Je lui jurai que je la remettrais sauve et sans reproche à son amant, à son époux. Ces sentiments me font honneur, mais je présumais trop de mes forces. Je n'en avais guère plus que Thérésia, et nous n'avions pas marché trois lieues que nous donnions sujet à nos camarades de nous prendre en pitié.

C'était de fort bonnes gens, grossiers d'apparence, mais qui avaient de ces délicatesses qu'ignorent les gens plus délicats. Nous avions su leur plaire, ah! Dieu! sans le faire exprès. Ils nous traitaient déjà comme leurs enfants d'adoption, et s'employaient de leur mieux à nous adoucir la fatigue de cette première étape. Pour moi, j'étais si bien rompu que je ne m'informais pas même des villages que nous traversions; je ne voyais rien, il ne me souvient de rien que de la lourdeur de ma tête et de mes jambes; je n'avais plus de sentiments.

Le soir, nos hommes furent logés dans des granges et s'en accommodèrent, mais fouillèrent tout le bourg où nous faisions halte, pour y trouver un vrai lit, qu'ils furent bien contents d'offrir à Thérésia et à moi. J'espère que nous les en remerciâmes comme il faut, mais nous étions tous les deux si stupides que nous ne prîmes seulement pas garde qu'une fatalité trop complaisante nous allait réunir dans la même couche.

Cependant, l'instinct mystérieux de la pudeur nous avertit, et nous nous jetâmes sur ce lit

tout habillés. Quelques instants plus tard, il me parut que Thérésia succombait au sommeil. Il n'en fallut point davantage pour que je me crusse perdu et seul au monde. Je pensais n'avoir plus de témoin : je donnai un libre cours à mes larmes, je ne pus étouffer mes sanglots. Thérésia ne dormait point, elle les entendit. Elle ne dit rien, mais, suivant mon exemple, se mit à sangloter sans contrainte, et ce fut moi qui lui dis :

— Mon cœur, pourquoi pleures-tu?

Elle me repartit, d'une voix entrecoupée, qu'elle avait bien de la peine. Je me serrai contre elle et jetai mes bras à l'entour de son cou; elle m'embrassa elle-même étroitement. J'en atteste le ciel, nous n'avions d'autre dessein que de mettre en commun notre douleur et de l'apaiser par des caresses innocentes; ce ne fut point la faute de Thérésia ni la mienne si, dans l'obscurité de la nuit, mes lèvres, après s'être désaltérées de ses larmes, rencontrèrent ses lèvres, qui ne se refusèrent point à de plus doux baisers.

V

LA COMTESSE

(*Suite.*)

Je suis fâché d'avoir promis à mon cher lecteur l'histoire de la comtesse. Je la dirai, s'il ne m'en tient pas quitte : je suis homme d'honneur et de parole, mais je l'avertis qu'il aura une déception.

— Quoi donc? L'histoire n'est-elle point jolie?

— A mon avis, elle l'est.

— Plaisante?

— C'est selon : si vous l'entendez comme ces gens qui s'amusent au théâtre quand ils y pleurent tout leur saoul.

— L'on pleure aussi de tendresse.

— L'histoire est tendre et voluptueuse, mais au plus honnête sens du mot, et voilà où j'ai peur que vous ne soyez déçu. Vous pensez que j'ai, comme Jean-Jacques, « un sang qui bouillonne de sensualité », et que tous mes récits, en conséquence, doivent aboutir au même dénouement; cela serait monotone, et j'en ai plus d'un dans mon sac.

— Voyons donc celui-ci. Vous nous avez déjà parlé de Chérubin : nous savons qu'il ne fait rien à Rosine que de lui prendre un ruban, comme Horace à l'innocente Agnès.

— Eh! je n'en suis pas sûr, et je regrette de n'avoir pas connu M. de Beaumarchais. Je lui eusse demandé comment, si le petit officier n'a dérobé que cette *faveur*, la Rosine est mère coupable dans la troisième pièce. Résigne-toi, lecteur, à me trouver ici plus vertueux en fait, mais, il est vrai, encore plus effronté que le page.

— Nous verrons bien!

— J'ajoute que ma folle journée finit mal.

— Nous le verrons à la fin : commencez par le commencement...

Après les événements que j'ai contés... Bon ! je dois m'excuser encore de faire une narration suivie. Ce n'est pas un crime ; mais, comme je me suis excusé d'abord de faire justement le contraire, on va croire que je ne sais pas ce que je veux. Donc, après ces événements, je ne chômai point de maîtresses. La Monticelli prenait trop l'amour au sérieux pour succomber une fois par hasard et s'en tenir là. Elle pensait faire à ses amants une moins sensible injure en les trompant avec quelque persévérance et, si j'ose dire, avec une certaine fidélité. Caton put venir assez fréquemment de Cassano, mais n'y put emmener Thérésia. Je m'étais expliqué avec lui dès le lendemain matin. Il rendit hommage à ma loyauté, demeura d'accord que nous avions fait le possible, sinon l'impossible, pour ne léser point trop ses droits acquis, et me pria de n'abandonner plus cette aimable victime des circonstances. Je continuai donc d'en assumer la charge et de faire le possible. Enfin (comme je passe sous silence bien d'autres épisodes, qui eurent pour moi de l'agrément, mais divertiraient peu le lecteur), on peut croire que je fus

dès lors un des hommes les plus occupés de Milan.

Je l'étais moins que le chevalier de Charlieu. Ce qu'il goûtait plus, de cette vie milanaise, était une régularité provinciale, qui tourne à l'étiquette et lui rappelait l'ancienne cour. Un homme en vue, qui ne se ferait pas voir en tel lieu, à telle heure, et qui manquerait le corso ou l'opéra, se mettrait dans le propos. Charlieu, véritable commère, aimait à la folie ces bavardages, que nous nommons en français le *quanquan*, et en patois de Lombardie le *pettegolismo ;* mais il aimait mieux d'y prendre part que d'y donner matière ; il était donc fort exact à remplir tous ses devoirs de société, qui ne lui laissaient le temps de rien, pas même d'ouvrir ses lettres. Ce soin m'incombait : je lui faisais chaque jour mon rapport, et il lisait ou il ne lisait point.

Un soir, je trouvai, parmi les dépêches de service, une lettre de femme. Le pli, le papier, l'écriture, la suscription, où il était qualifié de ses titres, tout enfin sentait le ci-devant régime et les mœurs de la tyrannie. La signature était *Comtesse de Vigée Saint-Ange.* Cette dame pré-

tendait avoir connu le chevalier à Coblentz (et j'appris de cette manière qu'il avait émigré). Elle l'instruisait qu'elle était veuve, qu'elle avait passé en Italie avec son frère cadet, le duc de Viéville, et ne voulait point, lasse de courir, fuir encore devant l'armée française, ni se réfugier, comme tant d'autres, soit à Vérone ou à Venise. Elle avait su par hasard la présence de Charlieu à Milan et souhaitait le voir. Ce désir était bien naturel, et il me sembla impertinent. Je me connaissais déjà au style épistolaire, et je lisais entre les lignes : cette lettre me parut d'une coquette mélancolique. J'en trouvai le ton dédaigneux et froidement railleur. J'imaginai que la comtesse ne pardonnait point au chevalier sa politique, mais le recherchait faute de mieux, ne pouvant croire qu'il eût oublié l'air de Versailles et les principes de l'éducation.

Tout cela, qui ne me regardait point, m'inspira de l'aversion pour Mme de Vigée Saint-Ange, et un désir extrême de la connaître familièrement. J'avais décidé, je ne sais sur quelles apparences, qu'elle était fort jeune veuve, mais d'au moins

neuf ou dix ans l'aînée de son frère, et que le duc avait précisément le même âge que moi. Ce motif me suffisait pour le détester, car je ne pouvais souffrir qu'à mon âge, il fût duc. Je ne désirais pas moins passionnément de le connaître que madame sa sœur, et je grondais déjà entre mes dents que je lui allais apprendre à me mépriser.

Comme la présence du chevalier m'eût fort gêné pour lui donner cette leçon, je pensai un moment supprimer la lettre et me rendre à l'adresse qu'elle indiquait. Heureusement que je suis timide. Je n'osai point abuser de la confiance de mon maître. Je lui remis le billet, et fus récompensé d'abord de mon honnêteté; car il se rappela bien les noms, mais point les personnes, ni de les avoir fréquentées à Coblentz, et il m'envoya en avant-garde voir ce que c'était, sous prétexte d'annoncer sa visite pour le même soir.

J'étais ému au delà de l'expression, j'enrageais de l'être; je me remontrais qu'ayant pressé il n'y a pas huit jours une comtesse italienne entre mes bras, je devais avoir la pratique des com-

tesses, qu'à défaut d'être né, j'étais bien, qui vaut mieux, et que les esclaves sont des enfants, mais que les républicains sont des hommes. Toutes ces belles raisons n'avaient point raison de ma terreur, et mes jambes tremblaient si fort, que je commençai par faire une révérence de l'Œil-de-Bœuf à une petite servante moricaude qui me vint ouvrir la porte.

— Je suis envoyé, dis-je avec hauteur, par M. le chevalier de l'Isle de Charlieu.

Elle n'entendait que le patois de Milan, dont je savais tout à l'heure quelques mots : mais je ne les savais plus. Une voix fort douce et fort chantante nous appela de la pièce voisine. « Ah ! pensai-je, c'est la comtesse ! » et je m'appuyai à une table de mosaïque de Florence. Le froid du marbre, qui me pénétra jusqu'aux os, jusqu'au cœur, empêcha sans doute que je ne m'évanouisse. Ce n'est point la comtesse qui avait parlé, mais le duc de Viéville, et je me trouvai devant lui soudain, sans comprendre comment j'étais passé de l'antichambre dans le salon.

Avant que j'eusse dit un mot, la glace était rompue ; nous avions rougi, nous avions souri

tous les deux. Il semblait que nous fussions de vieilles connaissances : c'est que nous étions deux enfants. Je l'étais plus, par l'âge, mais je le paraissais moins, ayant vécu : je vis clair comme le jour que le duc n'avait point vécu du tout, et je m'efforçai de croire que cela me donnait une supériorité sur lui : hélas! je n'en crus rien. Il avait la figure la plus charmante! « Sylvie, pensai-je, ne manquerait point de le dire tout haut. Mais elle l'a dit aussi de moi » : je n'en étais point jaloux. Je l'étais de sa grâce naturelle, où je sentais que même l'étude ne me ferait jamais atteindre. Je m'étonnais d'y céder. Je ne voulais point convenir de ma défaite. Je me roidissais. Je me persuadais que je haïssais le jeune duc de Viéville et qu'il me méprisait, justement parce qu'une amitié naïve nous entraînait l'un vers l'autre. Pour prendre d'abord l'avantage, je lui fis la commission de Charlieu d'un ton rogue, avec une rudesse de sans-culotte, en le tutoyant et en l'appelant *citoyen*.

— Ah! monsieur, me répondit-il poliment, mais sans ombre d'affectation, c'est un titre que je souhaiterais de posséder : il paraît que je ne

le mérite point. Vous me faites, en me le décernant, beaucoup d'honneur et un peu de peine. Je n'ai pas quitté la France de ma propre volonté, j'étais trop jeune, même pour comprendre les périls auxquels on dit que l'on m'a soustrait. Tout ce que je sais, c'est que je languis en exil, et je sens plus vivement mon malheur quand je vous considère, car vous avez mon âge et vous portez l'uniforme français! Je ne sais trop pourquoi ma sœur de Vigée Saint-Ange a mandé M. le chevalier de Charlieu, mais je compte de recourir à lui pour obtenir notre radiation des listes. On dit qu'il n'est pas impossible maintenant.

Ce discours excita mon enthousiasme. Je repartis au duc que je ne manquais point de crédit sur l'esprit du chevalier, et que, travaillant dans les bureaux, je pourrais m'occuper de cette affaire. Je lui jurai que je la prendrais à cœur.

— Mais, dis-je avec regret, si je réussis, vous quitterez Milan!

Nous étions déjà inséparables. J'avais oublié la comtesse : ce n'était point du temps perdu pour l'amour, et le sentiment qu'elle m'inspira

dès qu'elle survint, fut, je pense, fort hâté par l'amitié que m'avait inspirée le frère. Son entrée m'ayant surpris, je n'eus pas le loisir de trembler ni mon imagination de battre la campagne. Je n'avais point la vue trouble et je la vis distinctement : je crus voir la reine de France. Elle avait de la majesté, de la douceur et, comme Philippe, de la grâce, mais avec tous les avantages du sexe. Elle portait les modes d'avant la révolution, et cette parure surannée accusait encore un air de jeunesse qui d'abord me mit en confiance. Elle m'imposait et elle ne me faisait point peur. J'étais transporté de joie, et si elle m'eût dit : « Faites-moi le plaisir de vous jeter par la fenêtre », je n'aurais pas balancé de lui obéir, mais je crois que je serais mort de bonheur avant que de me précipiter. Je ne ferai pas plus d'*anatomie* de mes sentiments, et il me semble que j'ai bien tout dit en quatre mots.

Un instinct secret m'avertit que je ferais mieux de ne me point déceler en traçant au chevalier le portrait de la comtesse. Mais je n'augurerais rien de bon d'un amoureux de seize ans qui aurait de la prudence et saurait contenir

une flamme naissante. Je trahis la mienne si franchement que j'aurais pu la communiquer à Charlieu : je n'allumai que sa curiosité; c'était déjà trop. Je ne soupçonnais point que ma pire maladresse fût de lui dépeindre Mme de Vigée Saint-Ange comme une figure de son jeune temps. Il y courut : il avait vingt ans de moins. Il y retourna le soir même et se pria chez elle à souper tête à tête. Il me fit ses confidences, et je veux croire qu'il mentit; mais, sans me rien dire précisément de ce que l'honneur lui commandait de me cacher, il ne me laissa point douter qu'il ne fût avec elle du dernier bien. Je tombai du bonheur dans le désespoir : j'étais fort loin de m'attendre que cette passade, fausse ou vraie, dût favoriser mes desseins, et m'élever en quelque sorte jusqu'à l'objet de mon amour, autrement inaccessible.

Le mot de cette énigme est la devise du chevalier : *Point de lendemain.* Je ne sais s'il eut la comtesse comme il me le donnait à entendre, et je ne le voudrai jamais croire; mais il eut assez d'elle bientôt, et la ressemblance de mon amie à Rosine devint parfaite : car elle était une

femme négligée, prête d'accueillir Chérubin.

Je l'ignorai plus de huit jours. Charlieu ne me parlait plus de Mme de Vigée Saint-Ange et je n'avais point de prétexte pour y retourner sans ordre. A la fin, je n'y tins plus, j'allai saluer le duc de Viéville et lui demander s'il avait entretenu le chevalier de sa radiation des listes. Philippe me sauta au cou, me dit avec un peu d'embarras que non, qu'il avait à peine vu le chevalier, et qu'il ne comptait que sur moi.

— Nous n'avons pas, me dit-il, proprement émigré. Mon beau-frère, ayant lui-même un frère établi à Mannheim, a obtenu du duc des Deux-Ponts une charge de chambellan, et nous a emmenés avec lui munis de passeports faux, dans la vue de nier plus tard le fait d'émigration.

La comtesse parut sur ces entrefaites. Elle me traita d'abord comme un ami de son jeune frère, qu'elle me parut chérir tendrement. Elle était fort caressante, elle le flattait de la main : j'en avais ma part et je pensais être son frère aussi. Nous ne parlâmes plus de l'émigration, mais de cent choses qui seraient insipides si

l'amour ne les assaisonnait. Je m'oubliai plus de deux heures, et Charlieu me fit, quand je rentrai, des reproches de mon inexactitude.

— Je viens, lui dis-je d'un ton fat, de rendre visite à Mme la comtesse de Vigée Saint-Ange.

— Ah ! fit-il en bâillant, je ne l'ai point vue de la semaine.

Je dis ensuite au chevalier ce que le duc s'était mis en tête, et à ma grande surprise, il en parut fort content. C'est qu'il songeait qu'une marquise en exil ne se quitte point comme à Paris, et je lui suggérais une façon décente de l'éloigner sous couleur de la servir.

— Cela est fort simple, me dit-il avec vivacité : on fera au besoin attester que Mme de Vigée Saint-Ange et le duc n'ont point quitté quelque ville toute voisine de frontières, Manosque par exemple. Pour assurer le succès, il serait nécessaire que Viéville fît dès à présent une preuve de soumission, et acceptât dans les bureaux de l'armée un modeste emploi aux écritures. Allez donc querir votre ami.

J'y allai en diligence. Viéville, à cette nouvelle, fut presque fou de joie. Il m'embrassait, il

embrassait la comtesse et elle nous embrassait tous les deux...

Que dirai-je des journées qui suivirent? Une telle félicité ne saurait se peindre. J'allais chercher le duc dès le matin et l'accompagnais au bureau, où il travaillait à la même table que moi. Je le reconduisais le soir, et je voyais la comtesse. Nous prenions ensemble au moins un repas chaque jour et nous nous rencontrions encore au théâtre de la Scala. Quand je ne la voyais point, je voyais son frère, nous parlions d'elle et elle n'était point vraiment absente. Je n'avais pas cru manquer aux bienséances en déclarant ma passion à Philippe : j'aurais pensé commettre un crime si je la lui eusse cachée. Notre amitié était trop étroite et trop ingénue pour souffrir un pareil secret, et ce secret lui-même était trop pur pour donner ombrage au frère le plus délicat. Rien ne m'eût fait résoudre de l'avouer à celle qui en était l'objet; mais je ne jurerais point que Viéville usât de la même discrétion et se crût obligé de taire ce qu'au surplus je ne le priais point de garder pour lui. Si Mme de Vigée Saint-Ange le sut, elle en sourit

peut-être, mais je gage qu'elle en fut touchée. Elle ne me retira point les menues faveurs qu'elle m'accordait. Pourquoi me les eût-elle refusées? Nous ne faisions rien de mal et nous goûtions un bonheur divin. Que de vertu, direz-vous, pour un Fanfan! J'ai honte de rappeler que la mienne m'était rendue trop facile par plusieurs beautés moins sévères. C'est même ce qui fait la différence de Chérubin à moi. Mais il s'agit bien de Chérubin! Notre bonheur se perdit dans le moment que nous le croyions éternel!

Nous ne songions plus que Charlieu intriguait pour faire rayer la comtesse et le duc des listes de l'émigration. Il les avisa un beau matin qu'ils devaient partir pour Manosque sans retard. La séparation fut affreuse, et l'on m'excusera de n'y point insister. J'avais de surcroît un funeste pressentiment. « Je ne les verrai plus! » me disais-je. Hélas! il n'était que trop vrai.

L'instance traîna en longueur sans que l'issue parût douteuse. Les certificats faisant foi des services rendus par Viéville aux armées, l'ordre du duc des Deux-Ponts au feu comte, les faux-passeports, une attestation de la municipalité de

Manosque, portant que la citoyenne Vigée Saint-Ange y avait séjourné depuis janvier 92, tout cela les assurait du succès, mais ce succès fut leur perte. La nouvelle de leur définitive radiation leur parvint deux jours avant le 25 fructidor. Ils furent saisis dès leur arrivée à Paris, et le lendemain, fusillés dans la plaine de Grenelle

VI

MA CAMPAGNE D'ÉGYPTE

I. — LE MIRACLE DE MOÏSE

Puisque l'on me veut toujours comparer à Chérubin, j'ai qualité pour juger la philosophie de Figaro et ses pronostics à mon sujet. Il se trompe, quand il annonce que je ne manquerai jamais de femmes; car cela ne dépend point ni des femmes ni du page, mais des circonstances. J'ai connu la disette : elle est fâcheuse, plus cruelle encore après que l'on a, trois années durant, nagé dans l'abondance, et quand on n'a plus seize ans, mais dix-huit. La cause de mon carême fut le général Bonaparte.

M. de Charlieu, de qui je dépendais toujours, m'avait ramené à Paris : l'on devine que ce n'est point où je fus privé ; je revis avec plaisir mes anciennes maîtresses, je fis même des liaisons nouvelles : la vertu n'était pas encore à l'ordre du jour, et il y avait beaucoup de facilités. Je fus bien aise de retrouver mon cher père vivant : il put ainsi lever sa malédiction, qu'il m'avait donnée, me dit-il, dans l'intervalle. Mais je me sentais dépaysé, et ne soupirai guère, quand le chevalier, avec sa brusquerie, me fit savoir un beau matin que j'eusse à préparer mon bagage un peu vite, vu que nous devions, vingt-quatre heures plus tard, nous remettre en campagne.

— Où allons-nous? dis-je (oubliant que l'on n'interroge point les grands sous un régime monarchique, ni, même en république, les supérieurs dans le militaire).

Il daigna cependant me répondre, ou je crus qu'il me répondait : il m'instruisit que nous formions l'aile gauche de l'armée d'Angleterre. J'imaginai en conséquence que nous embarquerions soit à Calais ou à Cherbourg : quand je vis

que c'était à Toulon, je conçus la plus haute idée de cette armée d'Angleterre, dont les ailes étaient si fort éloignées du centre. Je n'avais pas gardé un mauvais souvenir de mon premier voyage à la Méditerranée : Thérésia était alors ma compagne de route. Je ne pouvais point, cette fois, m'embarrasser d'une femme, même travestie, mais je me flattais que le chevalier y pourvoirait ; il n'y pourvut point, et je fus réduit à sa société. Elle me parut agréable, sans plus.

Je n'eus point d'aventures d'étapes. Je pensai me rattraper à Toulon, où je remarquai d'abord, par les rues, une grande quantité de personnes du sexe, un peu trop bruyantes à mon gré, mais qui semblaient animées des meilleures intentions à l'égard de l'uniforme. Je ne laissai point d'attirer leurs œillades, ayant sur mes frères d'armes l'avantage de la figure, et d'un âge qui était encore, à la fin du XVIIIe siècle, celui de l'amour. Je sentis cent fois une main brûlante presser la mienne, et l'on me chuchota cent compliments à l'oreille, comme l'on chuchote dans le Midi, à tue-tête. Si même je n'eusse pas été pressé par le désir, je crois que

j'eusse engagé la conversation avec ces aimables filles, rien que pour entendre leur accent, qui était à mourir de rire; mais c'est bien elles qui me provoquaient. Le carnet que j'avais sur moi, pour inscrire les ordres de service, fut bientôt si rempli d'adresses et de rendez-vous, que je commençais de me demander avec inquiétude si je pourrais suffire à ce travail d'Hercule et ne manquer point à l'honneur, comme dit mon respectable père.

M. le chevalier de Charlieu m'épargna un tel affront. Il me joignit, après m'avoir égaré, me tança, et me conduisit, sans doute afin de me mortifier les sens, devant deux statues de pierre qui ne sont point gaies. Je les admirai néanmoins, pour complaire à M. le chevalier. Puis, comme nous nous trouvions sur le quai même du port, il me fit embarquer sur un canot et visiter l'escadre. Les vaisseaux de premier rang, les frégates armées ou non armées, les bricks et les bateaux marchands étaient si fort serrés les uns contre les autres dans cette rade, la plus belle du monde, que notre frêle embarcation avait peine à se frayer un passage. La

vue d'une flotte si imposante excita mon enthousiasme, et je ne doutai point que nous ne fussions destinés à conquérir l'univers; mais j'avais une assignation à quatre heures, et il était trois heures sonnées.

Cependant, M. de Charlieu (qui l'ignorait) ne semblait point hâté de me remettre à terre. Nous piquâmes droit sur l'*Orient*, qui était mouillé à plus d'une demi-lieue des rivages. Lorsque nous l'accostâmes, je pensai me trouver au pied d'une de ces hautes maisons de la rue de Valois, proche le Palais-Royal, qui ont sept étages outre les combles. Un véritable escalier nous donna accès dans le bâtiment, et nous ne gravîmes pas moins de trente-deux marches : je les ai comptées. Tandis que nous grimpions, Charlieu daignait m'apprendre que ce monstre des mers prenait vingt-cinq pieds d'eau de la quille à la flottaison, était à trois ponts et portait cent trente pièces; que le général en chef était à bord, et que nous aurions l'honneur de faire la traversée avec lui; enfin, il me montra une sorte de niche où il m'assura que je serais fort bien logé, m'avertit que la flotte appareille-

rait bientôt, et qu'il me dispensait de revenir à la ville puisque je me trouvais tout porté. Il se plaignit fort d'être obligé, quant à lui, d'y retourner soudain, et il me planta là : j'enrageais.

J'eus le loisir d'enrager : nous étions le 22 floréal, et le branle-bas ne fut signalé que le 30. La visite de l'*Orient* m'occupa au plus une demi-journée. J'étais déjà blasé du spectacle de la rade, et je ne me disais point à toute minute, avec ravissement ou avec effroi, que j'allais accomplir mon premier voyage en mer : j'ai observé que les hommes à qui, presque chaque jour, il arrive quelque chose de nouveau et d'extraordinaire ont, à rebours de ce qu'on pourrait croire, fort peu de curiosité. L'on ne s'étonne de rien, lorsque l'on vit pour ainsi dire d'étonnement, et l'on ne trouve plus de sel qu'à ce qui est justement insipide et plat. Étais-je donc un enfant pour m'émerveiller d'une ville flottante? J'y languissais comme dans un couvent ou dans une prison. Il est vrai que je m'y promenais assez librement. Je fourrageais dans tous les coins. Ce que je quêtais, on le devine.

Je me souvenais de Thérésia, je ne doutais point qu'à son exemple maintes épouses et amantes d'officiers ne se fussent glissées à bord sous des habits d'homme.

Comme je suis né sociable, je liai conversation avec tous les matelots de l'*Orient*. Je les interrogeai sur ce qui me tenait au cœur. Ils me répondirent en riant que le général en chef, qui s'était méfié du coup, avait donné les ordres les plus rigoureux, que l'on ne cessait point de visiter les fonds de cales, que l'on avait déjà expulsé une dizaine de ces suiveuses d'armée, et qu'il n'y avait guère d'apparence qu'il en demeurât une seule à bord d'aucun des vaisseaux de la flotte, ni à plus forte raison sur l'*Orient*. Je fus désespéré, comme si j'en eusse voulu passer une moi-même en contrebande, et qu'on l'eût jetée à terre honteusement.

Lorsque Charlieu embarqua enfin, à la dernière minute, je ne pus me défendre de lui témoigner de l'humeur; d'autant qu'il me demanda si j'avais été bien sage. Ma fureur lui prêta fort à rire, et il me dit que je serais

peut-être reçu dans le corps des chevaliers de Malte, où nous allions. J'avoue que je n'entendis point cette plaisanterie. Je pris garde seulement que nous faisions voile vers Malte, et je me persuadai que les Maltaises étaient les créatures les plus séduisantes de toute la terre.

Nous cinglâmes d'abord vers l'île de Corse. L'*Orient* montrait la route. Le vent ne nous poussait guère, et comme je n'avais aucune idée du temps que nous devions au total rester sur l'eau, je commençais de m'impatienter et de dire : « Nous n'arriverons jamais! » Un vent assez fort, qui s'éleva quatre ou cinq heures plus tard, me rendit l'espérance, mais le tangage et le roulis ne me causèrent point de joies comparables à celles de l'escarpolette. Cependant, je ne me jugeais pas à plaindre autant que les soldats des bricks et des moindres bateaux; car je voyais ces pauvres coquilles de noix si fort secouées qu'elles plongeaient leurs vergues mêmes dans les flots, au lieu que l'*Orient* s'inclinait à peine, et fort majestueusement. Bientôt, la tempête nous obligea de nous arrêter, nous mouillâmes aux îles d'Hyères, et toute la ma-

jesté de l'*Orient* n'empêcha point que je n'eusse un mal de mer affreux. Je crus mourir, mais je ne regrettais point l'existence, et l'on peut croire que je ne pensais plus guère aux femmes.

C'est peut-être la seule fois de ma vie que j'aie resté si longtemps sans y penser; car cet oubli dura le même temps que mes nausées, qui ne discontinuèrent pas jusqu'à la prise de Malte. Elle eut lieu le 23 prairial. Je me suis avisé par la suite que trois semaines pour aller de Toulon à Malte, c'est à peu près le train de l'Odyssée. Je regrette de n'avoir pu observer le détail de ce voyage à l'antique; mais, quand j'étais privé de sentiment au point de ne rêver plus des belles, pouvais-je prendre garde à ce que les Italiens nomment *pittoresque*? Il m'a toujours été indifférent. L'on en doit juger par la sécheresse et la brièveté de mes descriptions, qui ne font point image, comme disent les poètes, mais qui ont le mérite de ne point lasser.

Le seul agrément du mal de mer est qu'il s'en va comme il vient. L'on ne fait point de convalescence et l'on est aussitôt guéri. L'appétit renaît, et le désir. Nous avions mis vingt

et un jours pour atteindre Malte, nous ne mîmes que deux jours à la prendre. Quand je sus que nous allions l'occuper, je me flattai d'y être fait chevalier sur l'heure, ainsi que me l'avait promis Charlieu : j'ignorais toujours les conditions de cette chevalerie. Je les devinai dès que je mis le pied sur la terre ferme. Toute la population de l'île s'était portée à notre rencontre, comme le jour que nous avions défilé en triomphateurs dans la capitale de la Lombardie : je vis d'abord que mes chères Milanaises n'auraient point à se plaindre de ma fidélité. Il se peut que j'aie méconnu les femmes de Malte. Je m'en excuse ici et ne prétends dégoûter d'elles personne; mais, encore que je n'exclue point les brunes, j'ai une aversion pour les teints cuits. « Bon! me dis-je. Il faudra jeûner encore. » Je ne redoutais rien tant que de prolonger mon séjour dans cette île inhospitalière, où l'on devait bien laisser une petite garnison. Heureusement, je suivais M. de Charlieu, qui suivait le général. Bonaparte l'honorait d'une singulière faveur, malgré ce titre de commissaire des guerres qui n'était pas en odeur de sainteté.

Je retournai sans déplaisir à ma niche de l'*Orient*. J'eus tout juste le temps d'apprendre que nous faisions voile vers Candie et que le vent était d'ouest. Puis je retombai si malade que je doublai Candie sans m'en apercevoir, le 8 de messidor. Le 13, me sentant mieux, je fus sur le pont, je vis la terre! M. de Charlieu, qui survint, me dit :

— Voici la colonne de Pompée.

— Et cette ville? dis-je.

— C'est Alexandrie.

— Alexandrie d'Égypte! m'écriai-je.

Bien que mon éducation n'eût pas été poussée fort loin, j'avais ouï parler de cette contrée fabuleuse; j'en avais retenu facilement les plus aimables légendes; celle de Joseph m'était familière. Je me savais aussi bien tourné pour le moins que ce fils d'Israël, je ne doutais pas que je ne dusse rencontrer, au premier coin de rue, l'épouse de Putiphar, et j'étais résolu de ne lui point quitter mon manteau. Je croyais aussi que tous ces pays du Levant sont autant de terres promises, que le ciel y est toujours serein, la température douce, que la beauté des femmes

n'a d'égale que leur complaisance, et qu'on ne fait rien que l'amour du matin au soir et du soir au matin.

Je déchantai vite. La mer était furieuse et empêcha fort notre débarquement, si les ennemis ne le troublèrent point. Le ciel était serein à la vérité, mais la chaleur si atroce que nous regrettâmes la neige des Alpes. La ville me parut un amas de chaumières, et l'on nous recommanda de ne point visiter un des quartiers principaux, où la peste sévissait. Les indigènes fuyaient à notre vue dans toutes les directions; c'étaient des fellahs, vêtus seulement d'une chemise bleue, et des femmes à demi-nues, mais voilées : ce qu'elles montraient ne me tentait guère de découvrir ce qu'elles cachaient avec un si grand soin. J'étais déjà excédé d'Alexandrie. « Ah ! pensais-je, quand donc partirons-nous d'ici? » Ce fut le cinquième jour.

Le chevalier me dit adieu et me donna rendez-vous au Caire, où il accompagnait le général en chef. Je fus joint à la division du général Reynier. Nous nous mîmes en route à

quatre heures du matin et marchâmes bien jusques à huit; mais, dès lors, il nous parut que nous avancions dans une fournaise, et je n'assure point que ce fût en bon ordre. Les soldats ne se gênaient point pour dire son fait au général Bonaparte, qui nous voulait faire conquérir l'Afrique au fort de l'été et avait négligé les précautions les plus élémentaires. Nous étions mal vêtus, pesamment chargés, dépourvus de bidons! J'ai toujours observé que les Français, même doués de génie, n'ont pas celui de l'organisation : ils y suppléent par un talent d'improviser qui est presque miraculeux. Jamais ils ne l'ont manifesté si bien que durant cette campagne d'Égypte. Mais que pouvaient faire les plus *débrouillards*? Nous mourions de soif. Nous rencontrions des citernes : hélas! elles étaient taries! Nous allions à la débandade. Plusieurs se laissaient choir dans le sable ardent. Je m'y laissai choir moi-même, et je crus que ma dernière heure était venue.

Je faisais des mouvements convulsifs, je rejetais le sable à droite et à gauche comme si j'eusse voulu y creuser un trou pour m'y ense-

velir. Soudain... Ah! Dieu! j'en frémis encore après tant d'années, je sentis une fraîcheur, puis une humidité délicieuse. Je fouillai plus profondément, avec une sorte de rage.

— De l'eau! m'écriai-je. De l'eau!

Elle jaillissait! C'était le miracle de Moïse! J'en bus avidement une gorgée. Quelqu'un me poussa. Je me débattis, je saisis mon ennemi par le cou, j'allais l'étrangler... J'entendis une plainte, si douce! une voix!... J'entrevis, parmi des ombres déjà funèbres, un charmant visage de femme. L'instinct sacré de l'amour fut plus fort que celui de la conservation. Je cédai ma place et je tombai sur le sable, évanoui.

VII

MA CAMPAGNE D'ÉGYPTE

II. — LE TIVOLI DU CAIRE

Je gage que mes lecteurs, à qui j'ai su inspirer confiance, ont pris la fin de mon dernier chapitre pour un dénouement positif, encore que sous-entendu : je gage que mon évanouissement à propos leur a paru un artifice de littérature ou de modestie. « Fanfan, disent-ils, n'a pu tarder de revenir ; ce fut sans doute contre le sein de cette inconnue qu'il avait sauvée en répétant le miracle de Moïse. » Ils ne croient pas que je voie une femme sans la prier et lui plaire, pour ainsi dire, instantanément. Grand merci ! Je suis homme à bonnes fortunes, mais pas encore à ce point-là.

L'on parlait fort d'astres naissants, et il me souvient d'avoir vu aux armées, dès cette année 98 ou 99, un papier à lettres, où était, en guise de vignette, l'étoile du général Bonaparte, environnée de rayons. J'ai aussi mon étoile, et je pense avoir déjà dit que ce doit être Vénus; mais elle n'a pas toujours brillé d'un éclat si constant. Elle avait fort pâli quand je faillis mourir de soif : en plein midi elle n'est même point visible au-dessus de l'horizon, partant son influence décroît.

Lorsque je rouvris les paupières, je ne cherchai point du regard mon inconnue, je cherchai l'onde que mes mains avaient fait jaillir du sol aride. Cet aveu ne me coûtera point l'estime des voyageurs qui ont traversé le désert, et souffert la privation de l'eau, plus pénible que celle des femmes; je rappellerai au surplus que j'avais tout à l'heure cédé mon tour de boire, et je ne risquais rien de moins que la vie. Je la retrouvai enfin, cette source miraculeuse, et pour m'y désaltérer mieux, j'y baignai mon visage. Aucun cru de Bourgogne (qui est le vrai vin) ne m'a jamais paru si délicieux

Elle me procurait même une sorte d'ivresse, et je n'allais pas droit quand je me remis en route, à regret, mais selon les conseils de la prudence, pour joindre mes compagnons.

Toutefois, j'étais réconforté. Je ressentais même un bien-être comparable à celui que j'ai observé qui suit immédiatement le mal de mer le plus affreux. Mes idées surtout et ma mémoire étaient d'une clarté singulière. Je distinguais bien mieux par le souvenir les traits charmants que j'avais à peine entrevus; cette voix, que je n'entendais point lorsque je l'entendais, résonnait doucement à mon oreille à présent que je ne l'entendais plus. « Parbleu! me disais-je, il n'y a point dans tout ceci de mystère. Quelques épouses ou maîtresses d'officiers se sont glissées comme de coutume parmi les troupes, à la faveur d'un habit d'homme. Elles ont enfreint les ordres du général et su déjouer une surveillance attentive. C'est une autre Thérésia à qui je viens de donner à boire. » Je ne doutais point que je ne la dusse reconnaître dès que j'aurais rattrapé ma compagnie, de même que le sage Ulysse reconnut Achille parmi les

filles de Scyros en dépit d'un vêtement féminin; et comme j'avais de moi aussi bonne opinion que mes lecteurs, je ne doutais point davantage que je ne dusse évincer dans le plus bref délai le mari ou l'amant que cette belle, ne me connaissant point encore, avait suivi.

Le roman ne procéda point si vite et, pour commencer, j'eus la fâcheuse surprise de ne découvrir pas une femme dans la demi-brigade où je comptais. Mon enquête ne fut point longue ni difficile : j'espère que je ne ferai pas mal juger les héroïques soldats de l'armée d'Egypte, si je confesse que nous étions peu soignés et que nous avions des barbes de huit jours. Je ne parle pas de moi et de cinq ou six gamins de mon espèce; mais, à défaut de poil au menton, les plus jeunes avaient une allure martiale et un air déterminé qui témoignait leur sexe plus certainement qu'une moustache. Leur façon même d'être hâlés, efflanqués, recrus de fatigue, n'était point façon de filles et ne pouvait prêter à l'équivoque. Hélas! mon teint de lys et de roses! Ma « figure ravissante »! O Sylvie!... Je ne pensais point à Sylvie, mais à mon inconnue

de la fontaine, et je ne concevais pas qu'elle eût disparu par enchantement; je ne crois guère aux prodiges, et celui-ci ne m'était pas si agréable que le premier. J'étais bien sûr de n'avoir pas rêvé, ce n'est point mon habitude, et l'on n'aperçoit pas une femme dans le désert comme on y croit apercevoir un lac, par un phénomène de *mirage*.

Il faut que je fasse un aveu, qui, de ma part, étonnera : je n'enrageais pas autant que l'on suppose d'avoir perdu la trace de ma nymphe. La certitude que j'avais de sa réalité me suffisait pour le moment : elle assurait mon cœur, qui ne souffre pas d'être dépourvu, et suggérait un aliment à mon imagination. Sachant que je n'étais plus dans l'impossibilité d'obtenir à la lettre les faveurs d'une belle, je pouvais différer sans trop d'impatience le plaisir de la posséder. Ce que je ne sais point faire, c'est aimer sans objet; mais, dès que j'en ai un qui existe, je peux me contenter fort bien d'y rêver, surtout quand je suis harassé, misérable. Les travaux guerriers ne laissèrent point aussi de me divertir utilement. L'ancienne mythologie accole toujours

les noms de Vénus et de Mars : elle a tort, ce sont deux divinités qui ne vont point du tout ensemble. Les militaires m'entendront mieux si je parle d'un style moins figuré : il est dans la vie du soldat des minutes, des heures, des journées entières, j'ose dire des semaines, où les plus portés sur l'article n'y pensent point et seraient bien empêchés d'y penser.

Je ne veux point manquer à mon programme, et ne conterai ni Chébreïss, ni la poursuite des Mamelucks, ni la bataille des Pyramides. Elle nous ouvrit les portes du Caire, où je fus presque aussi heureux de manger des galettes et du pain frais que je l'avais été de boire de l'eau dans le désert. J'apprenais la frugalité. Néanmoins, comme nous avions fait une espèce d'entrée triomphale, il me souvint de Milan, et je m'attendais que les filles du pays nous accueillissent comme il est d'usage en pareil cas ; mais, de même qu'à la prise d'Alexandrie, je ne vis presque point de filles, hors quelques pauvresses voilées, et l'on m'instruisit que les femmes de la société demeurent cloîtrées dans leurs appartements ou *harems*. Dix jours de

repos ne firent qu'accroître mon désir bien légitime de mêler à mes lauriers un peu de myrte; et comme je ne faisais plus dès lors aucun état des beautés indigènes, je me rattachai au souvenir de celle qui dans le désert avait bu à la même source que moi.

Je venais de retrouver mon hautain protecteur, M. le chevalier de l'Isle de Charlieu. Il était toujours commissaire des guerres, mais, en sa qualité d' « honnête homme », pour parler comme les ci-devant, il fréquentait volontiers les membres de la *Commission des Sciences et Arts*, notamment M. Conté (dont le génie, fertile en inventions de toutes sortes, nous rendit de signalés services), M. Coquebert, de la section de botanique, et un mien oncle, M. Redouté, de celle de zoologie, enfin M. Vivant Denon (qui entre parenthèses avait bien des traits de caractère communs avec le chevalier), et M. Dutertre, le dessinateur, auteur de ces portraits à la plume qui sont dans le gros livre vert annexé à mes manuscrits. Ces artistes et savants venaient souvent prendre du café le soir et fumer des pipes (qui sont là-bas des

carafes emplies aux deux tiers d'une eau parfumée), dans la pièce qui l'après-midi nous servait de bureau. Il y avait pour tous meubles, outre les tabourets tenant lieu de tables, des divans, sorte de cages élastiques faites de bois de palmier, sur lesquelles on posait des matelas et l'on jetait des *schalls*. J'étais admis aux assemblées, vu mon peu d'importance, et mon babillage n'importunait point. J'estimais ces hommes illustres, à rebours de mes camarades de l'armée qui riaient de leurs cheveux tondus, vu que c'était, en ce temps-là, les militaires qui portaient les cheveux longs.

L'entretien n'était pas toujours austère et les femmes en faisaient à l'occasion les frais. Je ne me gênais pas pour dire mon mot. Je dis un jour, sans m'aventurer trop, que j'avais des raisons de croire qu'il s'était glissé quelques Pénélopes impatientes parmi nos phalanges. M. Vivant Denon me répondit qu'elles n'étaient pas du moins fort nombreuses, et que l'une d'elles ne se félicitait point de sa témérité. Cette repartie fit rire. Je ne saisis point l'allusion, et je ne sais pourquoi elle me retira sou-

dain tout espoir de rencontrer celle que je cherchais. J'entrepris dès le lendemain de visiter le Caire : on sait ce que j'entends par visiter une ville.

Je me tins quitte des trois cents mosquées, mais je fis, dans le *bazar*, connaissance avec un réfugié italien, qui me vanta fort les danseuses de la Haute-Egypte.

— Hélas! lui dis-je, si je l'avais su plus tôt, je me serais engagé dans l'armée du général Desaix qui pourchasse Mourad vers ces parages.

Mon Italien me rit au nez et m'assura que je n'avais nul besoin d'aller à la montagne, comme le Prophète. Il me présenta le même soir une de ces danseuses (dans le lieu dit *marché au poisson*); et je me sauvai à toutes jambes, car je crus en effet que c'était la montagne qui venait à moi.

Cette épreuve malheureuse me dégoûta de l'*exotisme*, où j'ai naturellement peu d'inclination. Mais j'étais plus sevré que jamais, quand Bonaparte, qui voulait introduire les lumières en Egypte, ordonna l'établissement d'un *Tivoli* dans la résidence du Bey, à l'instar de Paris.

M. Protain, l'architecte, disposa un cabinet de lecture, où l'on eût souhaité de trouver quelques journaux, une bibliothèque, où il ne manquait que des livres, et une salle de danse où cent couples eussent pu *walser*, à condition qu'il y eût cent femmes : le jour du premier bal, on en comptait tout juste trois.

Je n'eus pas grand'peine ni grand mérite à reconnaître du premier coup, entre trois femmes, celle que depuis tant de semaines j'aimais sans espoir, et avec une incroyable fidélité. A vrai dire, je n'étais pas aussi certain de la reconnaître que je prétends, et je voyais bien pour la première fois ses appas les plus séducteurs, que l'uniforme naguère m'avait cachés, qu'une robe de linon, plus complaisante, ne dérobait point à ma vue ; mais j'étais trop certain de la désirer. Ce sentiment, naturel à mon âge, vainquit une timidité qui n'est pas moins naturelle, et je m'élançai vers celle qui le provoquait. J'étais un bien petit personnage pour solliciter une *walse* ; mais j'étais agréable, je dansais à ravir, et elle en avait pu juger : car, avant que de l'apercevoir, j'avais déjà fait deux

ou trois tours avec un camarade (voilà où nous étions réduits!). Au fait, je ne la priai pas, je puis dire que je l'enlevai : elle n'essaya point une défense inutile. Je m'égarai, lorsque je la pressai entre mes bras. L'on walsait alors avec une liberté qui serait condamnée aujourd'hui. Nos lèvres pensèrent se rencontrer, du moins elles s'effleurèrent.

— Ah! dis-je, ce n'est pas la première fois!

— Quoi? fit-elle.

— Rappelez-vous... le désert... les tortures de la soif... mes doigts tremblants qui fouillent le sable... et la source qui jaillit!

— C'était donc vous! murmura-t-elle. Ah! vous m'avez sauvé l'existence!

— Vous pouvez, m'écriai-je, me rendre la pareille! Ma soif, depuis ce jour mémorable, ne s'est point apaisée, mais ce n'est pas de l'eau qui l'étanchera. En deux mots, je vous aime éperdument. Je vous cherchais, je vous retrouve, vais-je vous reperdre encore? Comment vous appelez-vous?

— Adèle, me répondit cette femme adorable.

— Est-il possible? dis-je.

(Cette question paraît sotte, mais la mode n'autorisait pas encore les prénoms chrétiens).

— Et vous, dit-elle, comment votre mère vous nomme-t-elle?

— Mes maîtresses, dis-je avec un peu de fatuité, aiment de me nommer Fanfan.

Je m'empressai d'ajouter, pour me faire valoir, que j'aurais bientôt un petit grade, et qu'en attendant, j'étais le favori du citoyen commissaire Charlieu, qui l'était du général en chef.

— Dieu! fit-elle, vous allez donc me sauver la vie une seconde fois, et de surcroît l'honneur.

Je n'y comprenais rien. Je n'eus pas le loisir de l'interroger. Elle pâlit, sembla près de défaillir et me dit à l'oreille :

— Conduisez-moi vite à ma place et ne m'adressez plus la parole, mais venez me voir demain au palais de ***, où j'ai un médiocre logement.

Le général Bonaparte venait d'entrer. Il nous remarqua et j'observai qu'il fronça le sourcil. Je me perdis dans la foule, puis je quittai le

bal, qui n'avait plus d'intérêt pour moi. Je retournai à la maison, je me mis au lit comme un enfant sage, et je pourrais dire que je ne fermai point l'œil; mais à quoi bon déguiser la vérité, et n'est-il pas aussi honorable d'avoir dormi?

Je fus le lendemain à l'adresse que m'avait indiquée mon Adèle. Un jeune fellah m'introduisit dans une salle fort spacieuse, fort peu éclairée, et meublée de divans à la mode orientale. Je vis Adèle, et ne vis rien autre chose. Elle était à demi couchée sur l'un de ces divans, elle était accommodée à la grecque, c'est tout dire. Je m'assis près d'elle, je l'enlaçai de mes bras. Je crus bien entendre qu'elle balbutiait :

— J'ai à vous parler sérieusement.

Je pense qu'elle fit aussi quelques tentatives pour me résister; mais mon impétuosité était irrésistible. Je ne doutais pas de ma victoire, c'est le secret de vaincre; et en effet je remportai le plus doux triomphe si soudainement que j'en demeurai tout étourdi. J'eus des raisons de croire qu'Adèle ne se repentait point de m'avoir cédé, elle me parut toutefois étonnée de

l'avoir pu faire ; et ce qui me prouva la sincérité de cet étonnement fut justement qu'elle ne me l'exprimait point.

— Je suis bien à plaindre, me dit-elle un moment après. Voici pourquoi je vous disais hier que vous m'allez sauver la vie une seconde fois. J'ai emprunté des habits d'homme, afin de ne pas quitter un époux que je chéris plus que tout au monde. (Il est officier d'artillerie.) Bonaparte m'a vue, il m'a distinguée, il a entrepris ma conquête ; et d'abord il m'a privée de mon époux, qui est présentement dans la Haute-Egypte avec Desaix. Depuis lors, le général en chef ne me laisse pas une heure de répit. Il m'assiège, il m'espionne. Mais je préférerais mourir plutôt que de tromper celui que j'aime uniquement.

Je commençais d'avoir la pratique des femmes, car je ne lui répondis point :

— Eh! mon cœur, que venez-vous donc de faire avec moi?

VIII

MA CAMPAGNE D'ÉGYPTE

III. — MARIKA

Ma naïveté cependant me fait aujourd'hui sourire. Ah ! que j'étais jeune ! Je pouvais m'étonner encore qu'une femme, dans les bras mêmes d'un amant, protestât sa fidélité à l'époux ! Adèle était sincère. Elles le sont presque toujours, mais nous les accusons d'inconséquence ou d'hypocrisie, parce que nous ne voulons pas entendre que ni les principes les plus certains de la raison, ni les faits les plus évidents n'existent pour elles s'ils les gênent. Elles ne s'empêchent point comme nous de deux et deux sont quatre, et elles ont cette facilité de n'y voir

goutte à midi ou d'y voir clair le soir, s'il leur est plus commode que la nuit soit le jour et le jour la nuit.

Toutefois, la contradiction de l'aimable Adèle crevait un peu trop les yeux. Elle ne tarda point de s'en aviser, et ne prit pas le parti d'en rire. Elle ne sembla pas même fort étonnée, ni accablée de remords; mais elle tomba dans une étrange superstition.

— Ah! s'écria-t-elle, je serai punie!

Je lui repartis qu'on ne l'est pas sûrement, que, si elle devait l'être, le sort en était jeté, et qu'il était donc inutile désormais de ménager rien. Elle ne se rendit pas à ces conclusions, qui sont, je l'avoue, téméraires; mais j'usai, pour les soutenir, d'arguments si captieux que je lui donnai bientôt l'occasion de s'écrier encore :

— Fanfan, le ciel nous punira!

Je n'ai jamais « expliqué mon caractère », comme on dit, à aucune femme, je n'aime pas non plus d'expliquer le caractère des femmes au lecteur : ce procédé ennuie et rompt le fil; mais je sens que, si je ne me résigne point à le

faire cette fois-ci, on ne me suivra plus. Adèle était alors à mes yeux une énigme aussi indéchiffrable que le sphinx même de Ghizeh, dont je trouvai le mot plus tard, lorsque j'eus pratiqué plusieurs générations de maîtresses. Elle tenait ensemble de ses aînées et de ses cadettes. Elle avait le tempérament des premières, et ne trouvait rien de si doux ni de si naturel que d'obéir au vœu de la nature. Elle y cédait, comme il convient, avec simplicité, non pas avec une entière tranquillité d'esprit. Je ne sais point s'il est vrai que Napoléon ait dit en Conseil d'État : « L'adultère est une affaire de canapé. » Mais, s'il a prononcé cette parole, il a dû se souvenir d'Adèle. Cette femme ardente et à la fois ingénue courait les plus grands dangers dès qu'une méridienne s'offrait à ses regards, et je rappelle que la pièce où elle m'avait reçu au Caire était toute garnie de divans.

Le séjour d'une ville orientale et ce que les précieuses de Molière eussent nommé, à juste titre, les commodités de la conversation, un costume antique, tout cela mettait la vertu d'Adèle continuellement, si l'on peut dire, à deux doigts

de sa perte. Mais cette vertu fragile et qui ne se faisait point prier ne savait pas, en revanche, mourir sans phrases. Adèle avait je ne sais quoi de tourmenté, tranchons le mot, de *romantique*. Je ne commets point d'anachronisme, cette épithète n'est point prématurée. L'expédition d'Égypte ne fut pas sans influence sur le romantisme, et M. de Charlieu m'a conté que le général en chef avait dans sa valise le roman de *Werther*, dont Barras l'a, au surplus, félicité quand il l'a harangué au Luxembourg.

Adèle n'avait probablement pas lu *Werther*, et moi certainement point. Aussi n'étais-je pas romantique, et je me serais passé qu'elle le fût. Le dommage n'eût pas été grand si elle se fût bornée aux discours, car je ne les écoute que d'une oreille; mais elle fit tant et si bien qu'elle nous jeta dans le plus fâcheux imbroglio.

Nous n'avions guère que deux sujets d'entretien (dont elle faisait tous les frais; moi, je suis peu causeur). Chaque fois qu'elle m'accordait ses dernières faveurs, ou les moindres, elle me répétait, d'un air profond, que nous serions punis sûrement. Comme elle ne m'en accordait

ni plus ni moins, qui est l'essentiel, je ne prenais même plus garde à cette antienne, mais je lui prêtais plus d'attention quand elle me parlait du général Bonaparte, et je ne tardai point de m'aviser que c'était du matin au soir. Je faillis, un jour, lui dire :

— Ma chère, vous en êtes folle!

Je crois qu'elle ne l'était point, mais le prestige de ce grand homme intéressait sa vanité. Il oubliait pour elle et la gloire et les soucis du commandement. Il en perdait, comme disent les bonnes gens, le boire et le manger : pouvait-elle n'être point flattée? Bonaparte l'aimait, de la façon qu'on aime au désert, outre qu'il avait, en ce moment, des soupçons de Joséphine, et qu'il n'a jamais été trompé sans représailles. Mais j'ose dire que ce grand vainqueur ne savait pas s'y prendre. Il en usait, dès lors, avec les femmes comme il fit plus tard quand il fut empereur : il leur dépêchait un officier pour leur donner assignation dans son lit. S'il fût venu en personne livrer combat dans le salon des divans, il eût rencontré peu de résistance. Ses façons n'étaient pas seulement d'un maître

mais, en Égypte, d'un pacha. Adèle était facile, mais fière, et les abus de l'autorité la révoltaient. Elle était aussi plus entêtée de fidélité que je n'avais cru d'abord : je ne devais mon privilège qu'à mon peu de conséquence, et rien ne la pouvait résoudre de couronner l'injurieuse flamme de Bonaparte, aussi longtemps qu'elle portait le nom de son époux.

Le vainqueur des Pyramides fut informé de ce scrupule, ou il le devina, et il recourut à un expédient qui était alors banal. Une après-midi que je venais faire la sieste chez Adèle, je la trouvai en larmes. Elle pleurait souvent, mais, ce jour-là, elle avait les yeux égarés. Je me suspendis à son cou, je l'embrassai avec une véritable fureur, et lui demandai familièrement (tel est le langage des militaires) :

— Mon amour, qu'y a-t-il encore de cassé ?

Elle me rendit mes caresses et me dit entre deux baisers :

— Ah ! Fanfan, je le savais bien, que le ciel nous punirait ! L'heure du châtiment a sonné. Nous sommes perdus !

— Bon, bon, fis-je avec sang-froid en quittant mon sabre.

Je quittai aussi ma veste, dont le poids m'était insupportable. J'avais dessous une chemise assez fine.

— Bonaparte, reprit-elle, ordonne que je divorce !

— Bah ? fis-je. Eh bien, il n'est pas le Grand Seigneur. Pour divorcer, il faut le consentement de deux personnes, et, en l'occurrence, de trois : le général, toi et ton époux. Je ne vois, jusqu'à présent, que le général qui consente, et si tu étais assez faible pour laisser surprendre ton aveu, je ne doute pas qu'un époux qui t'adore ne fît tout manquer par son refus.

Ce raisonnement était sans réplique, mais était un raisonnement d'homme. Adèle me repartit qu'elle n'apercevait qu'un moyen de détourner la colère céleste, qui était d'avouer à son mari ce qu'elle avait fait avec moi. Je me récriai. Elle me dit que sa confession était déjà écrite, et qu'un courrier, qui s'était mis en route le matin même pour la Haute-Égypte, l'avait emportée avec d'autres plis. Je ne sais si cette

belle manœuvre nous rendit le ciel plus propice ; mais je sais qu'elle eut le seul effet humain que l'on en pouvait attendre : ce fut l'époux outragé qui réclama le divorce. Adèle recouvrait la liberté, Bonaparte triomphait, et j'en étais cause !

Pour comble de disgrâce, ce divorce, qui devait être prononcé par un commissaire des guerres, le fut par Charlieu, et je dus expédier de ma plus belle main toutes les pièces de la procédure ! Je les mouillai de mes pleurs ; mais je fis, selon ma coutume, ma besogne en conscience, et le sentiment du devoir accompli me rendit bientôt le calme et la raison. J'envisageai mon malheur avec clairvoyance. Il ne me parut point douteux que mon Adèle ne sacrifiât, dans l'instant même, à Bonaparte, la liberté qu'elle venait de reconquérir, et que ce divorce ne fût, ainsi que l'on disait alors, le sacrement de l'adultère. Je connaissais, d'autre part, ses principes de fidélité, et je ne doutai point davantage qu'elle ne les observât encore plus rigoureusement en faveur du général en chef qu'en faveur du capitaine d'artillerie. Certain qu'elle renon-

cerait à moi, je me piquai d'honneur et je renonçai à elle le premier. Je ne voulus pas même revoir une ingrate ni lui faire mes adieux. Dès que j'eus terminé ma copie, je quittai le bureau sans muser, et je fus droit chez mon réfugié italien, qui me semblait homme à me procurer une consolation dans le plus bref délai. J'étais résolu à tout : je fusse « allé à la montagne ».

Le ciel, qui m'avait puni tout à l'heure, si j'en dois croire la superstitieuse Adèle, ne me fit pas attendre la récompense de mon courage et de ma fierté. J'aperçus d'abord dans la boutique de mon Italien une fort jeune fille, si bien faite que je me félicitai de n'avoir pas les mêmes goûts que les Turcs et de sentir le charme d'une beauté frêle. Je ne pensai point qu'elle eût plus de seize ans, mais j'en avais dix-huit, et c'était encore une particularité de ce temps-là, que l'on ne se croyait point obligé de faire en amour une compensation des âges, et que les plus jeunes hommes préféraient la fleur au fruit. Je ne m'étonnai point de pouvoir admirer à mon aise les formes de cette enfant, qui n'était vêtue

que d'une chemise bleue flottante et fort ouverte, à la mode du pays; mais je m'étonnai de pouvoir admirer son visage, et je demandai avec impétuosité à l'Italien :

— Qui est-ce? Pourquoi n'est-elle pas voilée?

Il me répondit qu'elle était née dans une île de l'Archipel, d'un marchand grec, qui avait disparu au cours d'un voyage à Constantinople; que sa mère l'avait emmenée dans cette ville à la recherche du père; qu'une vieille l'avait volée et vendue; enfin, toute une histoire à dormir debout, dont je ne sais comment j'ai gardé même cette mémoire sommaire, car je n'écoutais pas un mot. Je ne prêtais attention qu'à cette jeune fille, et j'avais le plaisir de voir que je l'intéressais. Nos regards parlaient : c'est que nous n'avions pas d'autres moyens de nous entendre, puisque j'ignorais son langage et qu'elle ignorait le mien. Mes yeux exprimaient le désir le plus vif, et ses yeux, plus réservés, ne trahissaient qu'une sympathie, mais soudaine, et dont elle brûlait de me donner les preuves.

J'interrompis l'Italien.

— Comment, dis-je, s'appelle-t-elle? Je la veux!

Il me répondit qu'elle s'appelait Marika. L'enfant me tendit sa main droite ouverte, où je vis tatouée une croix de couleur bleue. Elle murmura :

— *Christiane*.

Je compris, sans être Champollion le Jeune (qui n'avait alors que huit ans), que cela signifiait : « Je suis chrétienne. » Je ne voudrais point blasphémer, mais j'avoue que ce détail me souciait peu.

Ainsi qu'on en a dû juger par mes précédents récits, l'usage du temps n'était point d'allonger les préliminaires, même entre amants qui pouvaient faire la conversation, à plus forte raison quand l'un parlait grec, ou turc, ou copte, et l'autre français. La cérémonie de nos accordailles fut donc brève, et j'eus la satisfaction de me pouvoir dire que j'étais vengé, heureux et pourvu d'une nouvelle maîtresse, bien avant que Bonaparte eût obtenu d'Adèle ce que je lui avais fait attendre plusieurs mois.

Cette façon d'aimer à la muette est singu-

lière, mais fort agréable, surtout pour un homme dans la première force de l'âge, qui tient qu'aimer est le principal de l'amour. On m'entend. Je ne pense pas l'avoir jamais fait si « naturellement », je ne dis pas « physiquement » : car notre silence n'excluait pas le sentiment ni la tendresse, et notre gaîté, qui allait jusqu'à l'enfantillage, savait fort bien se communiquer sans paroles. Ah! l'aimable fille! Elle ne m'a jamais ennuyé! Entre ses bras, il me souvenait parfois d'Adèle, si éloquente et si passionnée. Je n'étais pas injuste pour Adèle, mais Marika me reposait. Je croyais vivre au paradis terrestre avant l'invention du langage, ou durant l'âge d'or. Je me rappelais aussi le livre de *Daphnis et Chloé*. Nous différions fort de ces deux innocents, pour plusieurs raisons; mais notre roman était comme la suite de leur pastorale.

Il méritait de s'achever sans catastrophe. Hélas! j'ai connu des époques où il ne se passait rien : au temps de la Révolution française, on n'était pas si assuré du lendemain et d'un bonheur continu. J'eus une première alerte,

quand Bonaparte entreprit l'expédition de Syrie. Je tremblai qu'il ne m'emmenât, car M. de Charlieu l'y suivait; mais il emmena Adèle et ne m'emmena point. Je demeurai au Caire, où je jouis d'une liberté sans borne et d'une félicité sans mélange. Mais le coup de foudre fut le départ de Bonaparte. J'ai toujours pensé qu'il se fit un peu trop sans tambour ni trompette, et je lui garde rancune de nous avoir faussé la politesse : ce qui, sur le moment, m'affecta plus fut qu'il abandonnait Adèle. Cette infortunée m'écrivit une lettre qui me dicta mon devoir. J'allai le jour même lui porter la réponse qu'elle souhaitait... Le devoir n'est pas l'amour : j'aimais ailleurs, et j'ai dû souvent me partager, mais ne l'ai jamais fait de bon cœur. Comment aurai-je la force de tracer ces dernières lignes? Le partage fut de trop courte durée! Quelques jours plus tard, une insurrection éclata au Caire. Marika disparut! Je la fis rechercher partout, je la cherchai moi-même : ce fut en vain, et j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait subi un sort affreux, bien que je n'aie jamais eu la preuve qu'elle eût été assassinée.

IX

LES FANTOMES

I. — MA TROISIÈME COMTESSE

Si je poursuivais de même que j'ai commencé, je remplirais dix volumes, on m'accuserait de prétendre à imiter don Juan plutôt que Chérubin; enfin cet ouvrage alourdi serait une histoire de la Révolution, de l'Empire, et de tous les autres régimes qui s'établiront en France d'ici à mon trépas, dont l'heure, je veux le croire, n'est pas encore près de sonner. Mais que mes lecteurs se rassurent : je n'oublie pas que je leur conte l'histoire amoureuse de Fanfan et non point celle de mon pays. Je ne la dois plus conter selon l'ordre chronologique ; je

ferai mieux connaître ce bel objet, qui est moi-même, si je le présente de raccourci, et si je montre l'enchaînement de mes fortunes au lieu de leur succession. Je vais essayer de m'amuser un peu moins en route et d'amuser toujours autant ceux qui me lisent. J'obligerai ma mémoire à faire des bonds de huit à dix ans et davantage, pour reculer ensuite. Voici la justification d'un procédé qui n'est absurde qu'en apparence.

Bossuet (que j'ai pratiqué plus tard et, je l'avoue, fort peu) écrit « qu'il faut avoir certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reste; c'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec qui signifie s'arrêter, parce qu'on s'arrête pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après. » Je ne compose pas une histoire de France, ni encore moins universelle, comme Bossuet; mais j'ai observé, dans mon petit jugement, que celle d'un homme n'est pas moins susceptible que l'histoire de l'Univers d'être partagée en époques. Je n'ai pas échappé à cette règle générale, encore que je me puisse

vanter de n'avoir pas parcouru les différents âges de la vie, mais d'être demeuré toujours au même. Il faut que je définisse mieux ce qu'on doit entendre par là.

Un homme, qui reste toujours jeune d'un bout à l'autre de sa vie, n'a pas une seule jeunesse, qui excède la durée coutumière et se continue de son premier jour à son dernier terme ; il en a plusieurs; elles sont distinctes, elles ont chacune un commencement, un milieu et une fin : son privilège est seulement de recommencer et de tourner pour ainsi dire en cercle, alors que le commun des mortels va son chemin sur une triste ligne droite qui le mène Dieu sait où. D'un sexagénaire qui ne paraît point son âge, ne dit-on pas qu'il a trois fois vingt ans ? Je sais peu de façons de parler si exactes.

Ma première jeunesse a pris fin peu après les derniers événements que j'ai rapportés. Je l'ai ensevelie dans les sables de l'Égypte. Je puis dire que j'ai inauguré la deuxième dans le même instant; mais je n'ai pas laissé d'être affecté de cet accident comme le sont ordinairement les

hommes qui ne doivent être jeunes qu'une fois. Ils ont ce qu'on appelle un passé, qui les préoccupe, et ils recherchent moins, en amour, la nouveauté que les souvenirs. Ils se plaisent à évoquer des fantômes, si je puis emprunter le langage des enchanteurs. J'ai connu ce plaisir de la répétition qui n'est pas toujours mélancolique, surtout quand on ne s'y borne pas : je n'avais garde, et j'ai toujours, dans la pratique, mêlé les réalités aux fantômes. Si je faisais de même dans mon récit, j'y introduirais une confusion incommode. C'est pourquoi je commencerai par les évocations. Je marquerai ici une différence encore que j'ai aperçue de moi aux autres hommes. On dit qu'ils aiment toujours la même femme, qui ne change que de nom. Il y a quelque chose de vrai, mais cette vue est étroite. Je demande que l'on accorde, à Fanfan du moins, le pluriel. J'avoue que j'ai en effet aimé les cinq ou six mêmes femmes tout du long de ma vie ; comme je disais quand j'étais apprenti imprimeur, j'en ai tiré bien des exemplaires.

La première aventure qu'il me fut donné de

revivre est justement celle que j'aurais choisie si j'étais entré au conseil du Destin; il ne me demande pas ordinairement mon avis, et comme il sait mieux que moi ce qu'il me faut, je m'en remets à lui de me gâter. J'avais à peine touché le sol de la France que la demi-brigade où je venais d'être promu lieutenant fut dirigée sur l'Italie. J'entrai à Milan pour la deuxième fois en triomphateur! Je partageai cette gloire avec Bonaparte! Je n'aurais point cru qu'elle pût échoir deux fois à un même guerrier, surtout après un si court intervalle. J'en étais étourdi. Je ne pouvais croire à mon bonheur. « Eh quoi? me disais-je. Me voici de retour dans ces murs où j'avais pensé ne retourner jamais, et trois années à peine se sont écoulées! O Milan, je n'ai pu retenir mes larmes, lorsque le devoir m'a exilé loin de toi pour me jeter sur un rivage torride et désolé : mes yeux en versent encore, et c'est parce qu'ils te revoient! Est-ce bien toi, ville chérie? Est-ce moi-même? »

Je n'en pouvais pas douter : je reconnaissais mon cœur à cet attendrissement; je reconnaissais les rues, les maisons; je reconnaissais jus-

qu'à ces dalles irrégulières dont les larges voies sont pavées. J'y posais le pied avec respect; il me semblait, comme a dit un auteur latin, que je foulais l'histoire, et cette histoire était la mienne!

Pour achever mon illusion, des scènes où j'avais assisté lors de notre premier triomphe se répétèrent fidèlement. Je vis, à chaque fenêtre, des femmes qui nous jetaient des fleurs et des baisers; je vis, sur les toits de la cathédrale, de radieuses créatures qui, pour se pencher vers nous, se retenaient d'une main aux clochetons gothiques, et je les comparai, comme naguère, à des anges suspendus entre la terre et le ciel. L'enthousiasme de l'armée ne saurait se décrire, celui de la population l'excédait encore. C'est que nous venions rendre la liberté à ces infortunés que l'Autrichien opprimait depuis de longs mois, nous venions leur rendre la République!

Dès que nous eûmes rompu les rangs, je me dérobai à la compagnie importune de mes plus chers camarades. Je ne me souciais point que mon expérience des lieux leur profitât. J'éprou-

vais une véritable jalousie, je voulais en quelque sorte posséder Milan et le posséder seul. Il me souvenait aussi de l'aimable Thérésia, et j'étais, l'avouerai-je? ingrat envers ce doux souvenir. Je pensais qu'elle m'avait bien gêné l'autre fois; je me félicitais de ne traîner à ma suite aucune Thérésia et d'être aujourd'hui entièrement maître de mes démarches.

Cependant, par une contradiction singulière, je n'imaginais point Milan sans Thérésia, ni sans la comtesse Monticelli, ni sans la comtesse de Vigée Saint-Ange. Je courus au bastion de la Porte Orientale, comme si je les y avais dû retrouver toutes. Celles que j'eus le bonheur d'y rencontrer étaient en assez grand nombre pour me divertir du chagrin de leur absence. L'essentiel est qu'elles étaient femmes. Je m'insinuai selon la coutume entre les files des voitures, j'ébauchai maintes connaissances, et je m'enivrai du plaisir de « faire la conversation ».

Je dus m'en tenir là pour le premier jour, et Bonaparte me fit la fâcheuse surprise de m'obliger de quitter Milan presque aussitôt, avant que j'eusse rien mis en train. Je pestai fort contre

lui, mais on lui pardonnera comme je lui ai pardonné, quand j'aurai dit que ce fut juste le temps de vaincre à Marengo. Nous n'en fûmes pas plus mal accueillis lorsque nous revînmes ensuite dans notre paradis terrestre, et j'y pus faire cette fois un établissement de quelque durée.

Les mœurs milanaises ne me parurent point s'être modifiées depuis les temps d'Arcole et de Rivoli. Je n'en ai pas dissimulé l'inconvénient : l'on s'y occupe de galanterie du matin au soir, mais en public, et le militaire y trouve dans le privé moins de ressources que cette préoccupation amoureuse ne lui donnait d'abord à espérer. La locution « vouloir du bien », que j'ai citée précédemment, et qui est en Lombardie synonyme de faire l'amour, indique assez de quelle manière on l'y fait ou plutôt on ne l'y fait guère. Je ne hais pas à causer de ces choses, pourvu que j'aie des compensations. J'avoue qu'elles ne me manquèrent point.

Les dames françaises commençaient d'affluer dans la Cisalpine, et elles n'étaient plus réduites à déguiser leur sexe. Pour une Thérésia que

j'avais perdue, j'en retrouvai plus de cent. Mon cœur ne tarda point de s'intéresser pour une fille extrêmement bien faite, nommée Julie, qui était la maîtresse de mon plus cher compagnon d'armes. La vive amitié qui m'unissait à *Gratien* (je ne veux écrire que les prénoms) n'était pas à la vérité fort ancienne : elle datait de quelques jours et s'était nouée sur le champ de bataille de Marengo, où je crois que je lui avais un peu sauvé la vie, à moins que ce ne fût lui qui me l'eût sauvée; mais cette amitié n'avait pas besoin d'être ancienne, puisqu'elle était déjà éternelle et à toute épreuve. Gratien et moi avions le même âge, le même grade; nous mettions tout en commun : sa maîtresse pouvait-elle être exclue de cette communauté? Nous évitâmes de nous expliquer sur un point si délicat; d'autant qu'il semblait fort jaloux, mais il ne l'était de moi aucunement, et je pense que, si j'eusse fait scrupule de céder à mon inclination, il m'en eût voulu davantage. Au surplus, je n'en sais rien, puisque je répète que nous ne nous sommes point expliqués là-dessus.

Il recevait de sa famille quelques subsides, et

avait pu loger son amie dans un « *piano* » fort décent, où nous passions la plus grande partie de nos journées. Je n'y jouissais du tête-à-tête de Julie qu'aux heures où Gratien était de service. Lorsque nous nous trouvions réunis tous les trois, je croyais revivre les moments heureux de mes chastes amours avec la comtesse de Vigée Saint-Ange et de mon amitié avec Philippe de Viéville. Comme je n'étais pas aussi réservé en l'absence de Gratien, Julie me rappelait alors Thérésia. Elle fut le premier de mes *fantômes*, et si je puis ainsi parler, un fantôme à double visage ; chacun de ces visages était également séducteur, et m'était également cher à des titres différents.

Je me serais contenté bien volontiers d'une vie si agréable ; le hasard seul fut cause que je ressuscitai un autre fantôme et donnai un soir une rivale à Julie. J'en eus quelque remords, et j'en eus même à l'égard de Gratien. Heureusement qu'ils ne le surent ni l'un ni l'autre. Mais je crois que n'importe quel Français à ma place n'eût pas résisté à l'envie de faire Luigi Borgone ce que je le fis par devoir de patriotisme.

J'observais toutes les règles de la vie milanaise avec piété, avec superstition. Je fréquentais donc, non seulement au Corso, mais à l'Opéra. J'y rencontrai un jour Borgone, au parterre. Selon l'usage, il tournait le dos à la scène, et fixait la vue sur une des loges. « Bon ! pensai-je, il fait encore des traits à cette pauvre Ghita. » J'apercevais plusieurs femmes dans la loge, et ne pouvais point conjecturer à laquelle s'adressaient les suffrages du grand poète. Cela m'était fort égal. En revanche, la rencontre de Borgone me causa une joie bien vive : je ne le chérissais pas d'une amitié particulière, mais il était un de mes anciens meubles de Milan. Je me démenai tant que je pus pour attirer sur moi son attention ; il témoigna lui-même un si grand empressement de me joindre dès qu'il m'avisa, que j'en fus étonné.

« Quelle mouche le pique? me dis-je. Nous ne sommes pas si intimes, sauf que j'ai eu sa maîtresse. » Mon caractère ne serait pas conséquent si je n'eusse formé dans l'instant même le dessein de la ravoir; mais je m'en défendis avec une vertueuse indignation.

Cependant, le poète m'aborda, et me fit encore tant de grâces que je fus encore plus étonné.

— Je vous présenterai demain à la comtesse, me dit-il. Elle sera charmée de faire votre connaissance.

— Voilà, pensai-je, un homme bien oublieux ou bien aveugle! Mais pourquoi me présentera-t-il demain et non ce soir? Parbleu! c'est que ce soir il a affaire ailleurs.

En le quittant, j'interrogeai une de mes amies plus familières, et lui demandai si elle savait pour quelle raison le Borgone se montrait si obséquieux avec moi.

— Il est ainsi, me dit-elle, avec tous les Français. Il voudrait se faire pardonner une certaine ode à la louange de l'Autriche, que les revers de l'armée républicaine lui avaient inspirée, et depuis Marengo il ne cesse point de publier des palinodies.

J'ai les palinodies en aversion. « Ah! traître, pensai-je, tu seras cocu, le sort en est jeté. Julie m'excusera en faveur du motif. » Je n'eus garde le lendemain de manquer l'Opéra. Luigi Borgone me prit par la main, me fit grimper

deux étages, me poussa dans une loge et annonça mon nom en l'écorchant; puis il se retira si précipitamment que je me trouvais déjà seul avec sa comtesse, avant que d'avoir pu reconnaître que ce n'était pas la comtesse Monticelli.

Elle n'était pas moins ardente que l'autre, et ne s'attardait pas davantage aux préambules du discours. Elle ne me souhaita ni le bonjour ni le bonsoir, et d'abord se répandit en invectives contre ce misérable qui la trompait, contre moi-même qui aidais ce misérable à la tromper. Je lui protestai qu'elle me méconnaissait, et dis, non sans finesse, que si je devais aider l'un des deux à tromper l'autre, ce n'était pas de la manière qu'elle semblait croire. J'eus le bonheur de la faire rire.

— Vous êtes charmant, me dit-elle, en me jetant un regard de flamme.

Je ne sais pourquoi je baissai les yeux.

— J'ai dix-huit ans... murmurai-je avec une mine hypocrite.

C'est la première fois de ma vie que je me sois rajeuni.

Il me parut qu'elle se consultait. Je lui dis à

l'oreille qu'il ne faut jamais remettre au lendemain et que la vengeance est un plat qui se mange chaud. Je n'avais point dit : brûlant. Mais une loi secrète de la nature voulait sans doute que je l'enlevasse précisément comme j'avais enlevé la Monticelli trois ans plus tôt.

— Borgone peut revenir... dit-elle.

Nous nous enfuîmes. Je n'en écrirai pas davantage. Mes victoires n'embarrassent point ma modestie : je ne suis quelquefois en confusion que de leur brusquerie et de leur facilité. Au surplus, mes lecteurs seraient mal venus à se plaindre que je suis trop discret, quand je leur fais si bonne mesure : Chérubin ne leur devait qu'une comtesse et ne leur en avait promis qu'une seule. En voilà trois, si je sais compter.

X

LES FANTOMES

II. — CELUI DE MARIKA

J'ai toujours aimé ces lieux de divertissement et de promenade dont l'invention date du Directoire, et où la variété des spectacles l'emporte peut-être sur leur agrément. Idalie, Elysée, Wauxhall, Bagatelle, jardins d'été ou d'hiver, que n'offriez-vous point, entre deux batailles, à l'homme d'action altéré de plaisir et de repos? Il goûtait parmi vos allées le charme de la flânerie (qui est son péché). Il s'y pouvait rafraîchir, ou échauffer en jouant. Il admirait les pantomimes, les danses de caractère, les tours de prestidigitation, la magie, plus éblouissante, des feux

d'artifice. Il y faisait des connaissances faciles et passagères.

Le genre de Tivoli est si français qu'on a vu que Bonaparte l'avait introduit en Égypte. Il survécut même à l'Empire, et la Restauration n'en put venir à bout, encore qu'elle ait détruit plus de choses qu'elle n'en a effectivement restauré. On assure que les émigrés n'avaient rien oublié ni rien appris. Il est possible, dans l'ordre de la politique ; mais nous les avons bien forcés de s'amuser à notre mode, et de comprendre que l'ancienne gaîté française, qu'ils avaient ramenée dans leurs berlines, était un objet suranné.

Je ne dis pas qu'ils aient profité de nos leçons. Il fallut compter avec la pruderie et avec le costume du temps. Les femmes portaient des robes désolantes, d'une ampleur où l'on se perdait : jupes courtes, mais faites d'étoffes « qui se tenaient debout » ; et l'on voyait un peu plus par-dessous, mais l'on ne voyait plus au travers. Moi-même, je ne suis plus Fanfan, lorsque je m'affuble d'un habit noir, avec un faux-col et une cravate à double tour.

La police était aussi fort contrariante, et les

entrepreneurs avaient maille à partir avec la censure. Ce n'est pas leur faute s'ils ne nous procuraient plus que des réjouissances morales, *ad usum Delphini.* Mais je préfère les jeux innocents à la privation de jeu, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me croyais tenu de fréquenter presque tous ces temples du plaisir, pauvrement imités du Directoire, que l'on ouvrait encore à Paris de temps en temps. — Sans avoir l'air d'y toucher, je viens de dater l'épisode qui va suivre. Il s'est écoulé environ seize ans depuis l'épisode qui précède. Je me suis déjà expliqué là-dessus, mais je veux apaiser les craintes de mon lecteur, et lui promettre que je ne retrancherai pas tout l'Empire de mon histoire : je rebrousserai chemin un jour ou l'autre.

En 1816, la vogue n'était plus aux barres, mais aux montagnes russes. Je connais peu de sensations plus affreuses que celle du *vertige*; mes yeux se ferment, le souffle me manque, et je n'ai jamais pu me défendre de crier, ni de saisir la taille de ma voisine, quand le chariot, emporté par son propre poids, se précipite; je

ne me sens guère plus à mon aise, quand, par le seul effet de la vitesse acquise et de l'élan, il remonte de l'autre côté ; mais je trouvais, dans cette sorte de supplice, une sorte de volupté physique. Étrange aberration des sens ! Je ne me charge point de l'éclaircir. J'observe seulement qu'elle m'était commune avec un grand nombre de personnes. Une foule impatiente se pressait au bas des degrés par où l'on montait d'abord à pied jusqu'au sommet de la *montagne russe*, et l'on y faisait la queue comme à la Comédie-Française pour entendre Talma.

J'avais d'avance des sueurs froides, mais je n'eusse point manqué pour tout l'or du monde d'accomplir un voyage d'aller et de retour, ni je ne l'eusse point recommencé pour tout l'or du monde. C'était apparemment par point d'honneur et par manière d'acquit. Dès que l'honneur était satisfait, j'errais à l'aventure dans le jardin assez médiocre qui environnait l'appareil. Il y avait des tirs, des boules, des quilles, et quelques baraques où l'on prophétisait l'avenir pour vingt sous.

Je ne vais pas ordinairement seul aux spec-

tacles. La nature m'a créé fort sociable et je n'ai jamais été embarrassé de trouver un camarade qui passe volontiers la soirée avec moi. Depuis la chute de Napoléon, les amitiés s'étaient resserrées encore entre les anciens de la Grande-Armée. Ceux qui avaient fait les mêmes campagnes avaient ensemble une intimité plus particulière. Il est vrai que la plupart les avaient faites toutes; mais certains souvenirs laissent des traces plus profondes, et j'ai souvent remarqué que les « Égyptiens » formaient un petit groupe assez jaloux.

Les membres de la Commission des Sciences et Arts avaient pour prétexte la publication de leur grand ouvrage, qui n'en finissait pas, comme il arrive généralement en France. Ils se réunissaient chez celui-ci ou celui-là pour deviser du temps qu'il fait sous le tropique et pour fumer des *narghilehs*. Je n'étais point « savant », mais la distinction des savants et des militaires était depuis longtemps effacée, et l'on ne plaisantait plus ces illustres personnages sur leurs cheveux courts, d'autant que la plupart les avaient blancs, ou même n'en avaient plus. Je

rappelle aussi que l'un d'eux, le fameux Redouté (de la section de zoologie), était mon oncle. A ce titre, il m'invitait souvent à fumer avec ces messieurs. J'avais l'honneur de rencontrer chez lui Parseval de Grandmaison, de qui les connaisseurs admirent le génie poétique, et surtout M. Protain, l'architecte, qui fut grièvement blessé en défendant Kléber contre le misérable Souleyman-el-Alépi. Mais ces réceptions, bien que familières, étaient toujours un peu solennelles, et mon oncle, qui haïssait la cérémonie, préférait de faire de bonnes parties seul à seul avec moi.

C'était un homme délicieux, et je prie mes lecteurs de croire que je n'abuse pas de cette épithète. Je suis jeune, je l'ai assez dit : je crains qu'il ne le fût davantage avec une tournure un peu lourdaude, une bonne grosse figure toute ronde, et une crinière si ébouriffée que je ne la pouvais regarder sans rire. Il ne se faisait point de souci, et ne se rappelait, de toute la Terreur, que la dissection de l'hippopotame, au Muséum, dont il avait dessiné et peint quatre planches. Il n'avait point de préjugés politiques : en 1816 il

avait déjà enseigné l'aquarelle à Joséphine, puis à Marie-Louise ; il était sur le point de l'enseigner à Mme la duchesse de Berry, et après 1830 ce fut le tour de la maison d'Orléans. Enfin, il était plus panier percé que moi, et Mme Adélaïde lui dit un jour, finement, en ma présence :

— Monsieur Redouté, on assure que vous avez beaucoup placé chez Chevet.

Moi de même. Nous nous valions quant à la gourmandise. Ah ! c'était un oncle fait pour moi. Nous allions ensemble aux montagnes russes.

Nous y avisâmes un soir une sorte de pavillon à la turque, dont l'entrée était fermée par un tapis. Nous approchâmes, par curiosité, et lûmes sur une pancarte qu'une *balladère* âgée de seize ans exécutait à l'intérieur les danses de la vallée du Nil, qu'elle était assistée du colosse de Rosette, son père nourricier, ainsi que de sa mère nourricière, véritable femme fellah, et en post-scriptum, qu'elle était la propre fille du général F***. Nous n'hésitâmes point, mon oncle et moi, de payer chacun cinquante centimes pour voir une femme fellah, un colosse et une *balladère* ; mais nous demeurâmes d'abord assez

longtemps à épiloguer sur l'inscription, comme les gens qui ont la manie de considérer les enveloppes avant que de les ouvrir.

Mon oncle se souvenait fort bien du général F***, qui avait épousé une demoiselle d'Alexandrie, d'origine syrienne ou grecque, et était décédé à Vilna. Je n'ai aucune mémoire des noms, mais j'ai l'imagination vive et suis sujet aux fausses réminiscences. Le général F*** ne pouvant avoir contracté mariage que devant un commissaire des guerres, je ne doutais point que ce commissaire ne fût M. de Charlieu, ni que je n'eusse expédié l'acte de ma main. Nous supposâmes (il ne fallait pas être sorcier) qu'après la mort du général, sa veuve et sa fille étaient tombées dans la misère, et que l'enfant pratiquait l'art de la danse afin de subvenir aux besoins communs.

Emus de pitié, nous tendîmes notre monnaie à un petit garçon, décemment mais pauvrement vêtu, qui gardait l'entrée; il souleva le tapis, et nous nous trouvâmes parfaitement seuls dans un emplacement où vingt chaises étaient rangées, vis-à-vis une estrade meublée en tout et pour

tout d'un divan à l'orientale. On ne voulut point nous faire attendre et le spectacle commença sur-le-champ.

Le colosse de Rosette parut le premier. Il nous salua trois fois, en portant sa main droite à son front, à ses lèvres et à son cœur; après quoi il moucha les chandelles avec une majesté incomparable. La mère nourricière vint ensuite : elle n'était pas moins colossale que le colosse, et nous ne pûmes en conséquence douter qu'elle ne fût une vraie fille d'Orient. Nous ne jugeâmes point de son visage, qui était voilé à la rigueur; elle portait, selon la mode égyptienne, un cylindre d'or au milieu du front, d'où l'étoffe pendait. Elle ne nous fit aucune politesse, mais s'accroupit lourdement à l'extrémité droite du divan, cependant que le colosse de Rosette s'accroupissait lourdement à l'extrémité gauche.

Ils prirent, sous le *schall* qui couvrait ce meuble, deux instruments bizarres, dont l'un ressemblait à un tambour de basque, et l'autre était une sorte de crincrin. Le colosse pinça la corde unique du crincrin, la mère nourricière promena son pouce sur la peau du tambour, et ils

firent entendre à l'unisson un gémissement qui était à fendre l'âme; mais cette mélopée nous était familière et nous rappelait de bien chers souvenirs.

Aux premiers accents de la nourricière et du colosse, nous vîmes la draperie se soulever avec lenteur et d'une façon mystérieuse; nous aperçûmes d'abord une main fort mignonne chargée de bagues, un bras nu, fort blanc et bien rond, puis la *balladère* se montra soudain, poussa un cri sauvage et vint jusqu'au bord de la scène en courant à tout petits pas. Je pensai moi-même jeter un cri de surprise, mais ce fut d'abord un cri muet. J'avais cru revoir Marika! La *balladère*, à vrai dire, n'avait aucun des traits de cette aimable enfant; elle était plus grande, mieux formée, elle ne semblait africaine qu'à demi, et si je puis dire, ses yeux étaient d Egypte, mais son regard était de France. J'observais toutes ces différences évidentes, mais je croyais voir Marika, et j'éprouvais une sorte de terreur en même temps qu'une joie que je ne saurais définir.

Elle n'était point voilée, et elle avait un air de pudeur, bien que son costume fût de la plus cho-

quante immodestie. Quant à la danse, j'essaierais en vain de la peindre sans alarmer ceux de mes lecteurs qui n'ont pas visité l'Orient : elle imitait (comme toutes les danses) les attitudes les plus hardies et les mouvements les plus secrets de la volupté, toutefois en y ajoutant, disait mon oncle, une manière de style, faute duquel nous n'aurions pu assurément soutenir cette vue de sang-froid. J'étais du même avis que mon oncle; mais, en dépit du style, je n'avais aucun sang-froid.

Je recouvrai enfin la faculté de parler, et je poussai le cri que j'avais depuis longtemps sur les lèvres.

— Ah! Marika! dis-je, Marika!

Ce mot fit un effet magique. La musique et la danse furent interrompues soudainement. Les deux colosses m'envisagèrent d'un air de menace et la jeune personne me dit en français :

— Comment se peut-il, monsieur, que vous connaissiez mon nom?

— Eh! quoi? dis-je, au comble de l'étonnement, t'appelles-tu tout de bon Marika?

— Je m'appelle Marie, me répondit-elle, mais maman me nomme toujours Marika

Elle me fit cette réponse d'un ton si convenable que je jugeai qu'elle était élevée à la perfection. Imaginez (sauf l'accoutrement) une de ces jeunes filles du meilleur monde, que M. Scribe, un peu plus tard, a crayonnées si bien, notamment dans son chef-d'œuvre intitulé, je crois, *Une demoiselle à marier*. Néanmoins, comme j'avais bondi sur l'estrade et m'étais assis sur le divan, je ne pus me défendre de l'attirer inconsidérément sur mes genoux. Les deux colosses me l'arrachèrent et me rappelèrent avec quelque brutalité au sentiment de la vertu. Je rougis de mon erreur et balbutiai une excuse.

— Monsieur, me dit l'enfant avec la déférence due à mon âge, mais avec dignité, je suis la fille du général F***.

— A qui le dites-vous? répondis-je. Voyez en moi le secrétaire du chevalier de l'Isle de Charlieu, commissaire des guerres lors de la campagne d'Égypte, et devant qui l'auteur de vos jours a contracté mariage avec votre respectable mère.

— Dieu soit loué! fit-elle. Vous nous tirerez donc, ma mère et moi, de la plus pénible situation!

Elle n'en voulut point dire davantage, mais elle me donna son adresse par écrit, et dans son transport, elle ne refusa plus de m'embrasser. Je me méfiais un peu des deux colosses; mais, comme la représentation leur semblait terminée, ils éteignaient les chandelles. Mon oncle ne voulut point me quitter qu'au coin de ma rue : j'étais tout hors de moi.

— Ah! lui disais-je, quel bonheur! J'aime! Ce n'est pas la première fois de ma vie, mais je sens que c'est pour jamais!

XI

L'AUTRE DANGER

Je ne ferai plus jamais de serments ni de pronostics. Ma sincérité est mon excuse. Lorsque je disais à mon oncle : *J'aime cette autre Marika pour la vie!* je n'avais pas ombre de doute. Le fait est que j'ai rarement aimé si peu de temps, en dépit d'une inconstance qui m'est naturelle.

Du moins, je l'aimai toute la nuit avec une ardeur à peine concevable. Je ne cédai au sommeil que pour goûter les rêves qu'il procure, et vingt fois je me réveillai, afin de me persuader que je ne rêvais point. Je fus debout à l'aurore, sans utilité; car la *balladère*, en m'instruisant de son adresse, m'avait recommandé de ne m'y

rendre qu'après midi, sa mère n'étant pas fort matinale. Il s'agissait bien de la mère! Je m'adonisai durant quatre heures d'horloge : les hommes du Directoire n'ont jamais avoué Saint-Labre, même quand la mode les y engageait; ils sont restés propres à l'anglaise toute leur vie; mais ils ne sont pas tous restés des *Fanfan*. Celui dont les miroirs de ma toilette me renvoyaient l'image en pied, ne me semblait pas tourné de manière à dégoûter même une si jeune fille. Quoi! vous vous regardiez au miroir? Fanfan, n'avez-vous pas honte? Pourquoi, si je ne le faisais point par fatuité, ni, comme un Narcisse, pour mon agrément, mais dans l'intérêt des belles, et en ce moment-là d'une seule?

Je dînai, selon l'usage de mon temps, où il n'était point reçu que l'amour doit nécessairement couper l'appétit. Je courus ensuite chez Marie ou Marika, du même train que je disputais naguère le prix de la course à Bagatelle. Son logis était proche le Palais-Royal, et j'avoue que l'on ne passait point, pour y pénétrer, sous un arc de triomphe comme dans les hôtels du faubourg Saint-Germain. L'aspect même de

l'escalier avait je ne sais quoi d'équivoque. Il était surtout capricieux comme on ne conçoit guère qu'il soit permis à un escalier de l'être, mais je n'entends rien à l'art des architectes. Les marches, tantôt de pierre et tantôt de bois, étaient également malpropres, mais tantôt larges et basses, tantôt étroites et hautes ; ces dernières me faisaient ressouvenir des gradins des Pyramides. L'entresol n'était pas fort au-dessus du rez-de-chaussée, les dimensions du premier étage semblaient comparables à celles du *bel-étage* dans les palais italiens; ensuite on grimpait à n'en pas finir, et on ne comptait plus. Heureusement que cela était inutile, puisque Marie ou Marika m'avait dit qu'elle demeurait « tout en haut ». La portière demeurait aussi « tout en haut », qui me semble à rebours du bon sens; ou bien il faudrait lui trouver un autre nom; car, je vous prie, qu'est-ce qu'une portière, qui, au lieu de se tenir derrière la porte, se tient immédiatement sous le toit?

Les contes des Mille et une Nuits commencent par des peintures plus flatteuses, mais j'étais prévenu et ne m'attendais point que la *balladère*

en exil me dût recevoir parmi le luxe des harems. Je suis peu sensible à ces impressions, et quand je toquai à une porte basse (ma petite taille me permet de me tenir droit partout), mon cœur ne battait pas moins fort que si j'eusse été conduit les yeux bandés aux pieds de ma belle par un jeune icoglan vêtu de gaze d'or et de soie.

L'absence du jeune icoglan me fit penser qu'une divinité si pauvre n'avait point de domestiques. « Elle va, me dis-je, m'ouvrir elle-même. Quel saisissement! Si j'en ai la force, je lui déroberai d'abord un baiser. Surprise, elle sera sans défense... » Je ne sais où j'avais la tête : j'oubliais le colosse de Rosette et la véritable femme fellah. Ce fut la véritable femme fellah qui me vint ouvrir : on peut croire que je ne lui dérobai aucun baiser. Je ne lui dis non plus aucune parole, faute d'interprète, et je m'engageai à sa suite dans un couloir si resserré que j'y dus cheminer de biais, quoique ma grosseur soit proportionnée à ma grandeur, et que j'aie coutume de m'insinuer aisément partout. Je fus mortifié de voir que la femme fellah, qui était,

comme j'ai dit, aussi colossale que le colosse, trouvait moyen de rouler d'un mur à l'autre et de ne se point heurter à chaque pas.

Une porte vitrée, qui demeurait entre-bâillée, à droite, donnait sur la cuisine; et comme j'ai la mémoire des parfums, je crus en effet que j'étais retourné au Caire. J'avisai une seule autre porte, au bout de ce corridor (qui à la vérité n'avait pas trois mètres de long, bien que j'en parle pendant un quart d'heure). La femme posa sa grosse patte sur le bouton de cuivre, et je pensai défaillir; d'autant qu'elle se hâta de manier le bouton et de tirer la porte, à peu près comme je me hâte de décrire. Au surplus, je n'ai pas achevé. Il me reste le papier de tenture, auquel je pris garde en ce moment : il était rougeâtre, avec de petits dessins jaunes qui ne représentaient rien du tout, mais qui me parurent fort précisément représenter une centaine d'affreuses petites têtes; et je crus voir, dans mon trouble, que ces petites têtes me faisaient des grimaces menaçantes. Sinistre présage!

La porte, enfin, s'ouvrit, et il me parut que je

revenais à moi soudain. Je sentais une fraîcheur délicieuse, comme si je fusse entré dans une salle de marbre où l'eau jaillit dans les vasques. La réalité était plus vulgaire. La salle était une pièce carrée, tendue d'un papier gris où ne manquaient point les taches, mais à deux fenêtres, qui donnaient sur le chêneau de la maison. Je me suis rarement vu si près du ciel : je respirais la brise printanière, je dominais les arbres d'un beau jardin, j'écoutais le chant des oiseaux.

J'avais autre chose à faire que de l'écouter. Mes yeux ravis se tournèrent vers le divan; car la pièce était meublée à l'orientale, c'est-à-dire qu'elle ne l'était point, sauf cette espèce de cage, sur quoi l'on jette un matelas et un tapis. J'y croyais voir Marika : je l'avisai en effet, mais au pied du divan, aux pieds de cette mère que j'imaginais déjà flétrie, comme le sont environ à trente ans les femmes des climats torrides. Ah! si je fus ingrat, si je fus criminel, amour, j'ai bien des excuses : Marie n'était qu'une nymphe insignifiante auprès de cette déesse. Pouvais-je hésiter entre les deux? Je n'y songeai point.

« Ah! Suzanne, dit Chérubin, qu'elle est belle, mais qu'elle est imposante! » Est-ce pour sa beauté qu'il l'aime, ou bien parce qu'elle est imposante? Il me souvient d'avoir écrit ailleurs que j'avais une préférence à vingt ans pour les fleurs à peine écloses. Cela est vrai; mais je me demande si je ne suis pas mieux dans mon rôle quand je me laisse aller à préférer les fruits mûrs. Je ne discute pas volontiers les questions de principe; mais je me suis toujours assez bien rendu compte de mes sentiments, dans l'instant même qu'ils se formaient. J'aperçus, si je puis dire, le ressort de cet événement nouveau, que je définis par le moyen d'une comparaison. Parfois l'amant d'une jeune mère égare ses désirs et ses vœux, lorsque la fille de sa maîtresse lui rappelle trop fidèlement, aux premières heures de l'automne, le premier printemps de son amour. Ce danger qu'il n'avait pu prévoir parmi tant de périls dont est semée la passion, cet *autre danger* le surprend, l'étonne. Il se défend avec honnêteté, il cède... Je cédai de même, mais mon aventure était justement le contraire de la sienne. La ressemblance de la fille et de la

mère était frappante : j'avais aimé d'abord celle qui n'était qu'une enfant, je ne pus voir, sans l'aimer à son tour, et exclusivement, celle qui était une femme. Ce cas doit être plus rare, mais encore une fois il est plus de la manière de Fanfan.

Ce qui me chagrina fut que la petite, à qui je n'eusse pas attribué tant de pénétration, lut dans mon cœur aussi clairement que j'y pouvais lire moi-même. Elle me lança un regard courroucé, et j'observai le tremblement de sa voix quand elle dit :

— Maman Irène, voici monsieur dont je t'ai parlé, qui peut nous sauver de nos ennuis.

Ce nom d'Irène me parut bien convenir à une si majestueuse personne. Elle n'avait point encore pris la peine de tourner la tête de mon côté. Elle s'y résolut enfin, et le fit avec une lenteur singulière. Elle souriait ; mais, après qu'elle m'eut considéré, son visage s'assombrit, ses sourcils se froncèrent, elle trahit le découragement le plus profond. Cette expression de physionomie aurait pu me fâcher, si je n'en eusse deviné la cause : on me présentait comme

un sauveur, je n'en ai point l'air, et Irène, qui ne pouvait me prendre au sérieux sur ma mine, retombait dans le désespoir après avoir espéré un moment. Je lui baisai la main. Elle sourit encore, je vis qu'elle était émue. Je la décevais, je ne lui déplaisais point. Je crois même que je lui plaisais fort, pour la même raison qu'elle m'avait séduit : ne devais-je point être fait pour elle, dès qu'elle était faite pour moi? Elle me témoignait maintenant une bienveillance, en quelque sorte, maternelle; mais elle avait la poitrine agitée. Nous gardions toujours le silence.

Je le rompis.

— Madame la Générale, lui dis-je avec sentiment, lorsque j'eus hier le bonheur de rencontrer mademoiselle Marie où vous savez, j'admirai sa grâce, mais je présumai son infortune et la vôtre. Elle ne m'en a touché qu'un mot, j'attends de vous des explications plus circonstanciées ; mais je n'ignore déjà plus que, par une faveur à peine croyable du destin, je vous puis être de quelque secours. J'en bénis le ciel, et je brûle de me mettre à vos ordres.

— Asseyez-vous, monsieur, me répondit-elle de la voix la plus harmonieuse.

Je ne pouvais lui obéir qu'en me posant fort près d'elle et sur le bord même du divan. Je le fis avec joie. Elle pria ensuite Marika d'aveindre les papiers de famille, qui se trouvaient rangés dans une pièce voisine, et sans attendre le retour de sa fille, me fit en ces termes son récit :

— Je suis née en Alexandrie de parents grecs, qui jouissaient d'une honnête aisance. Le général me rencontra dès la prise de la ville. Je sus lui plaire, mais j'étais bien élevée : il demanda ma main à mon respectable père. Il écrivit en même temps à sa famille. La réponse ne nous parvint que plusieurs mois après que le mariage avait été célébré. Ce n'était pas un refus. Je crus toutefois sentir que M. et Mme F... eussent rêvé pour leur fils une autre union. Ils m'accueillirent néanmoins d'assez bonne grâce, quand le général me les fit connaître. Ils ont des mœurs et de la religion, j'étais l'épouse de leur fils, j'étais leur enfant. L'idée seule d'un divorce leur eût fait horreur, et le général au surplus n'y eût point consenti. Hélas! il a trouvé

la mort dans les plaines glacées de la Russie. Mes beaux-parents ont presque aussitôt élevé des doutes sur la validité de notre mariage. Il règne un grand désordre dans les archives de l'armée d'Égypte. Je n'ai jamais pu retrouver les actes authentiques. Une correspondance que je possède y suppléerait au besoin, mais il faudrait entamer un procès, je suis sans ressource, et mes beaux-parents n'ont pas rougi de me mettre sur le pavé ainsi que ma tendre fille, le colosse de Rosette et la femme fellah. Le dévouement de ces deux serviteurs fidèles et les talents de Marika m'ont préservée de mourir de faim, car je suis bien incapable de gagner ma vie. Voilà où est réduite la veuve d'un héros!

J'écoutais ce récit à peu près comme Didon écoute celui d'Enée, où il y a plus de longueurs; c'est-à-dire que je ne l'écoutais guère, et mon cœur y était plus attentif que mon esprit. Emporté par ma générosité coutumière, je me jurais déjà de sauver Irène, dussé-je ne la sauver que pour la perdre. « Nous gagnerons ce procès, m'écriais-je au dedans de moi-même. J'y sacrifierai mes petites rentes et ma pension. Nous le

gagnerons! Mais il faut d'abord le faire, et je sais ce que les procès durent. En attendant, je verrai ma belle chaque jour. J'aurai le bonheur de lui consacrer tous les instants de ma vie. J'ai lieu de croire qu'elle n'y sera pas insensible. »

Comme Irène achevait sa narration touchante, Marie reparut, pliant sous le poids de ce que les gens de loi appellent un dossier. Je la soulageai de son fardeau que je renversai un peu pêle-mêle sur le divan, et nous commençâmes sans désemparer le *dépouillement* des paperasses. Irène, au cours de cette opération, changea si soudainement de physionomie et de manières que j'en fus étonné, mais ravi. La déesse, dont la majesté m'accablait un peu, devint plus humaine, et même, un autre que moi lui eût reproché de passer la mesure. Elle se montra gaie, futile jusqu'à l'incroyable, et d'une puérilité que celle même de la petite fille, ni la mienne, n'égalaient point. Je reconnus en elle une de ces femmes d'Orient, créatures charmantes, élevées dans l'ombre des gynécées, et qui n'ont aucune solidité d'esprit.

Je sais mieux que personne, ayant travaillé

dans les bureaux, qu'il doit régner un grand désordre aux archives officielles de la campagne d'Égypte; mais ce désordre ne saurait rien être au prix de celui qui régnait parmi le dossier d'Irène. Elle s'en amusait follement. Elle aimait de relire l'une après l'autre deux lettres séparées par un intervalle de quatre ou cinq ans, et dont les sujets ne différaient pas moins que les dates. Elle riait de cette bigarrure comme d'une chose impayable. Le moindre bout de papier lui suggérait des souvenirs qui s'enchaînaient et qui n'en finissaient plus; et d'autres fois elle n'avait pas gardé le moindre souvenir d'un fait qui me semblait être de la première importance. Toute cette inconséquence donnait sur les nerfs à Marie, mais moi qui suis homme et qui aime que les femmes soient femmes, je ne m'en lassais point. J'embrouillais encore, en y puisant au hasard, ce bienheureux dossier. Par ce procédé, nous n'avançâmes guère notre besogne, et je ne me doutais point qu'il fût six heures quand le colosse de Rosette vint demander un peu rudement à la générale si elle comptait de dîner ce jour-là. Il le demanda en son langage, que

Marie s'empressa de me traduire : car elle ne se souciait point de me voir demeurer plus longtemps.

Je me rappelai l'odeur du ragoût que j'avais sentie dans le corridor. Je ne pus souffrir que mon Irène se nourrît si grossièrement.

— Prenez patience, lui dis-je, et ne vous mettez pas à table que je ne sois revenu : je m'en vas querir notre souper.

Je me rendis aussitôt chez Chevet, qui n'était pas loin. C'est une banque, où, de même que mon oncle Redouté, j'ai fait trop de placements à fonds perdus.

XII

LA FILLE RIVALE DE SA MÈRE

Je ne suis pas un écrivain militaire, et je cite peu le général baron *Jomini*, dont le sérieux me rebute, mais je ne laisse pas de l'avoir connu. Il me dit un jour, de la stratégie, qu'elle est moins une science ou un art qu'une pratique de sens commun, et que le premier venu s'y débrouille qui n'est point sot. Je le crois sur parole, d'autant que j'ai fait la même remarque touchant la stratégie amoureuse. Il n'est rien de si simple. L'offensive réussit presque toujours; je tiens qu'elle doit être aussi franche que vigoureuse. Je ne puis me résoudre d'employer la ruse : je me mépriserais. Dans ces combats,

la nature est notre plus sûre alliée : nous n'en devons point fausser la naïveté par nos malices. J'ai souvent remporté la victoire, je ne l'ai jamais surprise ni séduite. Ou bien ce fut à mon insu.

Je suis si étourdi que je ne songeai plus que Marika, la véritable femme fellah et le colosse de Rosette se devaient rendre aux montagnes russes de fort bonne heure. En retardant leur souper, je m'assurais un tête-à-tête avec Irène! Je ne le fis point exprès, mais les apparences sont contre moi, et l'on m'accuserait de ce calcul si je ne m'étais d'abord justifié.

Je perdis un temps incroyable chez Chevet. C'est dommage que je n'aie jamais eu beaucoup d'argent, car j'aime prodigieusement de le dépenser. J'ai envie de tout ce qui s'achète, surtout qui se mange, et quand je fais un repas fin, je dis comme les ladres : « Voilà des bouchées fort chères »; mais au lieu de le dire comme eux avec ennui, j'ai un surcroît de plaisir. Je suis, de plus, un amant magnifique. Je ne pense point qu'à moi (entendez-le comme vous voudrez). Je ne saurais me régaler si je ne

régale (ne me tirerai-je point de ce double sens?) J'essayai de deviner les goûts d'Irène et les particularités de sa gourmandise. J'achetai les denrées des Iles, et, au cas qu'elle ne les aimât point, les plus belles primeurs de France; bref, je dévalisai la boutique; et lorsque je revins chargé de victuailles, riant de la joie que j'allais procurer, je trouvai Marie qui avait déjà son manteau sur les épaules et qui partageait un méchant morceau de fromage avec les deux colosses.

— Je vais travailler de mon métier, me dit-elle. On n'a pas eu le loisir de vous attendre. Vous n'y perdrez rien : maman vous reste.

Elle m'assena un regard qui me perça le cœur. Un regard de la mère me guérit dans le même instant. La balladère et ses deux açolytes s'en furent, je demeurai seul avec Irène. J'étais transporté d'un bonheur où se mêlait un peu d'inquiétude. J'ai crayonné le portrait de la générale F***. Je rappelle que, selon la lumière, comme eût parlé mon oncle, cette beauté présentait deux aspects différents : elle était beauté d'enfant, beauté de déesse et de reine. J'en admi-

rais la majesté, j'en préférais la grâce puérile, surtout à souper, je tremblais qu'elle ne goûtât mes friandises avec la même solennité que les Immortels dégustent le nectar et savourent l'ambroisie. Mes craintes furent tôt dissipées. Dès que je rompis les ficelles et tirai mes provisions de leurs enveloppes, elle battit des mains, elle fit de petits cris, des rires, qui m'eussent peut-être semblé fort niais si je n'eusse été amoureux. « Est-il possible (me disais-je) qu'elle soit égyptienne ou grecque ? Je la croirais plutôt créole. » Je me félicitais de lui avoir apporté des *pamplemousses*, que nous mangeâmes en guise de hors-d'œuvre, et bien plus savamment que *Paul* et *Virginie* ; car, au lieu d'y mordre à belles dents, je les tranchai en deux parties, puis en quartiers, que je laissai dans l'écorce comme dans une coupe ; je les saupoudrai de sucre et les arrosai de marasquin. Cette petite quantité de liqueur mit dès l'abord mon Irène dans un état d'ivresse légère, qui ne fit par la suite que croître et embellir. Notre conversation en fut grandement facilitée : elle ne tarissait point et, quand on y songe, cela est extraordinaire ; car notre connais-

sance datait de trois ou quatre heures et n'était pas encore intime; mais la familiarité ne procède pas toujours d'une intimité véritable, et le ton d'un entretien, comme d'un morceau de chant, dépend de la première note et de l'attaque.

J'ai la tête solide, et ne me souviens pas de m'être enivré jamais, sinon d'eau pure, en Égypte, quand je mourais de soif; mais j'étais gai par politesse ou par imitation. Nous avions mis notre couvert sur un tabouret, nous étions assis sur le même divan. La place n'y manquait point, et je ne sais pourquoi nous nous tenions serrés étroitement l'un contre l'autre. Je ne veux pas citer une seconde fois le mot de Bonaparte sur l'adultère; mais qu'il est juste! D'ailleurs, il ne s'agissait point d'adultère, puisque Irène était veuve. Il faut bien qu'à la fin je l'avoue : je fus heureux. L'honneur ne me permet pas d'en dire plus; mais, si j'en disais moins, je manquerais au devoir sacré de la reconnaissance.

J'aime l'amour sans phrases, et je sus gré à Irène de ne me point dire : « Comme vous devez me mépriser! » ou autres sottises du même

style. Je trouvai cependant un peu fort qu'elle poussât le naturel jusqu'à sembler ne s'apercevoir de rien. J'en fus piqué ; puis je fis de même comme si de rien n'était. Cette fausse innocence me rendit imprudent. Je ne me sauvai point, comme j'aurais dû, avant le retour de Marie. Quand elle rentra, je sus ne point me troubler, mais ma seule présence était déjà suspecte. Je regardai la balladère en dessous, et il me parut qu'elle y voyait trop clair pour une *demoiselle à marier*. La femme fellah, à son ordinaire, faisait une figure stupide, et le colosse de Rosette n'attendait qu'un signe de l'une ou de l'autre de ses maîtresses pour me passer le lacet ou me faire boire ce qu'on appelle dans les pays turcs le mauvais café. Comme j'en avais déjà pris de fort bon, je me levai avec un peu trop de hâte.

— Ce n'est pas vous qui me chassez, dis-je gracieusement à Marika ; mais je m'avise, à vous voir de retour, qu'il est une heure indue.

— Il est minuit, dit-elle.

— Je ne conçois pas, dis-je, comment le temps a pu fuir si vite.

Elle me répondit, d'un ton de persiflage, que l'amour fait passer le temps, et le temps fait passer l'amour. Ce mot n'est pas non plus d'une demoiselle à marier, mais elle l'avait lu sur une estampe.

— Éclairez à monsieur, dit Irène au colosse d'une voix chantante.

Je protestai que je n'avais nul besoin de chandelle : j'avais encore moins besoin du colosse, qui m'aurait pu faire descendre plus vite que je n'eusse voulu. C'est bien ce que je fis, sans son aide, et je faillis vingt fois me casser les reins dans l'escalier. Je regagnai mon logis un peu plus soucieux que je ne suis d'habitude après mes fortunes. « Il ne me paraît point probable, me disais-je, que tout cela se poursuive ou s'achève sans tourner au drame. »

La péripétie que je redoutais fut dès le lendemain. On sonna chez moi environ neuf heures. La femme qui me servait alors était en course. J'ouvris moi-même et vis Marika toute seule, sans chaperon ni colosse. Je ne pus dissimuler ma surprise, mon embarras. Elle sentit la fausseté de cette situation, elle s'intimida, et acheva

de tout gâter en me disant justement ce que j'avais craint que sa mère ne me dît la veille, plus à propos.

— Vous allez me mépriser!

Je lui repartis avec froideur que je n'avais point de raison de la mépriser, et lui demandai ce qu'elle pensait avoir fait de mal. Elle frappa du pied.

— Je suis *comme-il-faut*, me dit-elle. Je suis la fille du général F***. J'ai reçu de l'éducation, et je sais fort bien qu'une jeune fille ne doit pas courir les rues ni rendre des visites à un jeune homme.

Cette façon de parler m'adoucit.

— Chère petite... lui dis-je tendrement.

— Ah! s'écria-t-elle, que vous me rendez malheureuse!

— Pourquoi? dis-je.

— Vous ne m'aimez point!

Elle fondit en larmes, mais elle avait un air furieux.

— C'est, lui dis-je avec un peu d'impatience, que je vous connais à peine, petite Marie.

— Vous ne connaissez point maman davantage!

Il me parut prudent de me fâcher, car je ne sais pas en vérité ce que je lui eusse pu répondre. D'ailleurs elle ne m'écoutait point.

— Vous ne deviez pas, poursuivit-elle, me donner à entendre que vous m'aimiez.

— Moi? dis-je innocemment. Je vous ai donné à entendre?...

— Vous avez voulu me prendre sur vos genoux! Sans la présence du colosse et de ma nourrice, vous savez bien que je me serais laissé faire! Vous m'avez embrassée, je l'ai permis. Mais il a suffi que vous vissiez ma mère, et vous ne m'avez plus prêté aucune attention. Je suis jalouse!

J'ai maintes fois observé qu'il est superflu de raisonner avec une femme, surtout quand elle a raison. Je pris le parti le plus sage, qui était d'attirer Marika sur mes genoux, précisément comme elle venait de dire, et de lui murmurer à l'oreille que je mourais d'envie de l'embrasser encore. Hélas! je ne mentais pas. Je ne goûtai point sans remords le plaisir de la serrer contre mon cœur, mais je le goûtai délicieusement. Elle me rendit les baisers que je lui prodiguais;

mais la naïveté de ses transports était si évidente que je me repentis de l'avoir témérairement jugée sur l'inconséquence de sa démarche. Je reconnus en elle, comme l'avant-veille, une vraie « demoiselle à marier ». Il est heureux que je me sois avisé de son ingénuité à temps; car j'étais sur le point de lui faire ma confession générale, et de lui dire cent choses inutiles où je pense qu'elle n'eût rien compris. Quand je vis bien que j'avais affaire à une enfant, je ne lui dis rien de trop, mais je lui répétai que je l'aimais. J'ajoutai que j'aimais sa maman ni plus ni moins, et que j'étais bien libre, ce me semble, d'avoir une bonne amitié égale pour toutes les deux.

— Non, me dit-elle d'un ton farouche. Plutôt vous perdre que de vous partager !

Je la grondai fort doucement. Elle fit mine de s'apaiser, je m'y laissai prendre, et je dois avouer ici, à ma honte, que cette petite jalouse passionnée me roula, comme on dit, en un tour de main.

— Si vous avez pour nous, me dit-elle (en appuyant sur le *nous*), l'affection que vous

annoncez, vous devez sentir que des personnes de notre rang n'acceptent pas certains services, même de l'amitié. Je ne le dis point, ajouta-t-elle en riant de tout son cœur, pour le souper d'hier, que maman a sur la conscience, mais qui m'a passé devant le nez.

Elle reprit son sérieux.

— Il est en revanche, fit-elle, de bons offices également honorables et pour celui qui les reçoit et pour celui qui les rend. Allez donc chez les parents de mon père...

— J'y suis prêt, m'écriai-je, en portant une main à mon gilet.

— Ne leur parlez point de notre misère, qui ne saurait les toucher : ils sont durs, mais fort préoccupés de convenances. Avertissez-les que vous possédez, que vous produiriez au besoin les preuves de ma légitimité, que je danse en public et que, s'ils ne m'aident, je ferai pis. Ils céderont, je les connais.

En effet, elle les connaissait bien, et moi, bonne bête, je ne soupçonnai point la noirceur de cette enfant, qu'elle avait cependant trahie en me disant tout à l'heure : « Plutôt vous perdre

que vous partager! » Je ne soupçonnai point davantage que je commisse une action peu louable en menaçant deux vieillards d'un bruit scandaleux pour les amener à composition. J'ai appris plus tard, j'ignorais alors que cela s'appelle « faire chanter ». J'y allai franc jeu bon argent. Après avoir reconduit Marika jusqu'au domicile de sa mère, où je ne montai point, je me rendis chez M. et Mme F***, rue Saint-Honoré, au premier étage. Mon grade et mon titre me valurent d'être reçu. Je me trouvai en présence de personnages de l'autre siècle, qui m'imposèrent d'abord, et même qui me firent froid dans le dos. Je me rappelai certains traits des lettres du général que j'avais lues, et qu'au temps même de la Terreur il donnait le *vous* à ses parents, bien qu'il fût de souche bourgeoise. J'étais décontenancé : mon respect céda bientôt à une indignation généreuse, et je leur débitai toute l'histoire si brusquement qu'ils parurent chanceler sous le coup. La vieille dame me dit cependant, d'une voix tremblante :

— Mettez-vous à notre place, monsieur : nous avons eu la douleur de perdre notre fils, et il

nous laisse en guise d'héritage une fille que nous n'aurions pas choisie!

— Il est vrai, interrompit M. F***, mais il n'importe et je remercie le colonel de nous avoir dicté notre devoir. S'il est avéré qu'Irène est notre bru, et surtout qu'elle le peut crier sur les toits, nous ne saurions balancer. Allez, monsieur, allez vite querir les deux enfants prodigues.

Le mot ne me parut point fort juste, mais le prompt succès de ma démarche passait mon espérance, et j'en étais tout étourdi. J'obéis, j'allai querir Marika et sa mère, et leur promis, en chemin, qu'on les accueillerait à bras ouverts. Elles eurent lieu d'être déçues.

Les deux vieillards étaient assis de part et d'autre de la cheminée. Ils se faisaient pendant. Ils ne se levèrent point.

— Madame, dit M. F***, mademoiselle, nous avons eu tort de vous renoncer pour notre bru et notre petite-fille. Nous venons d'acquérir la preuve que vous l'êtes, et la loi, en même temps que la religion, nous commande de pourvoir à vos besoins. Nous sommes résolus d'assurer

dorénavant votre existence, à condition que vous retourniez dans votre pays d'origine, où je puis vous procurer le passage, grâce à certaines relations que j'ai. En attendant vous demeurerez ici, et vous me donnerez votre parole de n'en sortir sous aucun prétexte.

Il me fit ensuite une inclination profonde, et me dit, avec plus de sévérité que de politesse :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

Je quittai, sans presque leur dire adieu, ces deux femmes que j'avais cru tour à tour aimer pour la vie. Je partis la rage au cœur. « Un serment, me disais-je, que l'on arrache, n'oblige point. Elles peuvent donner leur parole et sortir en toute sûreté de conscience. Hélas! Irène est trop indolente! Née pour l'esclavage, elle souffrira qu'on la tienne sous clef. Marie est plus éveillée, plus mièvre... » Un secret espoir me restait. Il ne fut point trompé. Je vis Marika une dernière fois, en cachette. Elle m'avait fait passer un billet... Nous mêlâmes nos larmes et nos baisers. J'oubliai mes scrupules. Qui m'ose-

rait jeter la pierre? L'action la plus hasardée n'est pas véritablement coupable quand la récidive est impossible, puisque les casuistes prétendent que l'habitude seule fait le péché.

XIII

LOTTE

Soucieux d'être sans reproche à l'égard des dames, et ayant ouï dire qu'un péché avoué est à moitié pardonné, je veux cette fois, pour en soulager ma conscience, faire une confession plutôt qu'un récit. Bien que je réserve pour la suite une belle Espagnole et une belle Polonaise, mes lecteurs savent déjà que j'ai connu des femmes de toutes les couleurs. Elles m'ont plu toutes : je ne veux pas dire si elles m'ont plu également, c'est mon secret. Du moins, elles m'ont procuré toutes une ivresse légère et rapide, les joies du désir inquiet, puis de la possession, celles du souvenir... ou de l'oubli :

d'un mot, elles m'ont inspiré l'amour, qui est l'essentiel. Son objet n'importe pas tant que l'on croit. C'est celui qui aime, qui rend ses maîtresses aimables. J'ai souvent brouillé les noms des miennes, sans jamais perdre la mémoire de mon nom; et comme je fus à tout âge Fanfan, je fus le même Fanfan dans les diverses parties du monde.

Toutes les femmes m'ont su plaire, sauf une espèce : je n'ai jamais pu digérer les Allemandes, si j'ose employer une locution si triviale. Je dirais que je n'ai jamais pu les voir en peinture, si ce n'était, hélas! bien autrement qu'en peinture que m'eût obligé de les voir une fortune ennemie.

J'ai pris Berlin en octobre 1806. J'en suis fier à titre de capitaine (c'est une manière d'annoncer que je venais d'obtenir ce grade); j'en suis moins fier à titre de Fanfan. Je n'avais pas d'abord de prévention contre les gens du pays, mais plutôt en leur faveur. Pendant la bataille d'Iéna, sur les dix heures, au moment que le brouillard se dissipait, et qu'un soleil comparable à celui d'Austerlitz nous présageait le

même triomphe, j'avais aperçu, à notre droite, un fort beau carrosse attelé de chevaux blancs. J'avais pu distinguer à travers les vitres, grâce à ma lunette d'approche, une personne de la plus grande beauté.

— Ah! dis-je à l'un de mes camarades, qui est-ce?

Il me répondit :

— C'est la reine de Prusse. Elle f... le camp.

J'admire la bravoure, jusque chez les femmes; toutefois, je leur passe la pusillanimité, naturelle à leur faiblesse. J'observai que l'expression même de la terreur, loin de gâter le visage de cette reine, y ajoutait peut-être on ne sait quoi de plus touchant. Je ne pus me défendre de tirer une de ces conclusions téméraires qui sont coutumières aux soldats comme aux voyageurs, et je décidai un peu vite que toutes les femmes du pays étaient belles, puisque la reine de Prusse l'était.

Je fus diverti de cette pensée par une fusillade, que j'entendis de l'autre côté, sur notre gauche. Je n'eus pas la peine de demander ce que c'était : l'Empereur, qui se trouvait à dix pas de

moi, de la pire humeur, et qui prisait en piaffant, posa la question à une estafette. La réponse fut que le maréchal Ney taillait en pièces une masse de cavalerie. Murat survint, à la tête de ses dragons et de ses cuirassiers dont les chevaux tendaient la langue. Il ramenait une division entière de Saxons, pour la plupart sanglants et blessés. Nous en eûmes pitié, et sitôt que Napoléon les eut passés en revue, nous leur donnâmes tout notre vin. Napoléon leur assura qu'il ne faisait pas la guerre à leur souverain, et leur offrit le choix d'être désormais nos compagnons d'armes ou nos prisonniers. En attendant, nous leur avions sauvé la vie. Les Français aiment si fort d'exercer leur générosité qu'ils pensent devoir de la reconnaissance à qui leur en fournit l'occasion. Dès que nous obligeons, nous nous tenons pour obligés. Nous avions été si humains pour ces Saxons que nous les crûmes les meilleures gens de la terre. Comme je ne suis pas ferré à glace sur la géographie, je ne fis nulle distinction entre eux ou les Prussiens, et je décidai de la vertu des uns comme des autres, aussi témé-

rairement que, tout à l'heure, de la beauté de leurs femelles.

Il m'en fallut rabattre, sur ces deux points. Nous arrivâmes le 25 octobre à Potsdam, et le 27 à Charlottenbourg, où le roi de Prusse a un palais qui fait vis-à-vis à la porte du même nom, surmontée d'un char de triomphe. De la porte jusqu'au palais règne une allée d'arbres magnifiques. C'est par où nous fîmes notre entrée dans Berlin, le 28. Ce que je présumais des Berlinoises me faisait trembler de n'être point du cortège, qui ne comprit que vingt mille grenadiers et cuirassiers, outre la garde à pied et à cheval. Je regrettai bientôt de n'en avoir pas été dispensé.

La tenue était comme aux Tuileries, l'état-major en grand uniforme et le plumet de Murat démesuré. Le plus beau à voir était l'Empereur, qui était le plus mal habillé et qui n'arborait, en guise de panache, que sa cocarde d'un sou. Le lieu d'où nous partîmes est boisé : il me rappela mon cher *bastion de la porte orientale*. De même, les premières rues de la ville me rappelèrent celles de Milan ; car elles sont

d'une régularité superbe, et véritablement tirées au cordeau. J'imaginai qu'une troisième fois j'entrais en vainqueur dans la capitale de la Lombardie, et je ne laissai pas de rêver fort doucement aux suites ordinaires de ces pompes. Je ne tardai pas de me plaindre que la ressemblance fût trop parfaite.

Je fus choqué à la réflexion de voir que tout le peuple se portait sur notre passage ou suivait nos demi-brigades, comme les escortent à Paris même les gamins saisis d'un enthousiasme puéril mais patriotique ; car enfin nous n'avions pas délivré ces Allemands comme jadis les Italiens, et nous venions tout au contraire de les bien frotter. Je n'aime pas d'humilier un ennemi vaincu : j'aime encore moins qu'il s'humilie lui-même, et s'il n'a pas l'épiderme sensible, je lui retire mon estime. Ces acclamations prussiennes me faisaient mal au cœur. Je ne fus pas moins dégoûté des Berlinoises, quand je les vis qui nous lançaient de leurs fenêtres des baisers et des fleurs, comme les dames de Milan. Était-ce pour nous remercier d'avoir sabré leurs frères et leurs époux? Je les aurais sans doute jugées

moins sévèrement si j'avais remarqué qu'elles fussent jolies; mais il me parut que la reine avait tout pris pour elle. Je ne m'attarderai pas à crayonner leur portrait : ceux qui me lisent sont peut-être allés à Berlin, ou ils iront; une armée française y rentrera quelque jour dans les mêmes conditions que nous y entrâmes. Je veux me borner à dire ce que personnellement je leur reproche, à ces Berlinoises : elles sont trop bien nourries. Ce sont des cailles, je n'aime que les caillettes. J'ai déjà donné à entendre que je n'ai pas le goût des Orientaux. Une femme qui se penche ou qui s'appuie à la rampe d'un balcon doit être mince, élancée : je m'explique assez clairement. Une chair si luxuriante ne manque point d'attrait pour le glouton : je suis friand. J'ai bon appétit, mais petite bouche, et les morceaux de roi ne furent jamais de gros morceaux.

Je me promenai dans Berlin à peu près comme le héron de la fable, sauf que je n'eusse pas dédaigné un goujon; mais, comme je n'espérais point de pêcher ce fretin, j'étais d'ores et déjà résolu à jeûner. On n'est pas toujours libre

de jeûner, singulièrement en Allemagne. Nous fûmes logés chez l'habitant. J'allai en soupirant à mon billet, qui était pour une dame *Kessler*, veuve, et honnêtement riche, me dit-on. Les familles qui jouissaient d'une certaine aisance étaient réservées, comme juste, aux officiers. Cette veuve ne me promettait rien de bon. Il me ressouvint que maintes veuves ont eu, dès mon âge le plus tendre, un faible pour moi : j'ai rarement un faible pour elles, et je commençais de me demander sérieusement si je ne prendrais pas mes quartiers sur un banc de Charlottenbourg; mais un capitaine ne dort pas à la belle étoile.

Je ne trouvai point d'abord la veuve Kessler, mais une jeune fille assez bien faite (je ne veux point mentir), qui, dans la salle basse de la maison, distribuait des tartines à une demi-douzaine d'enfants tout soufflés. Elle était vêtue d'une robe blanche et d'un tablier. Sa ceinture était un ruban bleu, qu'elle portait, selon la mode française, beaucoup plus haut que la taille. J'admirai sa chevelure abondante et blonde, la douceur de son œil bleu me charma,

mais il manquait de vivacité; toutefois, elle me parut sensible. Elle n'étalait point sans grâce un peu de beurre sur chaque tartine; chacun des enfants en recevait une à son tour et criait :

— Merci, Lotte!

Ils formèrent ensuite une ronde. Tout cela était réglé à la prussienne. Un jeune officier, qui avait le bras en écharpe, était assis dans un coin. Il considérait cette scène si simple avec une émotion profonde, que je jugeai excessive, et qui me donna sur les nerfs.

Mais que diable me rappelaient ces tartines, cette ronde et ce nom de Lotte? La mémoire me revint tout d'un coup. J'avais eu la curiosité de lire ce roman de *Werther*, que Napoléon emporta dans sa valise en Égypte. Il ne m'avait guère diverti, ni encore moins suggéré le suicide. « Aujourd'hui, pensai-je, que je connais bien cette contrée, il m'intéresserait davantage. Voilà sans doute le tableau de l'Allemagne : une jeune fille qui met du beurre sur du pain, des enfants qui dansent, et un amoureux... qui regarde. »

— Mademoiselle... dis-je, en français, car j'ignore toute autre langue.

Elle me reprit :

— « Madame », dit-elle, également en français, mais avec un léger accent.

Je lui repartis, pour m'excuser, que cela n'est point inscrit sur les traits d'un jeune visage, et que son âge apparent ne l'annonçait point. Elle rougit. Je crus devoir faire une inclination vers le blessé, que je prenais pour le mari. Elle devina mon erreur, et me dit, en rougissant plus fort :

— Fritz n'est pas mon époux, mais notre ami le plus constant. Vous ne sauriez voir Wilhelm : il est prisonnier des Français !

— Aimable Lotte, m'écriai-je en posant une main sur mon cœur, ne tremblez pas pour ce digne militaire : mes concitoyens sont magnanimes, ils traitent avec bienveillance les ennemis désarmés, que le sort toujours incertain des batailles a fait tomber entre leurs mains.

J'eus le bonheur de ramener le sourire sur ses èvres. Je lui fis alors compliment des six mioches à qui elle donnait la becquée. Elle me

montra la substance qu'elle étendait sur un pain à la vérité fort bis.

— Ce n'est pas du beurre, me dit-elle : il est trop rare et trop cher.

Elle me le dit d'un ton qui ne me plut point. Je conçois qu'une ménagère économe prenne garde au prix du beurre, et même qu'elle en parle naïvement à un visiteur inconnu ; mais elle avait l'air d'insinuer que c'était la faute des Français si le beurre faisait défaut à Berlin, et qu'au lieu de nous en vouloir on ne nous en aimait que mieux. Ces gens, hommes et femmes, sont trop plats. Je détournai la conversation, montrai mon billet et priai Lotte de m'indiquer ma chambre.

— La plus belle est occupée par Fritz, me dit-elle avec timidité ; mais, si vous l'exigez...

Je répondis qu'un Français n'est pas un barbare et n'exige rien, dès qu'on lui témoigne une bonne volonté évidente. La chambre numéro deux était encore fort convenable, et je ne dissimulai point ma satisfaction. Je profitai de la circonstance pour aviser Lotte que les bourgeois, selon l'ordre du gouverneur général

comte Hulin, ne devaient pas seulement nous donner place au feu et à la chandelle, mais nous fournir la nourriture et une bouteille de vin.

— Il coûte un thaler! s'écria-t-elle d'un air consterné.

C'est une monnaie du pays, qui vaut de trois à quatre francs. Je fis, sans répondre et en pinçant les lèvres, une nouvelle inclination, qui signifiait assez que les questions de cuisine et de dépense m'ont toujours laissé indifférent. Elle se retira, non sans me couler un regard prometteur ou menaçant, ou bien les deux ensemble. Mon ordonnance me joignit dans ma chambre et commença de déballer mon porte-manteau, cependant que je me mettais à mon aise. Il trouva mon linge en piteux état, comme après plusieurs semaines de campagne. Celui que j'avais sur moi ne valait pas mieux et ne répondait pas à l'extérieur de mon uniforme. Il entreprit de le raccommoder. A ce moment, l'on heurta. Je criai d'entrer, pensant voir un domestique de mon sexe : je vis Lotte. Au fait, c'est encore la scène de Chérubin si je suis toujours Fanfan. Je le suis. Du moins, je l'étais, mais en loques.

Je m'excusai. Lotte ne semblait point gênée : je ne voulus point me faire plus royaliste que le roi. Je ne suis pas étranger au sentiment de la pudeur; mais il est chez moi aussi momentané qu'il est vif. Lotte me protesta que son plus grand plaisir était de repriser les bas d'un homme sympathique.

— Vous y devez être plus habile que mon ordonnance, lui dis-je.

Aussitôt, je rendis la liberté à ce garçon, en lui recommandant d'aller faire belle jambe par la ville. Demeuré seul avec Lotte, je la considérai; elle me considérait de même; mais elle était assise, moi debout, elle cousait : je la regardais de haut en bas, elle, en dessous. Nous ne disions rien. « Voilà, pensai-je, encore un tableau de l'Allemagne : une femme vertueuse qui répare les hardes d'un officier à moitié nu. »

Après quelques minutes de silence, Lotte prit la parole, et me raconta l'histoire de ses amours que je ne lui demandais pas. Elle descendit jusque dans les détails. Je ne rapporterai pas ce récit, qui ressemble à la première partie du roman de M. Gœthe. Soudain, elle versa quel-

ques larmes et me demanda, comme la chose la plus naturelle du monde ou la plus indifférente, si je pensais ou non abuser de sa vertu.

J'ai toujours eu de la présence d'esprit : je lui répondis à propos qu'il était impossible de la voir sans former le dessein de la posséder, mais qu'il était impossible de la connaître sans y renoncer sur-le-champ. J'ajoutai qu'elle m'était sacrée trois fois, comme honnête femme, maîtresse d'un blessé, épouse d'un héros malheureux et prisonnier de mon empereur. Elle fut si charmée de ma réponse qu'elle voulut, pour me remercier, dit-elle, m'embrasser comme la sœur embrasse le frère. Je ne mets pas en doute la pureté de ses intentions, mais j'ai peine à croire qu'en Prusse ou ailleurs, les sœurs embrassent ordinairement leurs frères de cette façon-là. Que dirai-je? Elle cessa, dans l'instant même, de m'être sacrée trois fois et même une seule fois. Elle ne fit rien pour conserver ce caractère, et tout pour le perdre. Je la remerciai à mon tour avec effusion. Elle s'était remise à la besogne, et souriait d'un air assez malicieux.

— Maintenant, dit-elle, vous n'avez plus rien à me refuser.

Je faillis lui faire observer que c'était plutôt la réciproque ; mais je pris garde que les étrangers n'entendent pas toujours bien la plaisanterie française, et je me bornai à lui répondre que ses désirs seraient pour moi dorénavant des ordres, qu'au reste ils l'avaient toujours été.

— Trésor, me dit-elle, aimes-tu le vin ?

— Beaucoup, dis-je. Mais j'en consomme peu : je suis sobre.

Elle me repartit, avec une volubilité incroyable :

— N'exige pas le vin ! Je te supplie au nom de l'amour ! Je te supplie en versant des pleurs ! N'exige pas le vin, trésor : il est si cher ! Pense, un thaler la bouteille ! La bière en cruchon est presque meilleure, et on l'a pour rien !

Je fronçai le sourcil, et lui répétai que ses désirs étaient des ordres, que je boirais de la bière ou de l'eau, que j'avais connu bien d'autres privations. Je ne sais comment je fis pour me rhabiller en un tour de main. Je sortis brusquement. A vrai dire, j'étais outré.

Je le fus davantage, quand j'appris de mes camarades que toutes les bourgeoises de la ville avaient extorqué la même concession des militaires qu'elles logeaient, mais apparemment sans leur faire payer le même prix.

XIV

ZOSIA, LA BELLE POLONAISE

Une destinée trop flatteuse a voulu que je fusse deux fois le rival de Napoléon. La première de ces deux rivalités, en Égypte, ne fut point trop malheureuse, je regretterais que mes lecteurs l'eussent oublié. Adèle combla mes vœux, alors que ceux de Bonaparte la trouvaient rebelle ; et quand je la dus céder enfin au général, le sort ne me refusa point une aimable compensation. Il me gâta un peu moins la seconde fois. J'obtins la compensation, qui ne laissait pas d'être aimable ; mais je n'obtins pas davantage, et comme j'avais le cœur pris, je fus au total fort malheureux. Je veux tout dire dès

les premières lignes : j'ai pendant près de onze années chéri la comtesse Marie Walewska, non pas uniquement (qui ne m'est pas possible), mais éperdument. Les deux dates extrêmes sont le 1er janvier 1807, où je la vis à Bronie, et le 15 décembre 1817, jour de sa mort prématurée : elle avait épousé en 1816 le général comte Ornano.

Les détails de notre première rencontre ne sont pas inconnus des historiens ; mais j'observe qu'il n'est fait aucune mention de moi dans les divers mémoires publiés jusqu'à présent. Fanfan a passé inaperçu. On ne parle que de l'Empereur et du Grand-Maréchal Duroc, lequel joua en tout ceci un rôle bien scabreux. Peut-être ai-je le droit de dire tout net ce que je pense ; car c'est à moi-même qu'il y aurait lieu de reprocher la plupart des actes complaisants que l'Histoire attribue au Grand-Maréchal. Je n'en suis pas plus fier, mais j'ai des excuses : j'étais commandé de service, et je croyais, en me soumettant aveuglément à la discipline, avancer mes propres affaires.

L'Empereur venait de Pulstuck et se rendait

à Varsovie. Duroc était bien seul avec lui dans la berline ; mais je faisais partie de la faible escorte qui environnait Sa Majesté. L'on changea de chevaux à Bronie. Le Grand-Maréchal essayait en vain de se frayer un passage parmi le peuple, et de pénétrer dans la maison de poste. Ces braves gens acclamaient le libérateur de la Pologne. Je les fis ranger, en les poussant de part et d'autre le moins rudement que je pus : j'avais mis pied à terre par surcroît de précaution et d'humanité. Au moment que Duroc entrait dans le relais (je le dis pour spécifier que la chose n'est pas arrivée à lui, mais à moi), je sentis qu'une main saisissait la mienne et que ce n'était point celle d'un paysan ni d'un ouvrier. Je tournai la tête soudain, je vis deux femmes de la plus grande distinction. Il faut l'avouer : je n'en vis qu'une seule, et c'était presque une enfant. Elle semblait transportée d'enthousiasme, mais étonnée par la timidité. Elle rougissait. Ses yeux bleus étaient enflammés, et toutefois ils étaient tendres. Ses cheveux blonds... mais comment ai-je pu discerner et sa chevelure et ses yeux à travers le voile

noir qui l'enveloppait? Elle était vêtue avec une simplicité indigne d'elle et qui cependant ajoutait à son charme. Je ne veux point hasarder un portrait, assez connu : la trop modeste Walewska n'a pu défendre à tous les peintres d'en immortaliser le souvenir ; je n'ai point leur talent, et le trouble que j'éprouve encore aujourd'hui ferait hésiter mon pinceau.

Elle parlait avec une exaltation singulière, mais elle proférait des mots sans suite. Sa compagne... je dus alors lui prêter attention quelques instants : elle m'aurait paru plus belle, si la grâce, à mon sentiment comme à celui de La Fontaine, n'était « plus belle que la beauté » ; sa compagne donc m'expliqua qu'elles étaient venues toutes deux d'un château fort éloigné pour contempler les traits de Napoléon, que cette foule vulgaire les effrayait, qu'elles me suppliaient de les tirer de là, et de faire en sorte qu'elles pussent entrevoir leur idole. Je ne savais que répondre, j'étais interdit. Sur ces entrefaites, Duroc reparut. J'eus l'idée funeste de lui présenter les deux étrangères et de lui communiquer leur requête. Il offrit la main à

celle qui déjà était la maîtresse de mon cœur, et sur-le-champ la conduisit jusqu'à la voiture. Mon obscurité, mon grade m'obligeaient de demeurer à distance. Je souffrais mille morts. La phrase même du Grand-Maréchal ni la réplique de l'Empereur ne parvinrent pas à mon oreille; mais la craintive Polonaise s'écria si fort que je perçus quelques-uns de ses éclats : elle souhaitait la bienvenue au protecteur de sa patrie, et l'adjurait de restaurer enfin la Pologne.

L'autre, qui était restée près de moi, me parlait, et je ne l'entendais pas. Elle me regardait, et je détournais les yeux. Je sentis que je l'intéressais, j'en fus gêné. Je lui demandai, pour rompre le silence :

— Comment s'appelle votre amie?

Elle me repartit :

— Je m'appelle Zosia.

— Mais elle? dis-je, sans aucun ménagement de politesse.

— Elle est, me répondit-on, l'épouse du vieux comte Anastase Colonna de Walewice-Walewski.

Je vis de loin que Napoléon lui donnait des fleurs...

Le Grand-Maréchal avait repris place dans la berline. Je dus monter à cheval et joindre au galop. L'Empereur agitait son chapeau à la portière...

Je ne me pique pas d'être grand clerc en amour : je ne connais que la pratique et je déteste la pédanterie; mais il est vrai que, ce 1er janvier, je reçus du ciel pour étrenne le don de lire dans mon propre cœur et dans le cœur de plusieurs personnes. Les sentiments de l'Empereur et ceux même de Marie ne m'étaient pas cachés plus que les miens. Je venais d'avoir deux exemples du coup de foudre. Je ne dirai point trois, car Mme Walewska n'a jamais aimé Napoléon, encore qu'elle lui ait marqué une amitié extrêmement vive et un dévouement sublime. Elle fut, à rebours de la plupart des femmes, sauf peut-être dans le mariage, fidèle sans être amoureuse. Mais l'Empereur était amoureux comme un sous-lieutenant et je l'étais comme Chérubin. Cependant nous courions sur la route de Varsovie.

J'y arrivai au désespoir. « Marie, me disais-je, qui a fait tant de chemin pour voir une mi-

nute le restaurateur présumé de la Pologne, en fera un peu plus pour le venir retrouver ici et satisfaire plus à loisir son admiration ou sa curiosité. Ils se rencontreront dans les bals, dans les fêtes d'où je serai exclu. Elle est vertueuse, mais quelle vertu résisterait à Napoléon ? » J'errais par les rues de la ville, je cherchais Marie, je me fiais au hasard. Je ne me doutais pas que l'Empereur la cherchait aussi ou la faisait rechercher, mais en vain. J'avais même sur lui un avantage fort sensible : je savais le nom de notre divinité, il l'ignorait ! Cela est à ne pas croire, car la première question qu'il posait d'ordinaire aux femmes était relative à leur état civil et au nombre de leurs enfants ; mais à Bronie, dans son trouble, il avait oublié ce protocole. Il avait fait ensuite à ce propos, mais trop tard, une scène à Duroc dont l'oubli paraîtra moins inexcusable. Quand je l'appris, ma peine en fut soulagée : je ne comptais pas d'être jamais heureux ; mais j'étais préservé de la jalousie. Cette joie fut de courte durée.

La rencontre de Bronie avait fait jaser : on

n'ignorait, sauf moi, que le nom de l'héroïne. Cette aventure intéressait toute la noblesse polonaise, déjà persuadée que, si elle donnait une maîtresse à Napoléon, elle en obtiendrait le rétablissement du royaume. Le prince Joseph Poniatowski ne s'évertuait pas moins que la police impériale à dénicher la dame de la poste. Par une fatalité inouïe, j'étais logé (dans les combles) à la *Bacha*, qui est le palais Poniatowski. J'eus un beau matin la surprise de voir le prince en personne monter dans mon grenier. Après m'avoir salué avec bienveillance, il me dit :

— Commandant (tel était alors mon grade), si j'en crois la renommée, vous vous trouviez à Bronie le premier de l'an, lorsque Sa Majesté y rencontra une certaine dame.

— Mon prince, répondis-je, il est vrai.

— On assure même que vous vous êtes entretenu avec cette personne et que vous l'avez conduite par la main jusqu'à la voiture de l'Empereur.

— Ce n'est pas moi, dis-je, mon prince, mais M. le Grand-Maréchal à qui je l'avais confiée.

— N'importe : j'imagine que vous vous êtes

informé de son nom ? Veuillez me le faire connaître, il y va de l'intérêt le plus grave.

J'eus l'effronterie de répondre que je n'avais pas plus songé que l'Empereur à questionner la personne. Poniatowski sourit avec malice et n'insista point. Je me croyais quitte. Le surlendemain, on frappe, j'étais à ma toilette. Je crie d'entrer, et je vois cette Zosia qui chaperonnait Marie. J'avoue que, la voyant seule, je fus plus sensible à ses attraits et me reprochai de ne lui avoir pas d'abord rendu justice. Pour me le faire pardonner au cas qu'elle y eût pris garde là-bas, je lui témoignai une joie sincère. Je m'excusai en bons termes de me présenter devant elle si mal ou si peu vêtu.

— Mais j'ai pensé, dis-je, que c'était mon ordonnance qui entrait.

Elle me repartit fort librement, et même gaillardement, que je n'avais pas besoin d'attirer son attention sur ce qu'elle ne voyait que trop. En fallait-il davantage pour rompre la glace? J'osai lui demander des nouvelles de Mme Walewska, mais sur un ton d'indifférence.

— Vous lui pouvez rendre, me dit Zosia, un

service éminent, et par la même occasion à notre infortuné pays.

— Ah ! fis-je, madame, je suis un bien petit personnage, et je n'ai point la prétention de restaurer la Pologne.

— Vous y pourriez, me dit-elle, contribuer selon vos moyens, et il n'est pas une Polonaise qui ne vous en fût reconnaissante.

— Mon Dieu ! dis-je, madame, elles sont charmantes, mais je ne les désire point toutes : je n'y suffirais pas. Je n'en désire qu'une seule.

— On vous entend, me répondit Zosia.

Elle ne m'entendait point du tout. Je ne ris point de ce quiproquo, il me parut plus triste que plaisant. Après un silence embarrassé, je demandai à Zosia quel était ce service éminent que je pouvais rendre à Marie.

— C'est, me dit-elle (avec une hypocrisie dont je ne jugeai que par la suite), c'est de ne révéler à âme qui vive...

La porte s'ouvrit comme à point nommé, et je vis encore paraître Poniatowski ! La Zosia feignit un grand trouble et s'écria :

— Par lui, par lui surtout, ne vous laissez

pas arracher notre secret! Ne lui dites pas mon nom, ne lui dites pas le nom de ma compagne!

Elle tomba en faiblesse devant le prince, tout comme Esther devant Assuérus. Poniatowski la releva comme Assuérus et lui demanda fort doucement, mais avec une autorité souveraine :

— Qui est donc cette compagne mystérieuse?

Elle répondit d'une voix faible :

— Marie Walewska.

Elle s'enfuit aussitôt. Le prince, qui avait un air de triomphe, me fit une inclination et se retira. Je demeurai seul; je ne comprenais rien à cette comédie, j'en étais dupe.

Je ne sus rien non plus de toute l'intrigue qui suivit. J'eus seulement le cruel bonheur d'entrevoir la comtesse à un bal de la *Bacha*, où Poniatowski daigna me convier. Il est heureux que le feu de mes regards ait échappé à Napoléon; car Louis de Périgord et Bertrand, qui s'étaient permis de faire leur cour à l'innocente favorite, furent expédiés le soir même, l'un au 6e corps sur la Passarge, et l'autre au quartier

général de Jérôme devant Breslau. Mais je l'avais bien dit à Zosia : j'étais un trop petit personnage...

Quelques jours plus tard, je suis mandé au Grand-Palais environ minuit. On m'affuble d'un long manteau couleur de muraille, et l'on me fait changer ma coiffure d'uniforme pour un chapeau rond. On me pousse dans une voiture. J'y trouve Zosia. Je la somme de me faire connaître ce qu'on attend de nous.

— Je n'ai pas, me dit-elle, la force de vous répondre, je suis accablée.

Je la presse, je lui fais violence, mais déjà les chevaux s'arrêtent, et l'accablement de Zosia ne l'empêche pas de se jeter hors de la voiture.

— Tenez la portière, me dit-elle, et baissez le marchepied. Je reviens.

J'obéis, quelques instants se passent, et je vois Zosia, je vois une autre femme, égarée, tremblante. Je la reconnais à travers ses voiles. Je lui aide à monter dans la voiture, je prends place vis-à-vis d'elle. C'est moi qui conduis la victime au sacrifice et cette victime est celle que j'aime ! Moments affreux ! Rien ne m'est

épargné. Nous retournons au Grand-Palais. C'est moi qui lui fais gravir l'escalier des appartements. J'ouvre une porte : le maître du monde est derrière la porte, et je manque de le heurter. Il attire à lui celle que je voudrais lui disputer, il me l'arrache. Je suis seul encore, dans un boudoir mal éclairé ; non pas seul : voici, près de moi, Zosia ; mais je ne la reconnais point, je l'appelle Marie ! Elle profite de mon délire. Elle me caresse et je lui rends ses baisers ! Soudain, nous entendons des éclats de voix dans la pièce voisine. Napoléon ordonne et il n'est point obéi. C'est, à côté, une terrible scène. Je ne distingue pas les mots, les cris me percent le cœur. Je tremble de tous mes membres, moi qui n'ai jamais tremblé dans les combats. Mais quel champ de bataille que celui-ci ! Un dernier cri déchire le silence nocturne, puis c'est un silence plus effroyable encore. J'ai su depuis que Marie était tombée en syncope et que Napoléon cette fois l'avait respectée; mais j'avais moi-même presque perdu le sentiment. Quand je revins à moi, Zosia essuyait mon front baigné de sueur, mes yeux baignés de

larmes. Je ne sais quelle rage me jeta entre ses bras...

La porte se rouvrit brusquement. J'entendis la voix de Napoléon crier :

— L'officier ? Où est l'officier de service ?

Je me présentai sans mot dire. Il remit entre mes mains la malheureuse Walewska, je dus ramener à leurs logis les deux femmes avec le même mystère et la même cérémonie.

Je manquerais à un devoir sacré, si je ne témoignais ici que la Zosia fit de son mieux pour me rendre cher le souvenir de cette nuit tragique. Durant tout mon séjour à Varsovie, elle me prodigua les trésors d'une tendresse que je ne méconnaissais plus. Elle vint à Paris, lorsque l'Empereur y appela Mme Walewska et le jeune comte Alexandre. Je la retrouvai avec plaisir et je fus admis grâce à elle dans la familiarité de la comtesse ; mais elle obtint de moi le serment que je ne ferais jamais l'aveu d'une passion contrariée. Moins jaloux que Napoléon, je souffris sans impatience que Marie épousât Ornano en 1816. J'avais dès longtemps renoncé à tout espoir, je ne souhaitais que son

bonheur. Il dura peu. Lorsque cette femme charmante et modeste fut condamnée par les médecins, ce fut Zosia qui me vint avertir, et nous allâmes ensemble rue de la Victoire lui dire un éternel adieu.

XV

CARMEN! LA BELLE ESPAGNOLE

Je n'ai pas, sans doute, beaucoup d'esprit; mais j'ai l'esprit clair, et j'ai le goût comme l'esprit. De mon temps... — l'on va penser que j'en fais bien souvent l'éloge, pour un Chérubin demeuré tel jusqu'à l'impénitence finale : parbleu! c'est qu'à rebours de moi, qui ne change point, tout change, et je me trouve aujourd'hui moins agréablement encadré. De mon temps donc, les boiseries étaient peintes de gris-de-perle, au pis aller gris-de-souris, les rideaux affectaient des nuances tendres ou vives, et les habits, même d'homme, soutenaient la comparaison des tentures; j'aime les couleurs

gaies : je les préfère aux draperies d'enterrement.

Je me connais aux romans : j'en ai vécu, sinon écrit, un assez grand nombre. Je ne déteste point les aventures qui font pleurer, car il est de bien douces larmes; mais j'ai en aversion les histoires à dormir debout. Je fus toujours rebelle au romantisme : je pense l'avoir déjà dit. Je n'ai pas dissimulé qu'en Égypte, Adèle ne laissa point de me fâcher par une sorte de disparate que j'apercevais entre l'extrême naïveté de ses caresses et la pompe de son langage passionné. Toute invraisemblance me choque, encore que je souscrive à l'adage de Despréaux. Les histoires de brigands, ni même de voleurs, ne m'amusent point, sauf une que M. de Voltaire avait contée à mon aïeul, et qui tient en une demi-ligne : « *Il était un grand financier.* »

Enfin, je répugne à tout ce qui sent le mystère. J'ai la foi du charbonnier pour deux et deux sont quatre, mais je diffère de lui pour la superstition. Je n'imagine pas qu'un mortel puisse pénétrer l'avenir, et je n'ai de ma vie

consulté *Mlle Lenormand.* Je ne fais aucun état des « avertissements du ciel » et autres présages. J'y ai d'autant plus de mérite que je ne connais pas d'exemple que mes pressentiments ne se soient vérifiés. J'enrage, car je suis un étrange prophète, qui ne croit pas à son art et veut être démenti, comme Martine veut être battue. Mais le sort me taquine.

J'ai rarement fait mon porte-manteau sans pronostiquer ce que me réservait le voyage ou la campagne que j'étais sur le point d'entreprendre. Ce n'est pas ordinairement les malheurs que je vois venir de loin. La première fois que je partis sans allégresse fut en 1808, lorsque Napoléon nous emmena faire la guerre par delà les Pyrénées et installer son frère Joseph sur le trône d'Espagne. Vaine besogne, et qui devait être funeste à nos armes, à l'Empire! Mais je ne le savais pas d'avance, et je me demande de quoi je me pouvais bien méfier. Je n'avais point de raisons d'être prévenu contre l'Espagne, et j'en trouvais au moins une de l'être en sa faveur : ne fut-elle point la patrie du page à qui l'on a toujours dit que je ressemble, et la

mienne, après la France, par procuration? J'aurais dû brûler de connaître cette seconde patrie : j'étais de glace. Je ne ressentais ni curiosité, ni ardeur militaire; il semblait que je fusse blasé, et de la guerre et de l'amour.

Certes, j'avais trop couru le monde pour juger de ses aspects et de ses climats divers avec la même innocence que les pékins qui n'ont jamais quitté le coin de leur feu. Ils présument que, dans les pays méridionaux d'outremonts, l'azur est toujours limpide, le soleil ardent et la lune exactement pleine. Je savais déjà en 1808 qu'il n'est point de paradis sur terre, mais je savais aussi par expérience que l'Italie est bien près d'en être un, et sur la foi des cartes, j'aurais eu lieu de croire que l'Espagne lui fît pendant. D'où vient que je ne le croyais pas?

Ce n'était pas que je prêtasse l'oreille aux propos de quelques grognards qui avaient déjà poussé une pointe en ce pays et en faisaient de tristes rapports. Ils assuraient que, faute des cigognes qui errent par les rues, les villes seraient infestées de lézards et de serpents;

que le vin de Malaga coûte trois sous la bouteille, mais que les soldats ne peuvent achever leur ration, tant il est fort : ceux qui en abusent tombent morts-ivres, et, au bout de huit jours, il faut leur tenir la cuiller, vu que leurs mains sont agitées d'un tremblement; qu'enfin les Espagnols prennent les poux à pincée et les jettent à terre en disant : « Celui qui t'a créé, qu'il te nourrisse! » Ces sales bêtes (je parle des poux), à force de remuer la paille dans les paillasses, épargnent aux hommes la peine de faire leur lit. Mais je ne crains pas les poux, étant fort soigneux de ma personne; encore moins le vin : j'ai déjà dit que je ne m'enivre que d'eau pure; ni le fléau des serpents et des lézards, puisqu'il paraît que les cigognes nous en délivrent.

J'avoue cependant que je fus marri d'observer dès les premières étapes que les descriptions de mes grognards répondaient un peu trop à la réalité. Je n'aimais guère non plus une certaine âpreté du paysage, l'aridité du sol, et la rigueur de la température qui passait toutes mes craintes. Ces inconvénients sont peu de chose, mais le

fanatisme des Espagnols et, le dirai-je? leurs mœurs me donnèrent bientôt d'autres sujets d'inquiétude. Je fus logé, à Irun, chez une dame âgée. Elle m'inspira d'abord ce sentiment mêlé de respect et de tristesse que nous vouons, dans l'armée, aux indisponibles, comme nous disons en notre langage; mais je n'aimai guère qu'elle parût effrayée à mon aspect, et je lui dis que je ne croyais pas être à faire peur.

— J'ai peur des militaires, me répondit-elle.

Je lui repartis que ceux de France n'ont jamais fait que du bien aux jeunes femmes et peu de mal aux autres. Elle me dit qu'elle était Française et réfugiée : je ne jugeai donc point des Espagnoles d'après ce modèle; mais elle me conta, et avec force détails, qu'elle avait sacrifié sa pudeur à Robespierre moins de quinze années auparavant, pour sauver les jours de son époux, et que l'Incorruptible ne l'en avait pas moins rendue veuve dès le lendemain matin. Voilà ce que j'appelais plus haut une histoire à dormir debout.

A Vittoria (jolie ville), j'eus le bonheur de rendre service à deux prêtres émigrés, et le

malheur d'être baisé par eux sur les deux joues. Je ne pris contact avec les indigènes qu'à Burgos, et je n'eus pas à me louer d'eux, comme on va voir. J'étais dans l'église à midi. J'admirai le spectacle de l'horloge, qui, après le carillon, s'ouvre à deux battants et livre passage à tout un défilé de personnages mythologiques. Je fus ensuite inspecter mes grenadiers : ils avaient attaché leurs chevaux sous les arceaux du vestibule qui est à gauche de l'édifice, et ils faisaient tranquillement le pansage. Un petit garçon, de onze à douze ans, se présente; il propose à l'un de ces hommes de lui montrer le clocher. L'homme le suit, sans méfiance, et ne revient pas. Le petit garçon reparaît, entraîne un autre grenadier, qui ne revient pas davantage. De loin, j'avais observé ce manège. Je prends avec moi une escouade, nous grimpons à notre tour. Nous forçons une porte, et nous trouvons nos camarades baignés dans leur sang, parmi des moines infâmes qui venaient de leur couper la tête. Il va de soi que les moines et le gamin furent incontinent précipités par la fenêtre; mais cette exécution ne me soulagea point, et le

souvenir de cet épisode, outre qu'il est horrible, acheva de m'indisposer contre l'Espagne.

Je devais cependant voir pis encore à Valladolid, où nous fûmes logés dans les couvents. Je n'ai aucune inclination au sacrilège, et j'étais bien résolu de respecter les saintes femmes qui peuplent ordinairement ces asiles; mais j'ai appris qu'elles y hébergeaient toutes les jeunes filles de bonne race jusqu'à l'âge d'être mariées, et je ne me jurai point de traiter avec autant de scrupule celles qui n'avaient pas prononcé de vœux. Il n'en fut ni plus ni moins, car nous trouvâmes la place parfaitement nette et toute la volière effarouchée.

Mes grenadiers, persuadés que les nonnes ont pratiqué des cachettes dans le jardin, en fouillent le sol au moyen de leurs baguettes de fusil, et ils découvrent à chaque pas des cadavres d'enfants nouveau-nés. « Ah! m'écriai-je, saisi d'horreur, de quelle sinistre façon ce peuple entend-il l'amour? » Je n'échappai point mon sort, qui était de l'apprendre bientôt à mes dépens.

En dépit de mes appréhensions, je brûlais de

presser contre mon sein une de ces créatures perfides que nous avons bien raison de maudire, mais dont nous ne saurions nous passer sans tomber dans la mélancolie. Je m'étais tenu sur la réserve, par force, depuis mon départ de Paris; sauf à Bordeaux et à Bayonne, mais ce n'est pas la peine d'en parler. Je me laissai, en cette même ville de Valladolid, entraîner dans une maison de danses. Je vis *Carmen* exécuter les pas voluptueux de la *jota* et du *fandango* : je n'y résistai point. J'ai connu des filles de toutes les couleurs et un grand nombre de fort jolies, mais point de si brusquement séduisantes. Elle provoquait une sorte d'ivresse comparable à celle du vin de Malaga, et cette ivresse était soudaine. Elle inspirait un désir qui allait du premier coup jusqu'au paroxysme, et l'on ne pouvait concevoir qu'elle n'y satisfît point dans les cinq minutes. Ce fut justement ce qui arriva.

La souplesse de ses mouvements me rappelait les *balladères* orientales, mais elle avait plus de grâce. J'aurais tenu, et je tins en effet bientôt sa taille entre mes dix doigts. Sa gorge, si

j'ose hasarder cette comparaison, était épanouie comme un bouquet : elle ne la cachait point, ni ses jambes. Quand elle passait devant moi, elle agitait ses jupes dont l'ampleur semblait incroyable, et j'étais en proie au délire, comme si elle m'eût fait respirer un philtre. Son teint, d'une pâleur mate, était cependant fort échauffé, et ses yeux, d'un noir de jais, lançaient des éclairs. Je voulus lui faire remettre un billet : elle ne m'en donna point la peine ni le loisir, et elle me jeta une fleur pourpre qu'elle avait à l'oreille. Je sus comprendre que c'était comme en Turquie jeter le mouchoir, mais que les Espagnoles en prennent l'initiative.

Elle quitta le tréteau, je la suivis. Elle me conduisit à un galetas où l'on montait par une échelle, comme chez le citoyen Pascaud, lors de mes débuts. Je la remerciai fort de ne se point faire prier.

— Tu me plais ce soir, me dit-elle, qui sait si tu me plairas demain?

— Parbleu! dis-je, point de lendemain, c'était la devise de M. le chevalier de Charlieu, et c'est la mienne.

« Voilà, pensais-je, une fille qui entend l'amour précisément comme moi. Qu'avais-je donc imaginé des Espagnoles? »

Les préliminaires de la conversation ne traînèrent point, et je me persuadai de plus en plus que Carmen entendait l'amour comme moi. Elle y mettait seulement une ardeur plus sombre et plus sauvage. Ah! Dieu! ce n'était point du sang qui coulait dans les veines de cette femme, c'était du vif-argent, c'était du feu!

Je déchantai bien vite et pas plus tard que le lendemain. J'étais encore, malgré ma devise, fort amoureux, et j'avais hâte de revoir ma maîtresse. J'eus l'imprudence de l'aller voir en plein jour. Elle me plut, mais moins qu'aux lumières, et elle me fit un accueil glacial.

— Quoi? lui dis-je en riant. Est-ce pour n'en avoir pas le démenti? Tu m'as trouvé hier à ton goût, tu sembles aujourd'hui ne plus me connaître...

Elle fronça le sourcil.

— Il est certain, me dit-elle, que tu ne viens pas à propos. Je ne t'attendais pas. La surprise pouvait me rendre folle de joie ou

me laisser indifférente. C'était un coup de dé...

Elle ajouta cent choses étranges : que l'amour est un oiseau volage, un enfant rebelle, un fils de bohème, je ne sais quoi encore; qu'elle aimait qui ne l'aimait point, et réciproquement. Je lui repartis, avec un peu trop de vivacité, qu'elle avait l'esprit de contradiction, et que l'amour n'est rien de ce qu'elle prétendait, mais un divertissement, dont il ne faut surtout point faire une corvée. Cette réponse ne parut pas lui plaire; mais son tempérament et, dans une certaine mesure, le mien, nous aidèrent encore à tourner les difficultés de la conversation. Je fus heureux comme la veille, un peu moins que la veille, et je recommençai de croire que Carmen n'entendait pas l'amour de même que moi.

Les épreuves des jours suivants ne firent que me confirmer dans cette opinion. Carmen avait un véritable génie pour embrouiller les choses les plus simples et rendre le plaisir fâcheux. Je n'oserais alléguer ici tous les traits de sa perversité : mon lecteur pourrait croire que je me moque de lui. Il suffisait que je fusse d'une humeur pour qu'elle fût de l'humeur contraire

Supposé que je sois le vent, elle était la girouette, et si je soufflais du Nord, elle indiquait le Midi. Elle se dérobait à mes caresses, ou me comblait des siennes, dès que je ne l'en sollicitais plus. Je lui demeurai fidèle comme aux autres, car je le suis chaque fois : elle entreprit aussitôt de me rendre jaloux, et le pis est qu'elle y faillit réussir. Elle rappela un *toréador* qu'elle avait quitté pour moi, et me dit ensuite qu'elle le quitterait si je consentais de déserter et de la suivre dans la sierra. Cette proposition absurde me dessilla les yeux. Je l'engageai à faire le bonheur du toréador et à me laisser faire mon devoir; puis je formai de nouveaux liens avec la maîtresse d'un de mes camarades, qui était blonde et Française.

Dès que j'eus planté là Carmen, elle ne me laissa plus un moment de repos. Je ne pouvais plus fréquenter les lieux publics : je l'y retrouvais toujours à point nommé. Elle invectivait contre moi à tue-tête, — il est vrai, en espagnol : je n'y gagnais rien, car les injures étaient, selon l'usage, les premiers mots de cette langue que nous avions tous appris. J'en étais quitte

pour me tenir enfermé avec ma nouvelle conquête; mais *Agathe* (tel était son nom) m'avait bien déçu. Le climat du pays l'avait gâtée, elle n'était guère moins Espagnole que Carmen, et toutes deux, bien qu'elles ne se connussent pas, semblaient s'être donné le mot pour me casser la tête. Nous courions à une catastrophe : je la pressentis et ne sus point l'éviter.

Carmen apprit je ne sais comment le nom de sa rivale, et celui de l'autre amant de sa rivale : elle me dénonça au capitaine P... (c'était lui). Le même jour, j'ai la sottise de me rendre à une course de taureaux. Je rencontre Carmen devant la « place ». Elle m'aborde, me supplie, je la repousse. Au cours de la discussion, le toréador survient, et sans cérémonie plonge son couteau dans le sein de cette fille ennuyeuse, mais belle et infortunée. J'aurais pu être accusé de ce meurtre, je m'esquive, non sans avoir dit à cette dépouille sanglante un dernier adieu.

J'avais vu le capitaine P... entrer dans la place des taureaux. « Agathe est libre », pensai-je, et pour me remettre de ces émotions, je fus chez elle. A ma vue, elle pâlit.

— Fuyez! dit-elle. Nous sommes dénoncés. Le capitaine a fait mine d'aller à la course, mais il peut revenir. Il nous tuerait!

Il revient dans l'instant même, Agathe me pousse au fond d'une armoire pleine de nippes, qu'elle referme. Un meurtre et une armoire le même jour, c'en était trop : je rappelle que je répugne au romanesque. Je suffoquais, mais j'entendais parfaitement bien, et même je voyais par le trou de la serrure. Ce fut une scène épouvantable. Le capitaine allait et venait comme un furieux. Il sacrait. Il accablait la malheureuse Agathe d'outrages que je ne pouvais écouter de sang-froid. Je ne sais comment je fis pour me maîtriser si longtemps, mais je craignais de la perdre si je me montrais pour la défendre. Il perdit le sentiment de la dignité jusqu'à la rouer de coups.

Soudain, il la saisit à la gorge. Elle jette un cri plaintif, elle tombe. Je brise la porte d'un coup de poing, je me précipite à mon tour sur le capitaine, et, aveuglé par l'indignation, je lui passe mon sabre au travers du corps.

XVI

LE MARIAGE DE CHÉRUBIN

J'espère que la naïveté de ces récits est évidente, et que mes lecteurs ne m'accusent ni de me faire valoir ni de broder ; mais je veux prévenir une question que je sens qui va leur venir aux lèvres, et que leur doit suggérer en effet la dédicace de cet ouvrage. Je l'écris à l'intention *de mon arrière-petit-fils quand il aura quinze ans.* « Fanfan, me dira quelque raisonneur, si vous n'aviez connu que des Manon et des Sylvie, des Thérésia et des Irène, une Lotte, une Zosia, une Carmen, deux Marika et trois comtesses, vous n'auriez point apparemment fondé une famille et compté les enfants de vos enfants

jusqu'à la troisième génération. Avouez-le, Chérubin, vous avez fait comme les autres : vous avez fait une fin. »

Ah! Dieu! je prie que l'on m'épargne cette façon de parler! Elle n'est pas seulement cavalière, mais injurieuse, et dégoûterait les jeunes personnes qui aspirent à un doux lien. Supposé que la plupart des maris soient si las et si fripés qu'on ait droit de dire qu'ils détellent quand ils prennent ce parti extrême, je n'ai point mérité qu'on dît pareille chose de moi : je le proteste solennellement. L'aventure de mon mariage ne jure point avec mes autres fortunes d'amour, et bien que j'eusse alors la quarantaine sonnée, ce fut encore le mariage de Chérubin.

Toutefois, j'y pense, moyennant que l'on veuille bien n'entendre pas ce mot « fin » dans un trop vilain sens, j'accorderai que je fis une fin en épousant Laure, une fin charmante, mais une fin. Je ne me sentais pas moins capable d'amour, puisque je rêvais au contraire de fixer mon cœur à jamais, et de renoncer l'impertinente devise de M. Vivant Denon ou du cheva-

lier de Charlieu. Je n'étais point las d'aimer, mais de certaines façons d'aimer. Il est presque fatal que les passions illégitimes nous mènent aux catastrophes, et l'on a beau haïr la tragédie, on n'y saurait échapper. Le lecteur en a vu l'exemple dans le chapitre précédent, où je perçai de mon sabre un officier que j'estimais, après avoir vu poignarder une maîtresse dont j'avais par-dessus les yeux. Rien n'est moins de mon tempérament que ces histoires-là, et ce n'est pas sans dessein que je fais immédiatement suivre le chapitre de mes noces : je veux qu'on touche du doigt le lien de ces deux épisodes. Je puis dire que je fus candidat au mariage du jour où je reçus Carmen mourante sur mon sein et où j'eus le malheur, quelques instants plus tard, de tuer mon brave camarade.

Oserai-je aborder un sujet plus délicat ? La plus belle fille, dit-on, ne peut donner que ce qu'elle a ; d'où j'infère qu'elle ne saurait donner ce qu'elle n'a plus. Je ne veux point médire de mes maîtresses, mais il faut bien avouer que si, par un privilège sans exemple, je fis ou je refis mes débuts avec chacune d'elles, aucune, à

proprement parler, ne fit ses débuts avec moi. Je ne l'ai pu croire que de Manon ; et encore, je l'ai cru, mais je n'en étais pas bien sûr. Je ne reproche pas à toutes les autres de ne m'avoir pas attendu ; mais je ne suis pas sur ce point d'aussi bonne composition que Jean-Jacques Rousseau, qui rit au nez de Thérèse quand elle lui déclara loyalement qu'elle ne lui apportait pas en dot une vertu de la première fraicheur. Il répondit :

— Je n'y comptais guère. A Paris ! Qu'importe cela ?

Voilà bien un mot de provincial ! Je suis Parisien et je pense que cela importe, à Paris ou ailleurs. La rareté même en fait le prix.

J'aurais donné à mes lecteurs une bien fausse idée de mon caractère s'ils m'imaginaient effronté comme un page, sous prétexte que je ne suis jamais sorti de page. Effronté comme un page ! La sotte expression ! Un page est timide. Je l'étais. Chérubin — puisque je lui ressemble — est tendre et sensuel, mais réservé. — Ah ! je me reconnais ! — Il a de la candeur, je n'ose dire de la pudeur : je craindrais que

l'on ne sourît; mais je vous confierai tout bas que je n'ai jamais alarmé la pudeur de mes maîtresses et qu'elles n'ont pas souvent répondu à la mienne. N'est-il pas naturel, que dis-je? nécessaire, que Chérubin jeune, pur et toujours novice, souhaite des amours assorties et gémisse en secret de ne les point rencontrer? Pour le faire court, sa destinée véritable est le mariage. Voilà ce que j'appellerais « le paradoxe de Chérubin ». Je veux pousser le paradoxe jusqu'à ses dernières conséquences, et j'ajoute que, si homme au monde doit épouser sage une fille sage, c'est bien lui; mais je retourne le proverbe, qui se retourne ici contre moi, et je confesse humblement que le plus beau garçon du monde ne peut donner que ce qu'il a.

Je me suis étendu sur les préliminaires un peu plus que je n'ai accoutumé : c'est que l'histoire de mon mariage est tout unie et ne prête pas aux développements. Elle n'est pas romanesque : je ne voulais point qu'elle le fût, je n'aurais pas cru me marier tout de bon. Mais je connais mon cœur : je savais bien que, si

l'on me présentait selon les usages une jeune personne qui me convînt à tous égards, je n'aurais pas plus de peine à en tomber amoureux que si le hasard seul l'eût mise sur mon chemin ; je savais que je me ferais aimer d'elle, que nous serions fort heureux et que nous aurions beaucoup d'enfants. Les notaires et la Providence peuvent également ménager des coups de foudre. Je ne conçois pas la distinction que l'on fait entre les mariages de convenance et les mariages d'inclination. Il n'y a pas si grande différence de la convenance à l'idéal. Les romantiques se plaignent de la difficulté de rencontrer une âme sœur : pourquoi médire des officiers ministériels qui aident bien souvent les âmes sœurs à se deviner et à se réunir ?

Je procédai rigoureusement par ordre : avant de soulever la question de personne, je commençai par déterminer ces convenances. Je peux dire que je me suis marié *a priori*. J'allai ensuite (comme je viens de le faire pressentir) rendre visite au notaire de ma famille, qui était, comme notaire, ce que je pouvais désirer de mieux. Il répondait parfaitement à l'idée

que je me faisais alors et que je me fais toujours d'un notaire. Il l'était de la tête aux pieds, et plus peut-être que cela n'est permis même à ceux de sa profession. Physiquement il avait, en 1820, une figure et un costume de 1815 : ce rien de suranné est indispensable. Au moral, après trente ans d'exercice et une pratique des secrets de famille qui doit être fort instructive, il avait tout oublié, mais il n'avait rien appris. Il n'avait aucune expérience de la vie, et ne s'était pas aperçu, entre autres, de la révolution française. Son ignorance du cœur humain n'avait d'égale que son ignorance des affaires; mais il s'entendait merveilleusement à la rédaction des actes. Il était régulier dans sa conduite, léger en ses propos, et n'avait étudié le latin qu'à l'âge où il sied qu'un notaire lise ou traduise Horace. — Où ai-je la tête de crayonner le portrait de mon notaire? J'aurais mieux fait de dire son nom, qui était maître Pluche.

J'ai coutume d'aller droit au fait. Je lui annonçai donc, sans précautions oratoires, que j'avais dessein de me marier.

— Il est temps, me répondit cet imbécile.

On ne m'a jamais pris sans vert : je lui repartis qu'en effet, je pense que l'on se doit marier à la fleur de l'âge.

— Quel âge avez-vous donc ? me demanda Me Pluche.

— A peine quarante ans, lui dis-je.

Il me protesta qu'on ne l'aurait point cru, je le priai de faire trêve aux compliments et de me dire s'il avait dans sa clientèle une fille à marier qui me pût aller comme un gant.

— Une fille un peu mûre ? dit-il.

— Oui, dis-je, dans les quinze ou seize ans.

— J'ai votre affaire ! s'écria ce brave homme. Mlle Laure de Valenglars, cent mille écus de dot (qui étaient, en ce temps-là, une somme) ; elle touche du piano, peint des boîtes, et elle n'est pas mal ; mais le père est une ganache, et la mère est une belle-mère.

— Voilà, dis-je, en raccourci, le tableau d'une famille bourgeoise. C'est justement ce que je souhaite. Moi-même, je n'ai pas le sou, mais point de dettes criardes ; j'ai des mœurs ; je suis colonel en retraite et baron.

— On ne prêtera, me dit-il, attention qu'à

votre grade, et surtout à votre titre. Mais avez-vous de la religion ?

— J'en ai, dis-je, autant qu'il en faut avoir. J'estime qu'un homme doit croire à son lit de mort, et une femme, toute sa vie. Je n'accompagnerai pas la mienne à la messe, mais je viendrai la chercher à la sortie.

— Vous pensez bien ! me dit avec attendrissement ce modèle des notaires. M. et Mme de Valenglars auraient tort de vous refuser leur fille, et je présume que c'est une affaire conclue.

La présentation fut arrangée pour le mercredi suivant, au musée. Je feignis de m'y promener par hasard avec Me Pluche, comme si l'on pouvait se promener par hasard avec son notaire. Nous nous heurtâmes aux Valenglars devant la Melpomène. Ils poussèrent des cris de surprise, auxquels nous répondîmes par d'autres cris. Je n'avais d'yeux que pour Laure, qui me parut divine : je ne trouvais à redire qu'à sa toilette, et je pensais déjà que je l'attiferais autrement lorsque j'en serais le maître ; ce qui me certifiait que je le serais bientôt, c'est la haine que m'avait inspirée en coup de foudre

Mme de Valenglars, ma future belle-mère. Elle portait un bonnet sous son chapeau ! Je n'aurais pas cru me marier tout de bon si je n'eusse détesté ma belle-mère. Je ne lui reprochais que d'être la caricature de sa fille. Autrement, elle répondait à mon idée de la belle-mère aussi parfaitement que Me Pluche répondait à mon idée du tabellion. Je liai vite conversation avec les parents. Laure ne me dit pas six mots, sauf (en me montrant la Melpomène du doigt) :

— Quel est cet homme ?

Mme de Valenglars me lança un regard de défi, qui signifiait, ou je n'y entends rien : « L'ai-je bien élevée ? Elle n'a aucun soupçon de la différence des sexes. »

Je répondis de même, à la muette, usant de l'argot du régiment :

« Parbleu ! je suis là pour un coup ! »

Mais je n'étais point si gaillard que cette réplique le pourrait faire supposer. Je ne sais pourquoi je m'allai fourrer dans la tête que les Valenglars ne voudraient point d'un gendre tel que moi, et que leur fille aurait beau prendre mon parti, ils feraient sourde oreille à ses sup-

plications. Je rentrai chez moi désespéré. Je rêvai de Laure toute la nuit. Au matin, je reçus une lettre mystérieuse de Me Pluche, qui me mit la mort dans l'âme. Il me priait de passer à son étude. Je doutai d'y aller. J'y allai enfin, et il me dit qu'il avait tenu à m'annoncer de sa bouche, non par écrit, que j'avais plu à tout le monde. Il me suffisait d'avoir plu à Laure. Je rougis d'avouer que je sautai au cou de Me Pluche et le baisai sur les deux joues.

— Je bénis le ciel (s'écria-t-il) d'avoir pu contribuer à votre bonheur et à celui de ces dignes gens. Ils demeurent rue Saint-Honoré, tel numéro, entre la rue Royale et celle Saint-Florentin. Vous leur rendrez une visite après-demain samedi. Vous serez invité à dîner avec les oncles et tantes le dimanche. Après dîner, vous solliciterez M. de Valenglars d'un entretien. Vous lui confesserez que vous n'avez pu voir sa fille sans tomber amoureux d'elle. Il vous répondra que vous l'honorez, mais qu'il n'est pas un père barbare. Pressez-le un peu : il passera dans la pièce voisine, où sa fille lui confessera qu'elle veut vous épouser ou entrer au couvent,

et il reviendra vous dire : « Mon gendre, touchez là. » Mme de Valenglars vous embrassera peut-être.

— Cela, dis-je, est-il nécessaire ?

Me Pluche ajouta que nous serions mariés deux mois plus tard en l'église de l'Assomption.

Bien que tout fût réglé d'avance, comme on voit, je doutais encore de mon bonheur, et j'étais presque hors de moi d'émotion. Le dîner des oncles et tantes m'ennuya fort ; mais quand M. de Valenglars me dit : « Touchez là mon gendre », je faillis perdre le sentiment. Il eut la bonté de me taper dans les mains, et je l'entendis qui disait à son épouse : « Voilà un homme qui aime vraiment notre Laure, ou je ne m'y connais pas. » Je reçus l'autorisation de témoigner à ma fiancée, par le baiser le plus chaste, la passion qu'elle m'inspirait. Qu'ai-je besoin de raconter par le menu les épisodes qui suivirent ? Ils furent classiques à la rigueur, et le premier venu les pourrait écrire, en quelque sorte, les yeux fermés. Enfin le grand jour arriva ; les chants, les parfums de l'autel, les soupirs d'une mère éplorée, les félicitations,

peut-être perfides, de la famille, tout m'enivrait ; je me croyais au septième ciel… et je me disais, non sans malice, qu'en ce cas il y en a un huitième où j'atteindrais tout à l'heure.

Me voici au point délicat. Un de mes anciens compagnons d'armes, obéissant à l'usage vulgaire et détestable d'égayer les noces par la gravelure des propos, me demanda, avec un gros rire, si j'avais des principes, ou bien si je comptais de traiter mon épouse tout de même qu'une maîtresse. Je répète que je n'ai jamais manqué de repartie : je fus assez content de ce que je lui servis en guise de réplique. Je lui dis que je savais bien que c'est un cas de conscience que l'on pose aux jeunes mariés, mais que je me demandais qui avait pu l'inventer et quel goujat ; que je ne connaissais quant à moi qu'une seule façon d'aimer, ensemble conforme au vœu de la nature et à la loi des mœurs, qui me paraissait également bonne pour les maîtresses et pour les épouses.

Après l'avoir dit, je n'en voulus pas avoir le démenti, et voici ce que j'imaginai.

Je supportai, sans trop marquer d'impatience,

les dernières cérémonies de famille bien qu'elles m'ennuyassent fort, le *déjeuner dînatoire*, où une ribambelle de cousins s'adjoignit à la ribambelle des tantes et oncles ; je reçus poliment les conseils, les prières, les larmes et même les baisers suprêmes de Mme de Valenglars, ma belle-mère ; mais je m'esquivai un quart d'heure, le temps de courir chez Chevet et de commander un souper fin. Je me réjouissais par avance de flatter la gourmandise de Laure, fille infortunée que, jusqu'à la veille de son mariage, des parents à préjugé faisaient lever de table au dessert !

Lorsque nous arrivâmes « chez nous », ma bien-aimée femme tremblait comme la feuille ; ses terreurs s'apaisèrent comme par enchantement quand elle vit la table dressée. Elle battit des mains, donna libre cours à sa gaîté, et si j'ose risquer cette comparaison, se mit à gazouiller comme un oiseau. La seule vue des friandises lui rendit l'appétit que le déjeuner dînatoire lui avait coupé ainsi qu'à moi.

Je l'engageai à prendre place sur un sofa ; je m'assis moi-même à ses pieds sur un coussin ;

et dans cette situation nous fîmes, non point un souper, mais plutôt une *dînette*, tout en échangeant des caresses encore naïves et innocentes.

Laure, qui tâtait du dessert pour la première fois de sa vie, tâtait aussi pour la première fois du vin de Champagne. L'effet de ce nectar fut prodigieux. Elle se mit à battre la campagne, et je ne l'ai jamais vu battre si gentiment. C'était une ivresse décente et de bonne compagnie : ivresse de jeune personne !

Le plus étrange fut que je me trouvai bientôt dans le même état. Personnellement, j'ai la tête solide ; mais j'ai observé que je ne puis être en société d'une femme légèrement prise de vin sans me sentir grisé, de même que je ne saurais voir pleurer une femme sans fondre en larmes.

Dans ce délire, je m'égarai. Mes lèvres rencontrèrent celles de Laure ! Quel instant ! Elle pâlit...

— Mon enfant, lui dis-je avec sollicitude, t'ai-je offensée ?

Elle garda le silence, mais elle fit mine de

me tendre la joue, puis elle tourna le visage avec une adresse surprenante, et de nouveau nos lèvres s'unirent sans que j'y fusse pour rien. Laure me rendit le baiser délicieux que je venais de lui enseigner ! Je ne pus m'empêcher de faire réflexion qu'elle tranchait bien agréablement l'impertinent cas de conscience proposé par mon compagnon d'armes. « Eh ! Fanfan, me dis-je, ce n'est pas toi qui traites ton épouse comme une maîtresse : c'est bien elle qui te traite comme un amant. »

XVII

MADEMOISELLE AÏCHA

Chérubin, je ne m'en dédis pas, est fait pour être marié : il n'est assurément pas fait pour être veuf. Ce malheur affreux m'arriva en 1828. Ma bien-aimée Laure venait de donner le jour à mon quatrième fils, elle ne se releva point. Notre union, sans aucun nuage, n'avait duré que sept ans et demi. Je n'étais ni de caractère ni d'âge à soutenir un tel chagrin : j'avais quarante-huit ans à peine et j'étais toujours Fanfan. Comme l'a dit un grand poète de ce temps-là, « je fus comme fou dans le premier moment ». Je versais d'abondantes larmes, et parfois je riais d'un rire insensé. Je voulais mourir, on

dut me retirer mes pistolets d'ordonnance. Je languissais, je n'étais plus que l'ombre de moi-même, je donnais les plus graves inquiétudes à mes proches. Bientôt, hélas! je leur en donnai d'autres. La nature, qui ne permet pas les deuils éternels, ramena trop vite sur mon visage les roses d'une santé florissante et dont je fus honteux. Je ne languis pas à leur gré, ni à mon propre gré, assez longtemps.

J'ai des excuses. La première est la naïveté avec laquelle je ne manquerai point de confesser toutes mes erreurs, selon ma coutume. Qui m'aurait pu retenir dans le droit chemin? Que l'on veuille bien prendre garde à l'âge tendre de mes enfants. L'aîné, Napoléon (nous l'avions appelé Napoléon!) venait d'accomplir sa sixième année. J'ai un sentiment très vif de la paternité, mais je l'ai toujours entendue comme une sorte de camaraderie : un fils peut-il être, à six ans, le camarade de son père? J'aurais aussi fait scrupule de les élever moi-même : je craignais de les gâter. Je confiai leur éducation à la bonne tante Aglaé, qui les gâta encore plus ; mais je n'en étais point responsable. Enfin, la fidélité même

du souvenir que je vouais à Laure devait m'être funeste. Ce modèle des épouses m'avait à jamais déshabitué de la solitude. J'ai observé que, pour ce motif, les meilleurs maris font ordinairement les pires veufs, et ont une hâte de se remarier qui les fait juger oublieux : c'est au contraire qu'ils n'oublient point. Me remarier, Dieu merci, je n'y songeais guère ; mais je fis des bêtises, j'en rougis. Je fis les bêtises qu'un Fanfan peut faire, et je dirais que je jetai ma gourme, si l'expression convenait à un Fanfan sur le retour. Je fis aussi les bêtises qu'on pouvait faire en 1828 : elles ne ressemblaient guère aux égarements de ma première jeunesse et aux folies aimables du Directoire.

C'est environ cette époque-là que les moralistes (quelle engeance !) imaginèrent d'établir une distinction subtile, et à mon humble avis arbitraire, entre les femmes du monde et les autres. Une « bonne société » devint nécessaire quand l'aristocratie fit défaut. Je me suis laissé dire que, sous Louis XV, on appelait filles du monde les personnes qui, au sens d'aujourd'hui, n'en seraient justement point. Créature, en mon

jeune temps, n'était point une épithète injurieuse. On ne connaissait alors que des créatures humaines. Je pense avoir montré dans les pages qui précèdent combien humaines étaient toutes les créatures jusques à la Restauration. Cette sorte d'humanité était à l'ordre du jour bien plus que la vertu, et du moins l'on ne commettait pas de crimes en son nom : l'on ne commettait que des péchés.

Les vraies femmes du monde ne s'en privaient pas non plus sous Louis XVIII, sous Charles X, et même sous l'Usurpateur bourgeois. Cependant, comme il faut marcher avec son siècle (disent les hommes de progrès), je m'abstins décidément de celles qui sont vertueuses en apparence et par profession, et ne m'adressai plus qu'aux autres, qui sont par profession le contraire. Je ne le fis point d'ailleurs pour obéir au préjugé, mais par un scrupule tout personnel : je croyais offenser moins les mânes de ma chère Laure en sacrifiant à Vénus sur des autels de carrefour, où je devais, selon l'usage, déposer mon offrande préalablement aux autres cérémonies. Je fis vœu de ne prati-

quer point les duchesses ni les marquises, encore que ma noblesse, impériale, mais tolérée, me donnât mes entrées par la porte basse dans les hôtels du faubourg Saint-Germain. Je connus en revanche des lorettes, bien avant qu'on ne leur donnât ce nom. Je connus des grisettes, race étrange de femmes de qui l'on a toujours dit qu'il n'y en a plus, même, je crois, quand il n'y en avait pas encore : on a dit de même des bals de l'Opéra qu'ils n'étaient plus gais comme jadis, dès le temps de leur institution, et toutes les femmes d'esprit qui reçoivent se flattent que leur salon soit le dernier où l'on cause. Je connus enfin les grandes courtisanes, leurs splendeurs et leurs misères. J'étais leur amant de cœur et elles me ruinaient, tout en grugeant M. de Nucingen pour moi. Je les voyais compter avec leur cuisinière ou délibérer avec leur agent de change des placements de père de famille; enfin elles me compromettaient dans des intrigues de mélodrame : je n'ai jamais aimé les faits-divers.

Je devins, de guerre lasse, un pilier de l'Académie royale de musique, et je conçus un goût

incroyable pour ces petites filles de la danse appelées vulgairement *rats*. Je les comblais de gâteaux et de bonbons que je dévorais avec elles. La dépense était médiocre. Toutefois, ma famille s'alarma et menaça de me donner un conseil judiciaire. J'en fus fier, comme bien on pense; mais je fus ensuite mortifié de voir que l'on attribuait mon inclination pour les rats moins à mon âge apparent qu'à mon âge réel. Je m'avisai un beau soir que ces impertinentes gamines en jugeaient de même, et que Fanfan passait, au foyer de la danse, pour un vieux monsieur! C'en était trop. Je me jurai de leur montrer que Fanfan était un fils de famille prodigue, en rachetant mes fautes à la manière des fils de famille : je m'engageai, ou plutôt je repris du service, et je partis pour l'Algérie, qui était alors considérée comme une sorte de purgatoire à cet usage.

Je m'étais laissé fendre l'oreille après la chute de Napoléon. Quels que pussent être mes griefs à son égard (souvenez-vous de la sombre Adèle et de l'innocente Walewska), je me faisais un point d'honneur de ne servir plus aucun chef

militaire après avoir suivi sur les chemins de la victoire le César et l'Alexandre des temps modernes. Mais Napoléon était mort à Sainte-Hélène et, après tout, je ne lui étais pas lié par un vœu. J'avais été déjà fort tenté, en 1827, de relever l'insulte publique faite à notre consul par le dey d'Alger Husseïn-ibn-Hassan; mais Laure était vivante, elle venait de mettre au monde notre petit Lucien-Jérôme; l'amour, le devoir et une tendre sollicitude m'enchaînaient à mon foyer : pouvais-je abandonner une jeune mère, une épouse chérie? Pouvais-je, au surplus, venger seul un outrage dont ma patrie ne demanda compte au pacha que trois ans plus tard? Car, je ne pense l'apprendre à personne, c'est le 14 juin 1830 que nos troupes, fortes d'environ trente mille hommes, débarquèrent à Sidi-Ferruch sous le général de Bourmont. J'en étais.

Je ne crois pas que l'on ait jamais tant pleuré au foyer de la danse que le jour de mon départ. Mes adieux ne furent point sans rapport avec ceux de Fontainebleau. Ne pouvant embrasser toutes ces petites filles, j'embrassai l'une de

leurs mères. Il n'y eut point de fausse note, sauf qu'un rat me dit, en essuyant ses larmes avec son rouge, qu'elle était inconsolable de perdre son vieux chat teint. Je jure que je n'ai jamais recouru aux artifices cosmétiques. Je porterais mes cheveux blancs, s'il plaisait à Dieu que j'en eusse. Il n'a jamais neigé sur moi : est-ce ma faute?

Les autres furent moins injustes ou moins naïves : elles devinèrent Fanfan pour la première fois sous l'uniforme de vieux de la vieille que j'avais déjà revêtu. Je le sentis, et je me félicitai de laisser des regrets. « Je trouverai là-bas, me disais-je, des rats moins parisiens et, si j'ose employer cette expression, moins dessalés. » J'avais, comme disent les poètes de la nouvelle école, la nostalgie de l'Orient. Je comptais bien d'y rencontrer encore le fantôme de Marika.

Toutefois, je n'étais pas exempt d'inquiétude. J'avais connu jadis une Afrique plus africaine que l'Algérie, qui ne me paraissait pas être située assez à l'Est pour un amateur du véritable Orient. Je craignais que les palmiers n'y fussent

nains et l'ardeur du soleil peu tropicale. Je craignais enfin de n'y pas reconnaître ma chère Égypte et d'avoir mangé mon pain blanc le premier. Je n'échappai point le désenchantement que j'appréhendais. Lorsque nous eûmes culbuté les Turcs et les Arabes dans la plaine de Staouéli et pris le fort de l'Empereur (on n'attend pas de moi un récit plus circonstancié), la vue d'Alger ne me causa pas, et de bien loin, le même saisissement que celle du Caire et des Pyramides.

Cette ville, entourée alors de hautes murailles, ne me parut être qu'un ramassis de masures toutes blanches, et je fis réflexion que j'avais vu des spectacles fort peu différents dans la banlieue de Paris, lorsque les blanchisseuses y étalent leur linge à flanc de coteau. Je ne serais pas autrement fier de cette comparaison si je ne l'avais entendu répéter depuis par maints voyageurs qui font profession d'hommes de lettres. Chacun se targuait de l'avoir inventée. Je les instruirai qu'elle n'est point d'eux ni de moi ; car je l'ai retrouvée dans l'*Abrégé des voyages modernes réduits aux traits les plus curieux*, du

sieur Caillot, dont j'achetai après mon retour la troisième édition parue en 1829.

Nous entrâmes dans Alger le 5 juillet, et je riais de voir mes camarades accablés par une température qui est à peine celle du Caire en janvier. Après que l'on eut rompu les rangs, ils ne songèrent qu'au repos et à la sieste ; moi, je ne songeais qu'à la promenade. Il nous était recommandé de ne pas nous aventurer trop loin de nos cantonnements; mais la prudence n'est pas mon fait; ma connaissance de la turquerie et de quelques mots d'arabe m'inspirait de la sécurité, et je pensais qu'elle me dût rendre quasi sacré aux indigènes. Je ne me trompais point.

Je n'avais pas fait cent pas dans les ruelles infectes qu'un jeune Maure de dix-sept à dix-huit ans, me voyant égaré, m'aborda, et se proposa poliment pour être mon guide. J'acceptai. Il me dit en souriant que je n'avais pas la bonne manière de me promener dans Alger, et qu'il est à peu près impossible d'y cheminer par les rues, mais fort commode de parcourir la ville entière sur les toits ou terrasses, et d'enjamber

d'une maison à l'autre. Elle sont ordinairement d'égale hauteur, et quand elles ne le sont point, on a toujours à portée une échelle pour monter ou descendre. Chaque peuple a ses mœurs, et j'estime que les étrangers mêmes s'y doivent conformer. Je suivis donc mon guide sur les toits, et je regrettai seulement qu'il ne les pût soulever çà et là comme le diable boiteux pour me faire voir l'intérieur des maisons.

Mais il ne tarda pas de faire à peu près la même chose, car il se mit à me chuchoter je ne sais quoi que j'entendis fort bien sans le comprendre, n'ignorant pas qu'un guide qui chuchote à l'oreille du voyageur lui offre généralement de lui procurer une femme. Je répondis à tout hasard que ce ne serait pas de refus. Il ne me comprit pas davantage et ne m'entendit pas moins bien, vu que la réponse du voyageur est généralement la même dans tous les pays du monde.

Ce qui est unique, c'est que mon imagination commença d'abord à battre la campagne. Je me mis en tête qu'un vieil Égyptien comme moi ne pouvait tâter de nouveau des amours

africaines et se tenir à une passade. Je me rappelai le long séjour que j'avais fait au Caire, et m'avisai que je pouvais être ici de même pour plusieurs mois. N'avais-je pas contracté avec Marika une sorte de mariage à temps? Il me parut que la raison même me conseillait de renouveler cette aventure. Je m'affectionnais aussi à ces petites maisons blanches sur lesquelles je marchais d'un pas alerte, et je rêvais déjà d'en acheter ou d'en louer une pour mon logement. Je me forgeais enfin une félicité qui ne me faisait point pleurer, mais rire d'aise. J'expliquai de mon mieux cette fantaisie à mon guide (nommé Ahmed). Il pénétra encore assez bien le sens de mes paroles, mais il crut que je le priais de me monter un harem. Je rabattis un peu ses prétentions et lui déclarai que je voulais adopter momentanément les mœurs de l'Islam, mais que je n'irais point jusqu'à la polygamie.

Il hocha la tête d'un air important qui signifie chez tous les peuples : « J'ai précisément votre affaire », et il me fit connaître, non sans quelque solennité, qu'il m'allait introduire auprès de

Mlle Aïcha. Ce nom me parut fort joli, fort algérien, et (comment diable n'ai-je pas encore usé de cette expression?) il me parut *couleur locale*. J'étais, sans le savoir, et par le hasard le plus aimable, sur la terrasse de cette beauté. Nous prîmes l'échelle, puis entrâmes par une porte basse, dans une sorte de cabinet noir, puis dans une cour ouverte à l'espagnole, mais si petite que deux jeunes filles qui se trouvaient là et nous deux aurions eu peine à nous dégager de trois pas pour exécuter la révérence selon les règles. Trois plantes et deux bouquets faisaient de cette cour une miniature de jardin. Je m'intéresse peu à la verdure et aux fleurs et ne pris garde qu'aux deux filles. Je devinai qu'elles étaient sœurs. L'aînée, que j'estime qui avait un peu moins de vingt-cinq ans, me sembla mûre (vu le climat), mais encore bien, et la cadette me plut si fort que je regrettai qu'elle ne dût être à point que d'ici à deux ou trois ans.

La conversation fut toute en gestes et en cérémonies, malgré le défaut d'espace. On me promit, par signes, l'hospitalité, tant que je n'aurais

point trouvé le logement que je cherchais, et je reçus congé de revenir dès le même soir présenter mes hommages à Mlle Aïcha. Mon guide ne souffrit point que j'y allasse tout seul : à la vérité, je me serais perdu. Il me conduisit par la main dans une petite pièce blanchie à la chaux où je vis un divan et rien d'autre. Puis il porta la main à son front, à ses lèvres et à son cœur et fut me querir Mlle Aïcha. Cette espèce d'étiquette ne surprendra point les personnes qui sont accoutumées aux mœurs de l'Orient. Elles n'ont pas manqué de deviner aussi que Mlle Aïcha n'était pas l'aînée des deux sœurs, mais la cadette. Comment ne l'avais-je pas moi-même deviné? Mon indignation fut égale à mon étonnement.

— Fille charmante, mais infortunée, dis-je à cette enfant (qui ne m'entendait point), le ciel ne m'a pas créé vertueux, j'ai d'innombrables péchés sur la conscience, et j'avoue que je n'étais venu ici qu'à dessein d'y en ajouter un de plus; mais, si j'ai répondu trop souvent au vœu le plus doux de la nature, je n'ai jamais outragé ses lois. Ton âge m'inspire la pitié, le respect : je

rougirais s'il m'inspirait le désir. Ne me tente pas davantage et retire-toi de mes yeux.

Un geste superbe fut le commentaire de ces paroles. Ahmed et Mlle Aïcha me firent un profond salut et se retirèrent. Ils n'avaient pas plus tôt disparu que je me dis :

« Quelle mouche me pique? Cette fille a bien quatorze ans, qui valent dix-sept ans en France. C'est l'âge de l'amour. Marika était-elle moins jeune et ai-je obéi au même scrupule? Mon épouse elle-même, ma chère Laure, avait seize ans... »

J'aurais eu pour mon compte dix ans de moins que je n'eusse pas balancé davantage et que j'eusse rappelé Mlle Aïcha; mais il me souvint mal à propos de cette fille de l'Opéra qui me traitait de vieux chat teint, et je craignis d'avoir lieu de me traiter de même dans le for de ma conscience, si je cédais à un désir dont cependant je ne rougissais plus.

XVIII

LE RETOUR DES TROUPES

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. D'autres disent qu'il se fait sans qu'on y pense. L'homme absurde est celui qui ne change jamais : comment la sagesse des nations ne nous donnerait-elle pas l'exemple de la contradiction et de la versatilité?

J'avais repris du service en 1830 et une fois de plus fait la guerre et l'amour. Je n'avais pas eu trop à me plaindre de ma campagne d'Algérie. L'aventure blanche que j'ai contée demeure un de mes plus jolis souvenirs, et je veux l'appeler une galanterie bien qu'elle diffère des autres par le dénouement : doit-on cueillir toutes les fleurs

que l'on rencontre sur son chemin? A rebours de l'opinion commune, la variété du sentiment est presque infinie; il est cent façons de faire l'amour, et on le fait encore, alors qu'on ne le fait pas. Puérile Aïcha, maîtresse innocente, je n'effacerai pas ton nom sur la liste de mes maîtresses. Le scrupule n'amortit point mon désir : il le retint. Je m'honore de ce trait, mais je n'imaginais point qu'il dût marquer la fin de ma carrière. A peine de retour en France, je méditais de renouveler mon équipée et d'aimer encore parmi le fracas des armes.

Toutefois, j'attendis assez longtemps. Aucune des campagnes qui suivirent ne me tenta. J'imitai le héron de la fable. Je pensai être plus heureux que lui et n'avoir rien perdu pour attendre. Aux derniers jours de 1858, le bruit commença de courir que nous allions encore délivrer l'Italie. J'y ai contribué si souvent que je ne puis souffrir l'idée qu'on la délivre sans moi. Lorsque, le 1er janvier 1859, l'empereur Napoléon III dit à l'ambassadeur d'Autriche : « Je regrette que nos relations avec votre gouvernement ne soient pas aussi bonnes que par le passé », je ne

doutai point que l'orage qui menaçait n'éclatât bientôt. Je me voyais déjà rentrer vainqueur à Milan et séduire une quatrième comtesse. J'ai la superstition du 1er janvier, qui est pour moi, comme pour tout le monde, le premier jour de l'an, mais, de plus, l'anniversaire de ma rencontre, à Bronie, avec Marie Walewska. Je n'hésitai point à faire tirer mon uniforme de l'armoire et je nettoyai moi-même mes pistolets.

Il est vrai que j'avais alors soixante-dix-huit ans sonnés; mais je n'attachais aucune importance à ce détail. Je craignais cependant que ma famille, imbue du préjugé de l'âge, ne désapprouvât ma résolution, peut-être même n'y aperçût je ne sais quoi de ridicule, et je trouvai bon de ne me confier à personne jusqu'à nouvel ordre. J'avoue que la situation n'était plus la même qu'en 1830 : je ne fréquentais plus les rats ni les courtisanes (qu'on appelait alors cocotes et qu'on a depuis appelées poules); je ne faisais plus, hélas ! de bêtises; j'étais devenu sage, ah! que j'étais sage! Je ne m'en vante pas. Les miens ne demandaient qu'à me tenir au coin du feu, et ne souhaitaient assurément point que je

tentasse de nouveau les aventures, comme l'enfant prodigue ou tout autre mauvais garçon.

Je fis le coup sans les avertir. Je ne m'ouvris qu'à mon vieux camarade (ou plutôt à mon cadet) le maréchal P..., qui était sourd, et le fut d'autant plus qu'il ne voulait pas m'entendre. Quand je l'y obligeai enfin, à force de lui crier dans la moins dure de ses deux oreilles, il me demanda sans ménagement si je n'étais pas fou. Mortifié, mais non pas découragé, j'allai trouver le général M..., qui avait dix ans de moins et ne les a plus, car ils sont morts tous les deux. Il me témoigna une admiration de ma conduite qui me sembla outrée, et même injurieuse.

— Je ne pense pas, lui dis-je, que je fasse rien de si extraordinaire.

— C'est que tu ne te rends pas compte, me repartit cette culotte de peau. Ton idée est sublime ou inconvenante. Je t'engage à consulter le gouverneur des Invalides.

Je ne voulus pas en avoir le démenti, j'y fus, et à rebours de ce que j'attendais, M. le gouverneur des Invalides m'écouta sans perdre son

sérieux. Il me dit que la commission de santé m'examinerait dès le lendemain. Je reçus des médecins majors les hommages les plus flatteurs. Ils décidèrent à l'unanimité que j'étais propre au service, mais plus particulièrement à celui des bureaux. On me proposa l'habillement, les munitions ou « les rapports avec la presse ». Je ne pus me tenir de demander au médecin principal s'il se foutait de moi (mon grade et mon ancienneté m'y autorisaient); je remis avec dignité ma chemise, que je n'avais jamais quittée pour si peu; et je rentrai à la maison, encore bien aise de n'y avoir pas bavardé trop tôt, ce qui me dispensait de faire part à mes petits-enfants de ma déconvenue.

Si je n'eusse écouté que mon humeur, la campagne d'Italie, où l'on refusait de m'employer, eût été à mes yeux comme si elle n'était point; mais j'ai un patriotisme incommode. J'affichai au mur de la bibliothèque mes vieilles cartes d'état-major, quand je vis qu'Achille s'en était procuré des neuves. (C'est un de mes petits-fils, et mon préféré.) Nous piquions de petits drapeaux sur nos cartes, et nous suivions ainsi le

progrès des troupes françaises. J'enrageais. Les combats de Montebello et de Palestro avaient porté au plus haut point l'enthousiasme de la tante Joséphine (je l'appelle tante parce que c'est l'usage des enfants, mais elle est en vérité ma nièce). Réduit à faire de la stratégie en chambre, je critiquais amèrement les opérations, pour contrarier Joséphine. En apprenant la victoire de Magenta, je dis « *Peuh!* » qui donna lieu à une scène de famille affreuse. Je consentis ensuite de boire un doigt de vin de champagne à la santé de nos braves soldats ; mais quand je sus que, le 7 juin, Mac-Mahon était entré à Milan par la porte Vercelline et qu'il avait passé sous l'arc de triomphe sans moi, j'eus un accès de colère qui me rendit tout de bon malade. Je pris le lit. Je me levai le lendemain, mais je reçus aussitôt la nouvelle que, le 8, l'Empereur et le roi de Sardaigne avaient à leur tour fait une entrée dans la capitale de la Lombardie, parmi des acclamations que l'on disait inimaginables. Je ne les imaginais que trop ! J'enrageai plus encore et je me recouchai.

Sans parti pris, je n'estimai point que la ba-

taille de Solférino valût celle de Castiglione, livrée soixante-trois années auparavant sur le même terrain, et où j'avais joué mon rôle. Il me parut surtout que l'on aurait dû poursuivre les Autrichiens le même soir, et l'armistice du 6 juillet, douze jours plus tard, me sembla terminer la campagne un peu trop en queue de poisson.

A la maison, où l'on n'entend rien aux choses de la guerre, on était dans le délire. Je ne m'y associai point. Cette bouderie dura fort longtemps, et quand on me voulut persuader d'assister au retour des troupes victorieuses, je déclarai avec hauteur que je n'irais pas.

— Alors, me dit aigrement Joséphine, vous en priverez Achille, à qui je ne permettrai pas de se risquer seul dans la cohue. Je n'ai pu obtenir qu'une seule place sur l'estrade de la place Vendôme et je la garde naturellement pour moi. Achille espérait que vous auriez la bonté de le conduire rue de Castiglione ou rue de la Paix, d'où il aurait chance d'apercevoir l'Empereur et l'Impératrice, peut-être même, dit-on, le petit prince, qui sera porté par une dame d'honneur.

— J'ai vu, dis-je, en mon temps, les deux impératrices, l'autre empereur et le roi de Rome.

Tante Joséphine haussa les épaules.

— On le sait, dit-elle. Il ne s'agit pas de vous, mais de cet enfant qui n'était pas né quand tous ces personnages-là sont morts.

— Grand-père !... dit Achille en joignant les mains.

Joséphine me prenait par mon faible. Je n'étais pas encore, à soixante-dix-huit ans, *laudator temporis acti* (j'espère que, dans ces conditions, je ne le serai jamais); je ne faisais aucune difficulté de reconnaître que l'Impératrice Eugénie est cent fois plus belle que les deux épouses de Napoléon Ier. De plus, je l'ai dit, Achille était mon préféré, mon *chou-chou*. Je ne savais rien refuser à mes autres petits-enfants ; mais lui, je ne lui laissais pas le temps d'exprimer ses désirs : je les prévenais. Je fus même honteux de m'être fait prier pour la première fois. Je ne méritais pas le baiser qu'il me donna. J'allai vite dans mon appartement revêtir un costume de circonstance.

Je le vois encore : c'était une jaquette du gris le plus doux, dont la coupe rappelait un peu celle de l'ancien habit à la française et permettait ainsi de juger que j'avais toujours la taille bien prise. J'avais gardé l'habitude des cravates amples et hautes de satin noir (c'est un subterfuge innocent de s'habiller plus vieux que son âge). Je savais les nouer à miracle et j'y piquais à la bonne place un camée antique assez gros. Pour la chaîne de montre, j'avais adopté la mode nouvelle : je la portais négligemment passée dans une boutonnière du gilet; j'avais, à l'anneau de la clef en barrette, un de ces coraux que portent les Napolitains pour se préserver du mauvais œil. Vaine superstition, mais le bijou est joli. Je ne chaussais que des escarpins, quelque temps qu'il fît. Je ne pouvais me dérober à l'affreux chapeau de haute forme, ou haut de forme, mais mon chapelier savait en rouler les bords et en évaser la calotte; je portais cet objet à la main plus souvent que sur la tête, et quand, par hasard, je le mettais, c'était plutôt sur l'oreille. Ma canne était un chef-d'œuvre de l'art, mais un chef-d'œuvre un peu

trop hardi, et toute réflexion faite je m'abstiendrai de la décrire.

Je me considérai dans le miroir : non par coquetterie, mais je ne voulais pas dégoûter mon petit-fils de son grand-père, ni l'exposer à rougir de moi.

— Bon, pensai-je, il n'aura pas lieu.

Soudain, il fit irruption dans ma chambre, et je revois aujourd'hui son costume encore mieux que je ne revois le mien. Il était de nankin, le pantalon fort ample, mais rétréci aux chevilles et plissé à la ceinture, la veste ronde boutonnée sous le grand col blanc, et ornée de soutaches noires qui faisaient des arabesques de l'effet le plus heureux. Achille était frisé au petit fer; ses cheveux abondants, séparés par une raie sur le côté gauche, bouffaient de part et d'autre et faisaient le coup de vent. Sa cravate cerise était à coques. Il tenait à la main un jonc d'une finesse extrême, dont le gland était de soie, et la pomme était une grosse bille d'agathe.

Il me demanda, avec une fatuité adorable, comment je le trouvais. Je lui répondis : à croquer ; mais j'ajoutai que la tante Joséphine était

folle de l'attifer comme à douze ans quand il en avait quinze. Achille me répondit judicieusement qu'on avait beau faire, on ne le pourrait toujours rajeunir que de deux ou trois ans, et que cela n'empêcherait point les passants de me prendre pour son frère aîné, son père tout au plus.

— Flatteur ! lui dis-je.

Mais j'ai observé qu'on vivrait plus que centenaire, les compliments sont la seule chose de quoi on ne se blase jamais.

Je rendis à mon Achille la monnaie de sa pièce.

— Si, lui dis-je, ta sorcière de tante souffrait que tu parusses le bel âge que tu as, je serais plus content de sortir avec toi : déjà les femmes te regarderaient, et je pourrais croire qu'elles me regardent.

— Tu le croiras d'autant plus, me répliqua ce démon, si elles nous regardent cette après-midi, puisque je n'ai l'air que d'un enfant sans conséquence.

Je l'aurais embrassé encore, mais Joséphine survint. Elle avait une jupe si étoffée que son

corsage, qui est fort garni, semblait étriqué par comparaison et ses épaules rétrécies. Je n'ai jamais vu si petit chapeau que son chapeau, dont les brides étaient nouées sous le menton comme la cravate d'Achille, et qui se prolongeait derrière par deux interminables rubans ou *suivez-moi-jeune-homme*. « Si c'est elle, me dis-je, que l'on suit, c'est trop fort. » Elle brandissait une ombrelle de poupée couverte de dentelle noire sur un fond blanc, et dont le manche d'ivoire était cassé par le milieu.

Nous fîmes route ensemble tous les trois parmi une foule endimanchée que je renonce à décrire ; Joséphine, qui avait sa place marquée au dernier rang des personnages officiels, nous quitta rue neuve des Capucines pour gagner son estrade. Je demeurai avec Achille mêlé au petit peuple que j'ai toujours, et pour cause, préféré aux grands de la terre : je suis baron, mais je ne suis pas né ; je ne suis qu'un soldat heureux. Soldat ! Je sentis bien ce jour-là que le proverbe *On ne peut pas être et avoir été* ne vaut que pour les civils : quand on a été militaire, on l'est toujours. A la vue du premier bonnet

à poil et du premier étendard, aux premiers accents de la musique, je fus transporté d'un enthousiasme juvénile. L'air d'Hortense me fit tressaillir comme jadis *Veillons au salut de l'Empire* ou l'hymne des Marseillais. Mon cœur battait, mes yeux se remplissaient de larmes. Je ne vis rien du défilé : si je le voulais peindre, je devrais recourir à mon imagination, et chacun sait que je n'en ai point, je n'ai que de la naïveté.

— Grand-père, me disait Achille, pourquo détournes-tu la tête? Regarde les soldats, regarde !

Je lui répondais :

— Mon enfant, je regarde en moi-même les autres, tous ceux que j'ai vus autrefois.

J'entendis quelqu'un de la foule murmurer avec déférence :

— C'est un vieux de la vieille.

J'avoue que ce mot me glaça. J'aurais voulu répondre : « C'est Fanfan. » Mes lèvres ne m'obéirent pas, elles prononcèrent : « Adieu, Fanfan... »

J'étais brisé. Je me remis un peu lorsque nous

fûmes tirés de la presse. Nous revînmes par la rue de Rivoli, sous les arcades. Je me taisais, Achille imitait mon silence ; mais il jeta un léger cri.

— Grand-père Fanfan, me dit-il, elles nous suivent. Elles *te* suivent!

— Qui, mon Chérubin?

— Deux dames!

Les deux dames étaient deux modestes ouvrières, de ces grisettes comme il paraît que l'on n'en voit plus. Je fis scrupule de favoriser leur erreur, et je leur montrai ma figure, je forçai Achille de leur montrer son aimable visage.

L'expérience ne tourna pas à ma confusion ; car l'une des deux grisettes dit à l'autre :

— Le petit est *aussi* très bien.

Ce mot rachetait « vieux de la vieille ». Je remerciai la grisette d'une œillade qui ne fut point sans éclat ; je ne demandai pas mon reste.

— Rentrons, dis-je à mon petit-fils.

Et je répétais tout bas :

« Adieu, Fanfan... »

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 2925.

PQ Hermant, Abel
2615 Histoire amoureuse de
E7H5 Fanfan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

